

Benito Pérez Galdós

Episodes Nationaux

Le 19 mars et le 2
de mai

(III)



Colección Letras Universales

Traduction de Daniel Gautier

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier



Cet ouvrage a été publié avec une subvention du Ministère de la Culture de L'Espagne.



ISBN 978-84-16250-01

Depósito legal M-22698-2014

Composición: *Taller Isidora Ediciones*

Printed in Spain: *Safekat S.L*

Diseño de cubierta: *Safekat S.L*

3 Rue de L'Ermitage 3 79 510

Sanzay Argenton les Vallés France

C/Corte de Faraón 7 Bº D 28041 España

Director de Colección *Episodes Nationaux*: Rosa Amor del Olmo

isidoraedicionesoficial@gmail.com

www.isidora-internacional.com.es

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

Benito Pérez Galdós

Episodes Nationaux

Le 19 mars et le 2 de mai

(III)



Colección Letras Universales

Traduction de Daniel Gautier

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

Episodios Nacionales

traducidos al francés por Daniel Gautier

Primera Serie

Títulos

Trafalgar

La Corte de Carlos IV

El 19 de marzo y el 2 de mayo

Bailén

Napoleón en Chamartín

Zaragoza

Gerona

Cádiz

Juan Martín el Empecinado

La batalla de Arapiles

En mars 1808,¹ quatre mois après avoir commencé à travailler comme compositeur d'imprimerie, j'avais déjà assez d'habileté et je gagnais trois réaux pour cent lignes au *Diario de Madrid*. Je ne trouvais pas mon application au travail bien récompensée ni un grand avenir dans la carrière de typographe, car même si tout consiste au maniement des lettres, c'est plus abrutissant qu'instructif. Aussi, sans laisser mon travail, ni relâcher mon application, je cherchais en pensée des horizons plus lointains et une ambiance plus honorable que cette imprimerie réduite, sombre et suffocante.

Ce métier qui, comme ma vie, était si triste et monotone à ses débuts, rend l'intelligence esclave sans l'enrichir ; mais après avoir acquis une certaine pratique dans ces si fastidieuses manipulations, mon esprit apprit à rester libre, tandis que de mes doigts les vingt-cinq lettres s'échappaient pour passer de la caisse au moule. J'avais besoin de cette liberté pour supporter avec patience l'esclavage du sous-sol où nous travaillions, la fatigue de la composition et l'impertinence de notre régent, un cyclope noir et taché de suie, plus fait pour une forge que pour une imprimerie.

Je dois m'expliquer mieux. Je pensais à Inès, l'orpheline, et toutes les structures de ma vie spirituelle décrivaient de grandes orbites autour de l'image de ma discrète amie, comme les mondes subalternes qui tournent sans cesse autour de l'astre, base du système. Quand mes compagnons de travail parlaient de leurs amours et de leurs traficotages, moi, ayant besoin de

¹ Edition de Madrid, Imp. de Noguera a cargo de M. Martínez, 1875.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

parler avec quelqu'un, je leur racontais tout sans me faire prier et je leur disais :

- Mon amie est à Aranjuez avec son révérend oncle, le père don Celestino Santos del Malvar, un des meilleurs latinistes qu'on n'ait jamais vus. La malheureuse Inès est orpheline et pauvre ; mais elle n'en sera pas moins ma femme, avec l'aide de Dieu, qui rend grandes les petites choses. Elle a seize ans, c'est-à-dire un an de moins que moi ; elle est si jolie que son visage fait mourir de honte les roses du Site Royal. Mais, messieurs, sa beauté n'est rien en regard de son talent. Inès est un ahurissement, un prodige ; Inès vaut plus que tous les sages sans qu'on lui ait jamais rien enseigné. Elle sort tout de sa tête et elle a appris cela il y a des centaines de milliers d'années.

Quand je ne faisais pas ses éloges, je conversais avec elle mentalement. Pendant ce temps, les lettres passaient par mes doigts, de la muette matière brute à l'éloquent langage écrit. Quelle animation dans cette masse chaotique ! Dans la caisse, chaque signe semblait représenter les éléments de la création, jetés ici et là, avant de commencer la grande œuvre. Je les mettais en mouvement et, de ces morceaux de plomb surgissaient des syllabes, des mots, des idées, des jugements, des phrases, des propositions, des périodes, des paragraphes, des chapitres, des discours, la parole humaine en toute sa majesté ; ensuite, quand le moule avait rempli son rôle mécanique, mes doigts le décomposaient, distribuant les lettres ; chacune retournait dans sa case, comme les substances chimiques qui restent après les avoir séparés ; les caractères

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

perdaient leur sens, c'est-à-dire leur âme, redevenant du plomb pur, et retombaient muets et insignifiants dans la caisse.

Ces pensées et ce mécanisme toutes les heures, tous les jours, semaine après semaine, mois après mois ! Il est vrai que les joies, l'ineffable plaisir du dimanche compensaient toutes les tristesses et angoissantes méditations des autres jours. Ah ! Permettez à ma vieillesse de s'extasier à ces souvenirs ; permettez à ce nuage noir de s'ensoleiller et de s'illuminer, traversé par un rayon. Le samedi était pour moi d'une beauté incomparable ; sa lumière me semblait plus claire, son environnement plus pur ; et qui donc pouvait douter que les visages des gens étaient plus joyeux et l'aspect de la ville plus joyeux aussi ?

Mais la joie n'existait que dans mon cœur. Le samedi est le précurseur du dimanche et, vers midi, mes préparatifs de voyage commençaient, ce voyage vers le ciel, que mon imagination renouvelle aujourd'hui, soixante-cinq ans après. Je me revois encore contacter les transporteurs de la rue Angosta de San Bernardo sur les conditions de voyage ; je finis par tomber d'accord et je ne peux m'empêcher de disserter un bon moment sur les probabilités d'avoir une belle nuit pour l'expédition. Aussitôt, je me lave, une, deux, trois, quatre fois jusqu'à faire disparaître de mon visage et de mes mains les dernières traces de cette encre horrible, et je me promène dans Madrid attendant que la nuit arrive. Je dors un peu ; si l'inquiétude n'est pas trop forte et, quand les douze coups retentissent au clocher de Buen Suceso, les douze coups les plus joyeux qui aient jamais résonné dans mon cerveau, je revêts à toute vitesse mon costume neuf ; je cours auprès de

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

ces bons muletiers, qui sont sans conteste les meilleurs hommes de la terre, je monte sur le chariot et me voilà parti.

Avec une attention versatile, j'observe tous les accidents du chemin et mes questions fatiguent et fâchent les conducteurs. Nous passons le pont de Tolède, nous laissons à notre droite les chemins de Carabanchel et de Tolède, le péage de Delicias, la petite auberge de León ; les gargotes de Villaverde restent derrière nous ; nous laissons à droite les chemins de Getafe et de Parla, puis dans l'auberge de Pinto, l'attelage se repose un peu. Valdemoro nous voit passer dans son auguste enceinte, et la maison des Postes d'Espartinas offre un nouveau repos à nos mules paresseuses. Enfin, le petit matin nous surprend dans la côte de la Reina, d'où l'on voit l'immense étendue de la vallée, là où se rejoignent le Tago et le Jarama ; nous traversons le fameux grand pont, nous entrons un peu plus tard dans la grand-rue, et enfin, nous mettons le pied sur la place du Site Royal.

Mes yeux cherchent parmi les arbres et au-dessus des toits la modeste tour de l'église. J'y cours. Monsieur don Celestino est à la messe, c'est jour festif, donc la messe est chantée. De la porte, j'entends la voix de l'oncle d'Inès, qui proclame le *Gloria in excelsis Deo*. Moi aussi, je chante *gloria* à voix basse et j'entre dans l'église. Une joie solennelle et grave, qui donne une idée de la félicité éternelle, emplît ce temple et se reflète en mon cœur comme dans un miroir. Les vitres incolores permettent à la lumière d'entrer et de se répandre sur la voûte nue, sans autre peinture que le plâtre mat. Le grand autel est tout en or, les saints et les retables sont tout poussiéreux ; à l'autel, le saint homme se tourne vers le peuple et ouvre les bras ; ensuite il termine et dedans sonnent les clochettes et les cloches dehors ;

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

tous s'agenouillent, se frappant la poitrine comme des pécheurs. L'office avance et finit ; pendant ce temps, j'ai regardé sans cesse les groupes de femmes assises par terre et de dos par rapport à moi ; parmi ces centaines de mantilles noires, je distingue celle qui couvre la magnifique tête d'Inès. Je la reconnaîtrais entre mille.

Inès se lève tout à la fin et ses yeux me cherchent parmi les hommes comme les miens la cherchent parmi les femmes. Elle finit par me voir, nous nous voyons ; mais nous ne nous disons pas un mot. Je lui offre de l'eau bénite et nous sortons. Nos premiers mots en nous voyant réunis devraient sans doute être impétueux et véhéments ; mais nous ne disons rien qui ne soit insignifiant. Nous rions de tout.

La maison est adossée à l'église, nous y entrons en nous tenant par la main. Il y a une cour avec une large galerie aux gros piliers. Une vieille treille y agrippe ses bras noirs, âpres et ligneux, près d'un jasmin qui attend le printemps pour jeter au monde ses mille fleurs. Nous montons et là, don Celestino nous reçoit. Son corps n'est plus revêtu de la soutane vert foncé d'autrefois, mais d'une autre resplendissante. Nous mangeons ensemble puis, tous les trois, Inès et moi devant, lui derrière, appuyé sur son bâton, nous allons nous promener dans le jardin du Prince, s'il fait beau temps et si les sols sont secs. Inès et moi, nous bavardons par les yeux ou par les mots ; mais je ne veux pas rapporter maintenant nos poèmes. A chaque instant, le père Celestino nous dit de ne pas marcher si vite car il ne peut nous suivre, et nous, qui voudrions voler, nous marquons le pas. Enfin, nous nous assoyons au bord de la rivière, là où le Tage et le Jarama se rencontrent par hasard, quand sûrement l'un ignorait l'existence de l'autre, s'embrassent

***Le 19 de Mars et le 2 de mai* Traduction de Daniel Gautier**

et se confondent en un seul courant et, de leurs deux vies, n'en font plus qu'une. C'est exactement notre image, c'est ce qui nous arrive, à Inès et à moi.

Le jour tire à sa fin car même si nos cœurs croient le contraire, il n'y a aucune raison pour que soit altéré le système planétaire, en donnant à ce jour plus d'heures qu'il ne faut. Le soir tombe, le crépuscule, la nuit et je dois prendre congé pour retourner à ma galère ; je suis pensif, je dis mille bêtises et parfois j'ai l'impression d'être heureux et parfois d'être triste.

Je reviens à Madrid par le même chemin, et je retrouve mon auberge. C'est lundi, jour au visage antipathique, jour de somnolence, jour de malaise, de paresse et d'ennui ; mais il me faut revenir au travail et la caisse m'offre ses lettres de plomb qui n'attendent que mes doigts pour se rassembler et parler ; mais ma main ne connaît au tout début que quatre de ces signes noirs qui se joignent pour ne former qu'un seul nom : Inès.

Je sens une tape sur l'épaule : c'est le cyclope ou régent qui me traite de fainéant, il pose devant moi un bout de papier manuscrit que je dois composer tout de suite. C'est une de ces annonces intéressantes et émouvantes du *Diario de Madrid* qui dit ceci : "On cherche un jeune homme de dix-sept ou dix-huit ans qui sache compter, raser, coiffer un peu, les hommes seulement, et cuisiner au besoin. Celui qui remplirait ces conditions et de bonnes informations en plus, peut se présenter à la rue la Sal, au numéro 5, face aux marchands de peignes, place du marchand de laine et de tissu de don Mauro Requejo, où on discutera salaire et autre."

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

En lisant le nom du boutiquier, un souvenir me vient en mémoire : don Mauro Requejo, dis-je. J'ai entendu ce nom quelque part.

- II -

J'ai rappelé des jours heureux, il me faut maintenant raconter ce qui m'arriva durant l'un de ces voyages. N'oubliez pas que j'ai commencé mon récit en mars 1808 et que j'avais déjà honoré le Site Royal de dix ou douze visites. Le jour dont je parle, j'arrivai à la fin de la messe et, du porche de la maison, un son harmonieux de flûte m'annonça que don Celestino était aussi heureux que d'habitude, signe que rien de désagréable n'était arrivé dans cette modeste famille. Inès vint à ma rencontre, et une fois terminées les salutations, elle me dit :

- L'oncle Celestino a reçu une lettre de Madrid qui l'a rendu très heureux.
- De qui ? demandai-je.
- Monsieur ne me l'a pas dit, je n'en connais pas non plus le contenu mais il est tout content... il dit que la lettre m'apporte de bonnes nouvelles.
- C'est bizarre, ajoutai-je, interloqué. Qui peut bien écrire de Madrid des lettres pour toi, t'apportant de bonnes nouvelles ?
- Je ne sais pas ; mais nous allons vite élucider l'affaire, répondit Inès. L'oncle m'a dit : "Quand Gabriel viendra, nous prendrons place à table et je vous ferai le récit de ce que dit la lettre. C'est une chose qui nous

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

intéresse tous les trois : toi d'abord, parce que tu es la première intéressée, moi ensuite, parce que je suis ton oncle, et lui parce qu'il va être ton fiancé dès qu'il en aura l'âge."

Nous ne parlâmes plus du sujet et j'entrai dans la chambre du brave prêtre et humaniste. Un lit couvert d'un dessus-de-lit blanc avec des dessins de branches vertes occupait la première place dans ce local réduit. Une table de pin, deux ou trois chaises pour aider à la symétrie, remplissaient le reste, il restait même un peu d'espace pour une commode baroque, rapiécée ici et là de quelques plaques de bois ou de métal. Pour compléter ce bien modeste mobilier, un crucifix et une vierge couverte de velours et percée d'épées et d'éclairs, chacune des deux statues avait un rameau de chêne ou d'olivier fixé dans plusieurs petits trous creusés dans le socle pour cela. Les livres, très nombreux, placés en ordre d'arrivée, ne couvraient qu'une moitié de la table et de la commode, laissant un vide pour des documents musicaux et des papiers sur lesquels le brave prêtre griffonnait des vers latins. De la fenêtre, on voyait un jardin assez bien tenu, et au loin, le haut sommet des fameux grands ormes qui garnissent comme de gigantesques sentinelles toutes les avenues du Site Royal. Tel était le logement du père Celestino.

Nous nous assîmes tous les trois et l'oncle d'Inès me dit :

- Mon petit Gabriel, je dois te lire une poésie latine que j'ai composée en l'honneur de notre sérénissime monsieur le Prince de la Paix, mon compatriote, mon ami et je crois même un peu parent. Il m'a bien fallu une semaine de travail ; c'est que composer des vers latins n'est pas aussi

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

simple que d'ingurgiter des beignets. Tu vas voir, je vais te la lire, car même si tu n'es pas homme de lettre, qui sait... tu as un don magnifique pour comprendre les choses... Ensuite, je pense l'envoyer à Sánchez Barbero, le premier des poètes espagnols depuis que la poésie existe en Espagne ; et ne me parlez pas de fray Luis de León, de Rioja, d'Herrera, ni de tous ceux qui ont composé en espagnol. Des brouilles et des jeux d'enfants. Un vers latin de Sánchez Barbero vaut plus que tout ce jargon d'épîtres, sonnets, silves, églogues, chansons qui étourdissent le peuple ignorant... Mais, revenons à ce que l'on disait, et avant que ce phénix des génies modernes l'examine, je veux te la lire pour voir ce que tu en penses.

- Mais, monsieur don Celestino, je n'y connais rien au latin, sauf *Dominus vobiscum* et *bobilis bobilis*.

- Ce n'est pas grave. Ce sont justement les profanes qui apprécient le mieux l'harmonie, le ronflant, le vrai parler avec lequel il faut que les vers soient écrits, dit le prêtre d'un ton sans réplique.

Inès m'adressa un regard par lequel elle me recommandait, vu son habituelle sagesse, l'abnégation et la patience de supporter le prochain impertinent. Nous prêtâmes attention tous les deux et don Celestino nous lut quelque quatre cents vers, qui m'arrivaient aux oreilles comme des modulations absurdes. Lui paraissait satisfait et à chaque instant, il interrompait sa lecture pour nous dire :

- Qu'est-ce que vous pensez de ce petit passage ? Inès, on appelle cette figure une litote, et cette suite de mots qui imitent le bruit de la mer tempétueuse de la nation que sillonne le navire de l'Etat, habilement dirigé par le

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

timonier que je connais, s'appelle une onomatopée, cette figure entre toujours avec une autre qui est l'allégorie.

C'est ainsi qu'il nous lut toute sa composition, vous imaginez ce que l'on pouvait comprendre... J'ai encore en ma possession l'œuvre de notre ami. Cela commence ainsi :

*Te, Godoie, canam pacis : tua munera caelo
Inserere aegrediar: per te Pax alma biformem
Vincla recusantem conduxit carcere Janum.*

Inès et moi, nous dûmes nous payer quatre cents vers dans ce style ; il faut dire qu'elle était attentive à la lecture de façon si sérieuse qu'on aurait dit qu'elle comprenait, et même dans les passages les plus tonitruants, elle faisait des signes d'acquiescement élogieux pour contenter le pauvre vieillard : telle était sa délicatesse !

- Puisque cela vous a beaucoup plu, mes enfants, dit don Celestino en ramassant son manuscrit, un autre jour, je vous lirai une partie du poème. Je le laisse pour une autre occasion, voilà comment on partage le plaisir sur plusieurs jours, évitant l'indigestion que produit la succession de plats trop sucrés et appétissants.
- Et pensez-vous la lire aussi au Prince de la Paix ?
- Mais pourquoi l'aurais-je écrit ? Son Altesse sérénissime adore les vers latins... parce que c'est un grand latiniste et je pense lui en donner une bonne partie un de ces jours. Mais, à propos, que dit-on à Madrid ? Ici, les gens paraissent assez inquiets. C'est la même chose là-bas ?

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Là-bas, on ne sait pas quoi penser. Rendez-vous compte, il y a de quoi. On craint les Français qui entrent en Espagne à qui mieux mieux. On dit que le Roi n'a pas donné sa permission pour que tant de gens entrent mais il semble que Napoléon se moque de la Cour d'Espagne et ne tient aucun compte des accords passés.
- Ce sont des gens de peu, à courte vue, ceux qui disent cela, répondit don Celestino. Godoy et Bonaparte savent bien ce qu'ils font. Ici, tout le monde veut en savoir autant que ceux qui gouvernent, de sorte qu'on entend dire des bêtises...
- Pour ce qui est du Portugal, le résultat est très différent de ce que l'on croyait. Un général français s'est présenté là-bas et quand la famille royale est partie pour l'Amérique, il a dit : "Ici, le seul à commander c'est l'Empereur, et moi, je commande en son nom ; par ici les quatre cent millions de réaux, par ici, les biens des nobles qui sont partis au Brésil avec la famille royale."
- Ne jugeons pas sur les apparences, dit don Celestino ; Dieu doit bien savoir ce qu'il en est.
- En Espagne, on va faire pareil, ajoutai-je ; et comme les Souverains ont peur, le Prince de la Paix est si décontenancé qu'il ne sait plus quoi faire...
- Que dis-tu, petit sot ? Comment peux-tu avoir si peu de respect envers ce miroir des diplomates, cette crème des ministres ? Il ne sait pas ce qu'il fait ?
- Je maintiens ce que j'ai dit. Napoléon les trompe tous. A Madrid, il y en a beaucoup qui se réjouissent de voir entrer tant de troupes françaises parce qu'ils croient

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

qu'elles viennent mettre le prince Fernando sur le trône. Quelle bande d'imbéciles !

- Des sots, des idiots, des imbéciles, s'écria, avec colère, le père Celestino.
- On verra bien ce qui se passera. S'ils viennent avec de nobles intentions, pourquoi s'emparent-ils par surprise des principales places et forteresses ? Ils sont d'abord entrés à Pampelune en trompant la garnison ; ensuite, ils se sont faufileés dans Barcelone là où il y a un grand château qu'on appelle Montjuich. Ensuite, ils sont allés à un autre château à Figueras, il n'est pas moins grand, c'est le plus grand du monde d'après Pacorro Chinitas, ils l'ont pris aussi, et enfin, ils sont entrés à Saint-Sébastien. On dira ce qu'on voudra, mais ces hommes ne viennent pas en amis. L'armée espagnole enrage ; surtout, il faut entendre les officiers qui reviennent du nord et qui ont vu les Français sur les places fortes... je vous le dis, ils sont furieux. Le Gouvernement du Roi Carlos IV est mort de peur, et tout le monde sait la bêtise qu'il a faite en laissant entrer les Français ; mais il n'y a plus rien à faire... Vous savez ce qui se dit à Madrid ?
- Quoi, mon garçon ? Sans doute ce genre d'aberrations vulgaires propres à des cervelles fatiguées. Je l'ai déjà dit : nous ne comprenons rien aux affaires d'Etat ; pourquoi commenter les combinaisons et les plans de ces hommes éminents qui se tuent à nous rendre heureux ?
- Eh bien, là-bas, on dit que la famille royale d'Espagne, se voyant prise dans les filets de Bonaparte, a décidé de partir en Amérique, et qu'elle ne va pas tarder à sortir

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

d'Aranjuez pour rejoindre Cadix. Evidemment, les partisans du prince Fernando se réjouissent, ils pensent que cela tombe à pic pour que l'autre monte sur le trône.

- Des niais, des imbéciles, s'écria l'oncle d'Inès, s'énervant à nouveau. Dire que monsieur le Prince de la Paix consentirait à cela, lui, mon compatriote, mon ami et je crois même un peu parent !... Mais ne nous fâchons pas hors de propos, Gabriel, et sur des sujets sur lesquels nous ne pouvons rien. Allons manger, c'est l'heure et le corps le demande.

Inès, qui s'était retirée un moment avant, revint nous dire que le repas était prêt. C'est à ce moment-là que le respectable prêtre nous communiqua le contenu de la mystérieuse lettre, arrivée à la maison, le matin.

- Mes chers enfants, dit-il, après avoir pris place tous les trois. Je vais vous partager un événement heureux, et toi, ma petite Inès, réjouis-toi. La fortune entre par la porte et tu vas voir comment Dieu n'abandonne jamais les petits et les nécessiteux. Tu sais bien que ta bonne mère, Dieu ait son âme, avait un cousin appelé don Mauro Requejo, commerçant en toiles, dont la place, si je ne m'abuse, doit être vers la rue Postas, au coin de la rue de la Sal.
- Don Mauro Requejo... dis-je, me souvenant, justement. Doña Juana l'a nommé devant moi plusieurs fois à Madrid, et maintenant, je comprends que ce commerçant met dans le *Diario* des annonces qui me donnent pas mal de travail.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Je m'en souviens, dit Inès. Lui et sa sœur étaient les uniques parents que ma mère avait à Madrid. Il est sûr qu'il s'est toujours refusé à nous aider, même quand nous étions dans le besoin : deux fois, je l'ai vu à la maison. Pensez-vous qu'il était venu pour nous consoler ou nous aider ? Non ! c'était pour que ma mère lui fasse quelques pièces de vêtements et après avoir marchandé, il n'a payé que la moitié du prix convenu, il disait : "En famille, on peut bien se rendre service." Lui et sa sœur ne parlaient que de leur honnêteté ou de tout ce qui marchait bien dans leur boutique et ils nous reprochaient notre pauvreté, nous interdisant d'aller chez eux, alors que nous étions en grandes difficultés.
- Eh bien, dis-je, en colère, ce don Mauro et madame sa sœur ne sont que de grands voyous.
- Doucement, continua le prêtre. Laissez-moi terminer. Le cousin de ta mère a peut-être fauté ; mais pour ce qui est d'aujourd'hui, sans aucun doute, Dieu lui a touché le cœur et il est disposé à racheter ses errements, en t'accordant ses faveurs en bon parent et homme charitable. Tu sais qu'il est assez riche, grâce à son travail et son sens de l'économie. Eh bien ! dans la lettre que j'ai reçue ce matin, il me dit qu'il veut te recueillir chez lui pour te protéger, tu seras comme une reine, il ne te manquera rien, pas même ce qui plaît tant aux demoiselles d'aujourd'hui, comme les bijoux, les jolis vêtements, les parfums exquis, les gants et autres brouilles. Enfin, Dieu s'est souvenu de toi, ma chère nièce. Ah ! si tu voyais l'intérêt qu'il montre envers toi dans ses lettres ; il fait les éloges les plus chaleureux de

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

tes mérites, si tu voyais comment il te porte aux nues, il regrette que tu sois orpheline, il s'attendrit et dit que tu es du même sang que lui et que malgré une naturelle suprématie, il a lui, ce qui te manque à toi ! Je répète qu'en travaillant beaucoup et en économisant encore plus, monsieur Requejo est devenu très riche. Quel avenir t'attend, ma petite Inès ! Le paragraphe le plus émouvant de la lettre de ton oncle et de ta tante, ajouta-t-il en la sortant, est celui-ci : "A qui devons-nous laisser ce que nous avons sinon à notre chère nièce ?"

Inès, troublée devant un changement si inattendu dans les sentiments et la conduite de cette famille auparavant si cruelle, ne savait quoi penser. Elle me regarda, cherchant sans doute dans mes yeux quelque chose qui l'éclaire sur une transformation si inexplicable ; mais moi, qui croyais comprendre un peu, je me suis bien gardé de le laisser transparaître par des mots ou des attitudes.

- Je suis étonnée, dit la jeune fille ; forcément pour que mon oncle et ma tante m'aient à ce point, il doit y avoir un motif que nous ne comprenons pas.
- Il n'y a rien, sinon que Dieu leur a ouvert les yeux, dit don Celestino, solide dans son optimisme naïf. Pourquoi penser à mal ? Don Mauro est un homme d'honneur ; il a peut-être ses petits défauts ; mais que valent ces légers nuages de l'âme, s'il est illuminé par les splendeurs de la charité ?

Inès, en me regardant, semblait me dire :

- Qu'est-ce que tu en penses ?

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

Quelques mois avant cet événement, j'aurais accueilli les propositions de don Mauro Requejo avec l'optimisme imprévoyant, avec l'enthousiasme naïf qui jaillissent de mon cœur juvénile devant les nouveaux éléments inattendus ; mais les contrariétés m'avaient donné un peu d'expérience ; je connaissais maintenant les rudiments de la science du cœur et le mien commençait à trouver ce trésor de méfiances, grâce auxquelles nous mesurons les dangereuses avancées de la vie. Je répondis donc simplement :

- Puisque ce révérend oncle était avant un voyou, je ne sais pas comment on peut le prendre pour un saint maintenant.
- Tu es un enfant sans expérience, me dit don Celestino, un peu fâché, je ne devrais pas te consulter là-dessus. Je sais bien, moi, distinguer le vrai du faux ! Et surtout, Inès, s'il veut t'accorder une faveur, en te mettant en lien avec des gens d'importance, si lui veut dépenser ses économies pour sa chère nièce, pourquoi ne pas accepter ? Je pourrais t'en dire beaucoup plus ; mais lui-même t'expliquera mieux la grande affection qu'il a.
- Mais, quoi ? demanda Inès, troublée, il va venir à Aranjuez ?
- Oui, ma petite, répliqua le prêtre. Je te réservais cette nouvelle en dernier. Dimanche prochain, tu vas avoir le plaisir de voir ici ton oncle bien aimé, ton protecteur. Ah ! Inès ! Je vais beaucoup regretter de me séparer de toi ; mais savoir que tu es heureuse, savoir que tu jouis de mille commodités que moi, je ne peux te donner, sera pour moi une consolation. Et quand ce vieil incapable ira se promener à Madrid pour te faire une

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

visite, j'espère que tu le recevras avec joie et sans orgueil ; j'espère que la vile vanité de te sentir en position supérieure à la mienne ne t'aveuglera pas, parce que, oncle pour oncle, je suis le frère de ton défunt père, tandis que l'autre...

Don Celestino était ému et moi aussi, même si c'était pour des raisons différentes.

- Oui, poursuivit le prêtre. D'ici huit jours, nous aurons ici cet éminent commerçant de la rue de la Sal. Il me dit qu'il a acheté des terres à Aranjuez, juste auprès du lac d'Ontígola, il va venir ici avec la double intention de connaître sa propriété et de te voir. Il espère que tu iras à Madrid en sa compagnie et en la compagnie de sa sœur doña Restituta que nous aurons le plaisir de voir aussi chez nous.

En entendant cela, nous nous sommes tous tus. Repassant dans ma tête ces pensées étranges et bien peu joyeuses, je dis à Inès :

- Mais cet homme est marié ?

De son incomparable intuition, elle lut en moi et me répondit avec vivacité :

- Il est veuf.

Le silence s'installa à nouveau et, seul, don Celestino, fredonnant un air d'antienne, interrompait notre silence pesant.

- III -

Extraordinairement triste de toute cette réponse, je retournai à Madrid et je passai toute la semaine à méditer, comme abasourdi, désirant et craignant que n'arrive le dimanche suivant parce que mon esprit était poussé d'un côté par la curiosité et de l'autre par la crainte. Mes soubresauts étaient tels que je ne fermai pas l'œil de la nuit du samedi et, de bon matin, je partis à l'auberge de la rue de la Aduana chercher une place dans n'importe quelle galère en partance pour le Site Royal. Le peu d'argent liquide que j'avais me mit en danger de ne pouvoir y aller, ce qui me désespérait et m'affligeait de manière extraordinaire.

Mais les prières et les subtiles raisons jointes aux quelques sous que j'avais, me permirent d'amadouer le cœur dur d'un charretier qui consentit enfin à m'emmener. Les trois mules mirent, je ne sais pas, un siècle peut-être, pour arriver à la fin du voyage. Je craignais que l'oncle et la tante d'Inès ne me devancent mais non. Quand j'arrivai, don Celestino était à la grand-messe ; j'entrai dans l'église comme les dimanches précédents ; mais le temple me parut triste et funèbre. En sortant, je passai l'eau bénite à Inès, nous attendîmes le brave curé à la porte de la sacristie et nous allâmes tous les trois à la maison. Chose singulière ! Il n'y eut pas un mot en chemin. Tous les trois, nous soupîrions. Pendant le repas, j'essayai d'encourager les autres, feignant la bonne humeur ; mais je n'y parvins pas. Vu le retard de la visite annoncée, je croyais que les Requejo ne viendraient pas ; mais ma joie fut dissipée alors qu'on finissait le repas. Nous entendîmes soudain des bruits de

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

voix dans la cour de la maison. Nous nous levâmes et, moi, je sortis dans le couloir et j'entendis une voix creuse et rugueuse qui disait : "C'est bien ici que vit le latiniste et musicien don Celestino Santos del Malvar, curé de la paroisse ?"

Don Mauro Requejo et sa sœur doña Restituta, oncle et tante d'Inès, étaient arrivés.

Ils entrèrent dans la salle où nous étions, et dès qu'il vit sa nièce, don Mauro se dirigea vers elle, les bras grands ouverts et, l'étreignant, dit d'une voix douce :

- Inès de mon cœur, innocente fille de la pauvre Juana !
Enfin, enfin, je te vois. Béni soit Dieu qui me donne cette consolation. Que tu es jolie ! Viens, laisse-moi t'embrasser encore.

Doña Restituta fit la même chose mais en exagérant à l'extrême les grimaces larmoyantes de son visage ainsi que l'ouverture des bras ; puis, après avoir tous les deux soulagé leur cœur amoureux, ils saluèrent don Celestino qui ne put que verser quelques larmes en voyant une telle explosion de sensibilité. Pour ma part, j'aurais volontiers répondu aux embrassades qui emprisonnaient Inès par des paires de claques à ces crétins dont je considère maintenant qu'il est bien temps de faire le portrait.

Don Mauro Requejo était un homme gauche. Je crois que je n'ai pas besoin d'en dire plus. Vous n'avez pas bien entendu ? Bon, je vais donc vous expliquer. Est-ce la nature ou l'habitude qui a décidé qu'une moitié du corps humain se distingue par son habileté et l'autre moitié par sa maladresse ? Une de nos mains est inapte à l'écriture et dans les travaux de mécanique,

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

elle ne sert qu'à aider sa compagne experte, la droite. Celle-ci fait tout ce qui est important : au piano, c'est elle qui joue la mélodie, au violon, elle tient l'archet qui en est l'expression ; dans l'escrime, elle manie l'épée ; dans le monde nautique, elle est le gouvernail ; dans la peinture, le pinceau ; c'est elle qui donne les gifles dans les disputes ; celle qui fait le signe de la croix dans la prière, et celle qui frappe la poitrine dans la pénitence. Le pied droit a les mêmes dispositions ; s'il y a quelque chose à faire d'important et d'extraordinaire dans la danse, inévitablement c'est le pied droit qui le fera ; c'est lui le point d'appui dans la fuite, lui qui frappe le sol avec colère dans le désespoir, c'est lui qui fait peur au chien audacieux, qui écrase le sale reptile, sert de bélier pour attaquer un ennemi méprisable qui ne mérite pas d'être blessé par devant. Cette supériorité mécanique, musculaire et nerveuse des extrémités droites s'étend à tout l'organisme. Lorsque nous sommes perplexes, sans savoir quelle direction prendre, si le corps s'abandonne à son instinct, il penchera à droite, et les yeux chercheront la droite comme un orient inconnu. En même temps, du côté gauche, tout est maladroit ; tout est subordination, tout est inaptitude ; tout ce qui est fait par là est tordu, et son infériorité est si notoire que même en taille le côté gauche ne peut équivaloir à l'autre côté. La moitié de tout homme est généralement plus petite que l'autre : pour raison d'équilibre sans doute, il a été décidé que le cœur occuperait le côté gauche.

Nous avons fait cette ennuyeuse digression pour bien comprendre ce que l'on dit de don Mauro Requejo. Les deux côtés de cet homme étaient deux côtés gauches ; c'est-à-dire que tout était maladroit, inapte, hésitant, inhabile, lourd, brusque, embarrassé. Je ne sais pas si je m'explique bien. On

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

dirait qu'il est gêné même par ses propres mains : à le voir regarder ici et là, on croirait qu'il cherche un coin où jeter ces membres inutiles, couverts de gants trop grands qui ôtaient toute sensibilité à des doigts opprimés, au point que le propriétaire ne les prenait pas pour siens.

Il s'était assis sur le bord de sa chaise et ses jambes, petites et rigides, n'étaient pas les membres qui reposent avec assurance : il les étendait de chaque côté comme les deux béquilles qu'un boiteux approche de lui. Elles ne lui servaient à rien sauf pour traîner ici et là ses pieds lourds. En ôtant son chapeau pour le déposer par terre, en s'épongeant la sueur avec un grand mouchoir à carreaux rouges et bleus, il ressemblait à un portefaix qui se décharge d'un lourd fardeau. Le beau linge qui l'habillait n'était pas un ornement pour le corps car il ne l'habillait pas mais était posé sur lui. Quant à ses gants qui lui engourdisaient les mains, ils les transformaient en pieds. A chaque instant, il touchait les breloques de sa montre et les dentelles de son jabot pour s'assurer qu'elles n'étaient pas tombées ; mais comme sous la peau de chamois, tout tact disparaît, il devait utiliser la vue et cela le rendait semblable à un singe qui se réveille un beau matin habillé de pied en cap.

Son agitation était extraordinaire, comme celle d'un corps mortifié par un nombre infini de piqûres et chaque pli de son costume devait causer des plaies à ses chairs délicates. Parfois, cette moufle inerte de daim jaune, pleine de doigts raides et insensibles, partait en direction de l'aisselle ou de la ceinture avec la rapidité d'une main angoissée qui va se gratter ; mais il se retenait et montait caresser le menton fraîchement rasé. Il remuait le cou aussi avec fréquence, comme si une bête bizarre s'était accrochée à son occiput pour jouer dans le cou entre les

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

cheveux et le col. C'était le gilet imbibé de sébum qui se fourrait irrévérencieusement entre la peau et la chemise ou bien lui grattait l'oreille. La main de daim jaune s'élevait aussi dans cette direction ; mais elle s'arrêtait aussi pour se mettre à frotter le genou.

La tête de don Mauro Requejo était ronde comme un verre de montre ; le nez n'était pas à sa place car il s'inclinait d'un hémisphère pour aller chercher la joue gauche qui, par l'effet et la grâce d'une excroissance, était plus lumineuse que celle de sa compagne. Les yeux verdâtres et bien placés sous les cils noirs et un peu en amande comme les Chinois, avaient l'éclat de la ruse tandis que sa bouche, insignifiante, si elle n'avait pas été enlaidie par deux ou trois dents vermoulues qui se montraient de temps en temps entre les lèvres, avait tous les plis et les grimaces que le rustre roublard étudiait pour tromper ses semblables. Le rire de don Mauro Requejo était soudain et sonore ; habituellement chez les gens, ce phénomène physiologique commence et finit de manière graduée, parce qu'il accompagne des états particuliers de l'esprit, lequel ne fonctionne pas, que je sache, avec la précision d'une machine. Tout au contraire, notre personnage avait sans doute dans son organisme un ressort pour le rire, qui pouvait passer au sérieux aussi brutalement que si un doigt mystérieux s'enlevait de la touche "joie" pour appuyer sur la touche "grave". Je crois que lui, en son for intérieur, pensait comme ça : "c'est le moment de rire, rions." Et il riait.

Impossible de dire si doña Restituta était plus jeune ou plus âgée que son frère : les deux semblaient avoir passé assez largement les quarante ans, mais s'ils se ressemblaient en âge, par la tête et le geste non, car Restituta était femme à ne pas déranger, elle savait rester tranquille. Il y avait en elle, sinon de la finesse dans les manières, cette aisance facile, propre à quelqu'un qui a longtemps parlé aux gens. Pour les comparer aux deux branches humaines d'un même tronc, on dirait : "Mauro a toute sa vie porté des fardeaux et Restituta a mesuré et vendu ; l'un est une vermine de magasin, l'autre la petite bête intrigante de la boutique."

Grande et maigre, avec ce teint neutre et uniforme ressemblant à une doublure, de grandes et vilaines mains qui, à force de passer sur les tissus, avaient pris une certaine flexibilité ; le cheveu rare, si lustré et collé sur le crâne qu'on aurait cru de la peinture plus qu'une chevelure ; son nez rouge et quelque peu granuleux, même s'il n'était pas ami des vins d'Arganda ; la bouche plissée aux coins tombants, le menton légèrement velu, un regard entre chien et loup, comme des yeux qui regardent sans regarder. Restituta Requejo était une personne dont l'aspect n'invitait, à première vue, à être ni pour ni contre. A l'écouter parler, à la fréquenter, on trouvait en elle je ne sais quoi de fuyant, quelque chose qui échappait à l'observation, on se rendait compte qu'il fallait la fréquenter longtemps pour pouvoir avoir prise sur elle avec des doigts agiles sur la peau humide de son caractère qui, pour se cacher, possédait la rapidité du saurien et la flexibilité de l'ophidien. Mais laissons ces considérations pour plus tard, et maintenant, contentez-vous d'entendre parler l'oncle et la tante d'Inès.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- *Celui-ci* était si pressé de venir, dit Restituta, en désignant son frère, que la précipitation ne nous a pas permis d'apporter quelques petites choses comme on aurait voulu.

Don Celestino les remercia de son aimable sourire.

- J'étais si impatient de venir voir ces terres, dit don Mauro, que... et en même temps j'avais le cœur qui battait la chamade à la pensée de revoir ma chère nièce, orpheline et abandonnée... parce que les terres, ce n'est pas rien, monsieur don Celestino, ça m'a coûté quelque chose comme trois cent quarante-huit réaux, treize maravédis, sans compter les diligences et la paperasserie. Oui, monsieur, tout est payé à présent, tout, rubis sur l'ongle.
- Tout est payé, indiqua doña Restituta en nous regardant tous les trois, l'un après l'autre. *Celui-ci* n'aime pas devoir quelque chose.
- N'en parlons pas ! Je préfère me faire pendre que de devoir un maravédis, s'écria don Mauro, portant la moufle à la gorge serrée par la cravate.
- A la maison, il n'y a jamais eu d'entourloupes, ajouta la sœur.
- C'est pour cela que vous avez si bien réussi, dit don Celestino.
- La chance... ça oui, nous avons eu de la chance, dit Requejo. Ensuite, *celle-ci* est si travailleuse, si économe, si fourmi...
- Mais tout est dû à ton honnêteté, ajouta Restituta. Oui, croyez-le bien, à son honnêteté. *Celui-ci* a une telle

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

renommée chez les commerçants qu'ils lui accorderaient les trésors du Roi.

- Enfin... on a fait quelque chose, grâce à Dieu et à notre travail. Si cela ne dépendait que de *celle-ci*, on achèterait plus de terres. *Celle-ci* n'aime que les propriétés.
- Et avec raison ! si *celui-ci* tenait compte de ce que je dis, ajouta la sœur, en regardant successivement les assistants, toutes nos économies seraient employées aux terres de labour.
- Comme je suis si... bon, remarqua Requejo.
- En toute modestie, monsieur don Celestino, dit Restituta, il est bon de montrer qu'on a ce qu'on a.
- Et elle me fait acheter des vêtements, des chapeaux, des bijoux, fit remarquer don Mauro. Je ne connais même pas tout le charivari qui est entré à la maison. Voilà, comme on peut... Vous voyez, ajouta-t-il en montrant à don Celestino une chaîne qu'il portait au cou ; voyez aussi cette épingle. Combien croyez-vous que ça m'a coûté ? La bagatelle de mille réaux... Pschitt ! moi, je ne voulais pas ; mais *celle-ci* s'est entêtée, et comme on peut...
- Ce sont de belles choses.
- Eh bien, je t'ai dit de garder aussi la bague d'émeraude, tu dois t'en souvenir, ils la donnaient pour presque rien. Quel dommage que le duc d'Altamira l'ait prise !

Ils nous regardaient en disant cela et nous, nous répondions par des signes d'acquiescement, mais sans rien dire, parce que ni Inès ni moi n'avions idée de répondre.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Mais, se peut-il que ma nièce reste là si silencieuse ? dit Requejo en riant soudainement pour redevenir sérieux l'instant d'après.

Inès rougit mais ne dit rien parce qu'en effet, elle n'avait rien à dire.

- Ah ! on ne peut le nier, qu'est-ce qu'elle ressemble à sa mère, la pauvre Juana, ma chère cousine ! s'écria Requejo en portant la moufle à sa bouche pour cacher un bâillement. Elle est morte bien vite, la pauvre petite !
- Puisqu'elle est passée à une vie meilleure, cette sainte femme exemplaire, dit Restituta, ne prononçons pas son nom, cela renouvelle la douleur en nos cœurs et en celui de la pauvre jeune fille, mais, elle est encore petite et les enfants se consolent plus facilement.

Inès ne dit rien non plus ; mais la couleur rouge de son visage se changea en une pâleur intense. Le prêtre crut raisonnable de changer de conversation et dit :

- Et, avez-vous vu ces terres du lac d'Ontígola ?
- Pas encore, répondit Requejo, mais on m'a dit qu'elles sont magnifiques. Pschitt !... pour moi, ce n'est pas grand-chose. C'est *celle-ci* qui s'est entêtée à ce qu'on les prenne et à la fin, je me suis décidé. Là-bas, au pays, on en a de bien meilleures ; on les a achetées peu à peu.
- Dans votre pays, c'est-à-dire vers le Bierzo, si je ne m'abuse.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Bien au-delà du Bierzo, à Santiagomillas, c'est une propriété de Maragatería. C'est de là que nous sommes tous, et c'est encore la maison mère des Requejo.
- Une famille de la noblesse, d'après ce que je crois, affirma le prêtre.
- C'est... elle n'est pas sans avoir son *motu proprio*, répondit don Mauro, et d'après ce que nous disait un scribe savant de mon village, nos ancêtres avaient une grande chênaie d'où est venu le nom de Requejo.
- C'est ce qu'il faut, les noms les plus illustres se rapportent toujours à quelque herbe ou légume. Et c'est comme dans la Rome antique, les *Léntulos*, les *Fabios* et les *Pisones* s'appelaient comme ça parce qu'un de leurs aïeux cultivait des lentilles, des fèves et des petits pois. Quant à moi, je crois que ce nom de *Malvar* vient d'un grand-père qui ne cultivait que des *mauves*.
- Eh bien, dit don Mauro en se remettant à rire, je crois que dire que la noblesse vient des guerres et des hauts faits de quelques chevaliers est pur mensonge. Qu'on ne me raconte pas d'histoire : je ne crois pas qu'il y ait jamais eu de ces faits héroïques. Il n'y a que les rois qui ont fait l'un duc parce qu'il avait un jardin de choux, et l'autre marquis parce qu'il savait choisir les melons. De toute façon, notre famille ne vient d'aucun chardon aux ânes.
- Et peu importe d'où l'on vient, dit doña Restituta, l'important c'est l'important. Chez nous, monsieur don Celestino, il ne manque rien grâce à Dieu et bien que nous ne vivions pas dans le luxe et que nous ne roulions pas en carrosse, nous ne nous mettons pas en vue, mais il y a toujours du beurre dans les épinards...

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

ça oui : *celui-ci* et moi, nous ne pouvons pas nous passer d'un certain confort.

- Pour ce qui me concerne, interrompit Requejo, je me nourris de peu de chose. Si j'ai un morceau de pain, un morceau de lard et de l'eau de la source de Berro, tout va bien ; mais *celle-ci* s'entête à bien faire les choses. Tous les jours, elle apporte une livre et demie de viande de bœuf, du jambon vieilli en cave en abondance et du meilleur aiglefin tous les vendredis, comme dîner une perdrix par personne et le dimanche trois chapons. A Noël et pour la saint Mauro, le 15 janvier, ou pour la saint Restituto, le 10 juin, il y a des dindes plein la maison comme si c'était le pays de Cocagne. Le majordome des ducs de Medina de Rioseco, qui a l'habitude de venir nous demander de leur prêter de l'argent, en est stupéfait de voir tant d'abondance et il dit qu'il n'a jamais vu un tel déploiement de nourriture comme chez nous.
- C'est cela, dit Restituta, cela ne nous fait rien de dépenser en nourriture ou en bon vêtement, ni en bons morceaux de charbon pour le feu. Nous vivons au calme et heureux. Notre unique peine a consisté jusque-là à ne pas avoir une personne aimée à qui tout laisser ce que nous possédons quand Dieu voudra nous appeler près de lui ; car les parents qui nous restent à Santiagomillas ne sont que des voyous qui nous en font voir de toutes les couleurs.

En entendant cela, don Mauro mit en mouvement le ressort du rire et regarda Inès en disant :

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Mais ici, Dieu nous procure notre chère nièce, cette rose printanière, cette demoiselle angélique. Ah ! on ne peut le nier, c'est sa mère tout crachée.
- Mon Dieu, Mauro ! s'écria Restituta, ne rappelle pas à notre mémoire cette sainte femme parce que je suis encore impressionnée par sa mort, quand je pense à elle, il me vient des larmes aux yeux.
- Dieu soit béni, que sa volonté soit faite, dit Requejo en appuyant sur le ressort du sérieux. Je veux dire que tout ce que j'ai et que je pourrais avoir sera pour cette colombe, car elle le mérite bien avec sa tête de princesse.
- Oui, oui, dit Restituta en clignant de l'œil, elle aura des prétendants grâce à Dieu. Je connais bien des marquis et des comtes qui vont soupirer en douce sous nos balcons dès qu'ils sauront que nous avons chez nous un trésor.
- Des gueux, ma fille, des gueux sans le sou, ajouta Requejo. Quand la petite devra se marier, nous lui chercherons alors un jeune dans une des plus grandes familles d'Espagne, qui soit digne de prendre un tel trésor.
- Cela, c'est tout vu. Des maisons riches, il y en a, où tout n'est pas que dans les apparences, et je connais des fils aînés qui, dès qu'ils la verront et connaîtront la richesse dont elle doit hériter de son oncle et de sa tante, en seront fous amoureux et lui demanderont sa main. Ma foi, notre maison n'est pas un taudis, et quand on mettra dans le salon les rideaux de serge vert avec les branches jaunes et ces oiseaux couleur pensée qu'on croirait vivants, ce sera joli d'y recevoir tous les

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

messieurs du Conseil Royal. Car, la petite ne sera pas peu fière dans sa grande maison !

Don Celestino, voyant que sa nièce ne répondait rien à de si pathétiques démonstrations d'affection, crut bon de parler ainsi :

- Elle vous remercie beaucoup, de tout son cœur, pour tous ces bienfaits qu'elle va recevoir.
- J'en suis ravi, monsieur don Celestino, dit Requejo. Il ne me manquait qu'une chose et je l'ai. Inès sera mon héritière, Inès va se marier avec une personne de mérite, qui aura de bonnes pièces d'or ; elle sera heureuse et nous aussi.
- Ne parlons pas trop de ça, parce que j'en pleure, dit doña Restituta. Quel plaisir d'avoir quelqu'un pour nous accompagner dans la solitude et pour partager le confort que Dieu et notre travail nous ont donné ! Ah ! ma petite Inès, tu es si jolie ! Cela me rappelle ma jeunesse quand j'allais jouer dans le jardin du couvent des Mères Recoletas de Sahagún où j'ai été élevée. Il me semble que si on me séparait de toi, je n'aurais plus la force de vivre.

Une fois dit cela, elle prit Inès dans ses bras et je crois bien que la doublure de son visage, je veux dire la peau, se teignait d'un léger rose clair.

- Inès doit être bien impatiente de partir avec nous, dit Requejo, nous l'emmènerons cet après-midi même.
- Comment ça ! cet après-midi ! Moi ! s'écria-t-elle vivement.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Ma fille, dit Restituta, il ne convient pas de cacher l'affection que tu as pour nous. Nous sommes de ta proche famille et vraiment, je peux te le dire, tu ne dois pas nous remercier pour ce que nous faisons pour toi, c'est pour nous un devoir.
- Elle a peut-être quelques réticences à aller avec vous comme ça... si vite, dit don Celestino, timidement, mais je ne doute pas qu'elle comprendra vite les avantages de sa nouvelle situation et qu'elle décidera...
- De ne pas venir ! s'écria Requejo avec étonnement. Alors comme ça, notre nièce ne nous aime pas... Mon Dieu ! Quel grand malheur !
- Si... elle vous aime, ajouta le prêtre en essayant de concilier la répugnance qu'il voyait sur le visage d'Inès et le désir des Requejo.
- Mon frère, tu ne sais pas ce que tu dis, affirma Restituta. Notre nièce est un modèle de modestie, de naïveté et de simplicité. Tu veux qu'elle se mette à faire un tas de simagrées en plein milieu du salon et qu'elle saute de joie parce que nous l'emmenons. Ce ne serait pas très bien. Au contraire, poursuivit la sœur de don Mauro, elle reste silencieuse, c'est une fille réservée et bien élevée... Cela se voit bien, une fille d'une sainte femme... cache toujours son émotion et reste immobile, remerciant Dieu par la pensée pour la fortune qu'il lui réserve.
- Alors, monsieur don Celestino, dit Requejo, nous allons voir nos terres d'Ontígola qui est là, vers Titulcia, et cet après-midi, à notre retour, Inès sera prête pour venir avec nous à Madrid.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Je n'y vois pas d'inconvénients, si elle est d'accord, dit le prêtre en regardant sa nièce.

Mais celle-ci n'eut pas le temps de donner son opinion sur ce voyage, car les Requejo se levèrent et partirent en disant qu'une voiture à deux mules les attendait à l'auberge du Rincón. Ils embrassèrent chacun son tour leur nièce deux ou trois fois, firent de ridicules gestes de courtoisie à don Celestino, sans même daigner me regarder, ce qui m'honora beaucoup, puis sortirent, laissant le prêtre tout content, Inès songeuse et moi furieux.

- V -

Immédiatement, on essaya de résoudre en conseil de famille ce qui devait se faire ; mais, moi, désirant rencontrer le brave prêtre pour lui dire ce qu'Inès ne devait pas entendre, je priai celle-ci de nous laisser seuls et nous parlâmes ainsi :

- Seriez-vous capable, Monsieur don Celestino d'accepter qu'Inès aille vivre chez cet imbécile de don Mauro et cette vieille chouette qu'est sa sœur ?
- Mon garçon, me répondit-il, Requejo est très riche, Requejo peut donner à la petite Inès le confort que je n'ai pas, Requejo peut en faire son héritière quand il cassera sa pipe.
- Et vous y croyez ? A plus de soixante ans, ça paraît incroyable. Eh bien, je vous dis et je répète que ce maudit don Mauro n'est rien d'autre qu'un hypocrite farceur. Moi, à votre place, je les enverrais promener.
- Je suis pauvre, moi, mon garçon ; eux sont riches, Inès s'en ira avec eux. Si jamais ils ne la traitent pas bien, je la reprendrai.
- Ce n'est pas qu'ils vont mal la traiter, dis-je, ému. Ce que je crains, c'est autre chose et ça, je ne peux y consentir.
- Voyons, jeune homme.
- Vous savez comme moi ce qu'il y a là-dessous ; vous savez qu'Inès n'est pas la fille de doña Juana ; vous savez qu'Inès est née du ventre d'une grande dame de la Cour, dont le nom nous est inconnu, vous savez tout

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

cela, et comment, le sachant, ne comprenez-vous pas les intentions des Requejo ?

- Quelles intentions ?
- Les Requejo ont toujours eu du mépris pour doña Juana ; les Requejo ne lui ont jamais rien donné ; les Requejo ne l'ont même pas visitée quand elle était malade, et maintenant, mon cher monsieur don Celestino, voilà que les Requejo pleurent en se souvenant de la défunte, les Requejo bavent d'admiration devant leur nièce, cela ne peut être que parce que les Requejo ont découvert qui sont les parents d'Inès, les Requejo ont compris que la jeune fille est un trésor, et, quel malheur ! il ne fait aucun doute que le vieux Requejo, ce pauvre type, a derrière la tête le projet de se marier avec Inès, l'y obligeant dès qu'il l'aura enfermée à la maison.
- Calme-toi, jeune homme, et écoute-moi. Il se peut très bien que l'intention des Requejo soit ce que tu dis, et il se peut que ce soit ce qu'ils ont exprimé. Comme je suis toujours enclin à voir le côté positif, je ne doute pas de la sincérité de don Mauro, jusqu'à ce que les faits me prouvent le contraire. Que sais-tu, toi, si, du jour au lendemain, Inès devient une demoiselle, avec carrosse et page, couverte de diamants comme un noisetier est couvert de noisettes, et vivant dans une de ces grandes demeures de Madrid, plus grandes qu'un couvent ?
- Bah ! Bah ! Cela c'est comme lorsque je voulais être prince, généralissime et secrétaire de bureau. A dix-sept ans, on peut dire des choses comme ça, mais pas à soixante.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- A vivre avec moi, Inès est condamnée à l'éternelle étroitesse. Ne vaut-il pas mieux que la famille de sa mère l'emmène, ce sont des gens charitables apparemment, non ? En tout cas, Gabriel, si la jeune fille n'était pas consentante là-bas, nous aurons le temps de la reprendre, parce que moi, en tant qu'oncle charnel, j'en ai la tutelle.
- Et pourquoi la laissez-vous partir ?
- Parce que les Requejo sont riches... Est-ce que tu vas enfin le comprendre ?... Parce qu'Inès chez ces gens-là peut être comme une princesse et se marier enfin avec un riche commerçant de la rue Postas ou de Platerías.
- Stop là, monsieur, m'écriai-je en colère, qu'est-ce que c'est que cette histoire de marier Inès ? Inès, si Dieu me vient en aide, ne se mariera qu'avec moi. Oui, allez lui parler de commerçants et de vos seigneuries !
- C'est vrai, je ne m'en souvenais plus, mon petit, dit le curé, quelque peu moqueur. Se marier à dix-sept ans ! Le mariage est-il un jeu ? En plus, fais-moi le plaisir de me dire combien tu gagnes, toi, à l'imprimerie où tu travailles.
- Autour de trois réaux par jour.
- Ce qui veut dire, quatre-vingt-treize réaux les mois à trente et un jours. C'est déjà quelque chose, mais ça ne suffit pas, mon petit. Tu vois bien, quand Inès sera dans son salon à rideaux verts avec des branches jaunes et qu'elle s'assiéra à ces tables où il y aura sept dindes pour Noël, et tous les soirs, des perdrix à volonté... tu vois bien, je ne sais pas comment tu pourras t'approcher d'elle, un prétendant à quatre-vingt-treize réaux par mois, les mois de trente et un jours.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Cela, c'est elle qui en décidera, répondis-je avec la plus grande anxiété ; si elle m'aime comme ça, nous verrons si tous les Requejo du monde peuvent l'en empêcher. Bref, monsieur don Celestino, vous êtes décidé à laisser partir Inès avec don Mauro, cet après-midi ?
- C'est décidé, mon garçon, pour moi, c'est un cas de conscience.
- Et qui vous dit qu'avec quatre-vingt-treize réaux par mois, on ne peut pas entretenir une famille ? Moi, j'ai envie de me marier, oui, monsieur.
- Se marier à dix-sept ans ! L'un et l'autre, vous devez attendre d'avoir trente-cinq ans accomplis. La vie passe vite : ne t'en fais pas. Alors, vous pourrez vous marier. Vous êtes faits l'un pour l'autre. Se marier, sympathiser, chacun trouve sa chacune. Nous verrons si d'ici là tu t'en sors mieux dans ton métier.
- Et si j'arrive à trouver un autre poste ?
- C'est comme lorsque tu t'es mis en tête d'avoir un duché ou une principauté.
- Non, un poste que peut avoir n'importe quel va-nu-pieds, dans la comptabilité ici ou là.
- Mais tu crois qu'un emploi est si facile à obtenir ?
- Pourquoi pas ? répondis-je avec orgueil. A quoi servent les postes sinon à les donner à tous les Espagnols qui en ont besoin ?
- Mon garçon, les antichambres sont pleines de candidats. Rappelle-toi que, tout compatriote et ami du Prince de la Paix que je suis, j'ai fait des demandes pendant quatorze ans.
- Mais enfin... aujourd'hui, vous voyez son Altesse et vous le fréquentez ; de sorte que si vous lui demandiez

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

une petite place pour moi, je ne crois pas qu'il vous la refuserait.

- Ah ! s'écria don Celestino avec satisfaction. Le jour où j'ai visité son Altesse fut le jour le plus flatteur de ma vie, car j'ai entendu de ses augustes lèvres les mots les plus aimables. Si tu avais vu l'accueil qu'il m'a réservé, quelle amabilité, quelle douceur, quelle simplicité pour un prince dans ses gestes et ses paroles ! Quand je suis entré, j'étais tout troublé et confus, et ma langue restait collée à mon palais. Son Altesse m'a ordonné de m'asseoir et m'a demandé si j'étais de Villanueva de la Serena. Tu vois, quelle bonté ! Je lui ai répondu que j'étais né à Los Santos de Maimona, ville qui est sur la grand-route qui va de Badajoz à Fuente de Cantos. Ensuite, il m'a parlé des récoltes de l'année, je lui ai dit que, d'après mes renseignements, le seigle et l'avoine ce n'était pas bon, mais que les glands donnaient bien. Tu comprends bien par là l'intérêt qu'il porte à l'agriculture. Ensuite, il m'a demandé si j'étais content de ma paroisse, ce à quoi j'ai répondu par l'affirmative, ajoutant que j'étais édifié par la piété de mes fidèles ; en disant cela, je n'ai pu retenir mes larmes. On voit bien que le Prince s'intéresse à tout ce qui concerne la religion. Je lui ai dit ensuite que je passais mes moments libres à faire de la poésie latine et je lui ai fait remarquer que j'avais composé un poème en hexamètres, exprès pour lui. Quand il a su cela, il m'a dit "bon", ce qui démontre de manière éclatante son immense passion pour les lettres humaines ; enfin, au bout de dix minutes de réunion, il m'a prié affectueusement de me retirer, parce qu'il avait des

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

affaires très urgentes à régler. Cela prouve que c'est un travailleur et que les meilleures heures de la journée, il les passe de façon précise à l'administration. Je t'assure que j'en suis sorti très ému.

- Et vous ne retournez pas ?
- Eh bien, sûrement que je vais y retourner ! J'ai supplié son Altesse de fixer un jour pour que je lui remette mon poème latin et demain, j'aurai l'honneur de remettre de nouveau les pieds dans le palais de mon illustre compatriote.
- Eh bien, j'irai avec vous, monsieur don Celestino, dis-je très déterminé. Nous irons ensemble et vous lui demanderez un poste pour moi.
- Tu es fou ! s'écria le prêtre très étonné. Je ne me sens pas capable d'une telle irrévérence.
- Eh bien, je le lui demanderai, moi, dis-je de plus en plus résolu à entrer dans l'administration.
- Modère tes élans, jeune homme sans expérience. Comment veux-tu que je me présente comme ça au Prince de la Paix ? Qu'est-ce que je peux dire de toi, quels sont tes mérites ? Connais-tu un traître mot des vers latins ? As-tu salué ne serait-ce que le *Divitias alius fulvo sibi congerat auro*, le *Passer, delitiæ meæ puellæ* ou le *Cynthia prima suis me cepis ocellis* ? Tu es fou, tu crois que les postes sont faits pour les morveux qui viennent tout d'un coup les demander ?
- Vous lui dites que je suis de votre famille et moi, je me charge du reste.
- De ma famille ? Ce serait un mensonge, et moi, je ne mens pas.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

Nous nous disputâmes ainsi un bon moment et, enfin, à force de le supplier et de le raisonner, je parvins à convaincre le père Celestino de m'emmener en présence du sérénissime monsieur Godoy. L'opiniâtreté de mon projet venait de l'état désespéré dans lequel me mirent la visite des Requejo et leur intention de s'occuper de la pauvre Inès. La vive antipathie que j'avais pour tous les deux, aussitôt posé le regard sur eux, engendra dans mon esprit de terribles pressentiments. Je me représentais la pauvre orpheline, comme malheureuse esclave de ces deux voyous, condamnée à périr de tristesse si Dieu ne m'envoyait pas les moyens de la sortir de là. Comment pouvais-je y parvenir ? Je n'étais qu'un pauvre va-nu-pieds. Pensant à tout cela, il me vint à l'esprit une idée salvatrice, celle qui depuis déjà longtemps, commençait à être la boussole de la moitié, de la plupart des Espagnols, c'est-à-dire de tous ceux qui n'étaient pas les aînés de leur famille et qui ne se sentaient pas attirés par le couvent ; l'idée d'acquérir une place dans l'administration. Ah ! Même si les places n'étaient pas nombreuses, les candidats ne manquaient pas.

L'Espagne avait dépensé dans la guerre contre l'Angleterre, l'épouvantable somme de sept millions de réaux. Celui qui avait dépensé tout cela dans une telle extravagance ne pourrait pas m'en donner cinq mille pour me permettre de me marier ? Bien entendu, le fait de vouloir me marier à dix-sept ans était une extravagance pire que celle de dépenser sept millions de réaux dans une guerre. Cette idée prit racine dans mon cerveau très rapidement. Une demi-heure après mon entrevue avec don Celestino, je m'imaginais déjà être devant la table couverte d'un tissu vert, remplissant les fonctions que l'Etat me donnerait pour sa prospérité et son salut. C'était osé de demander moi-même au puissant ministre ce que je voulais ; mais la gravité de

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

la situation et le désir fou d'obtenir une situation qui me permettrait de disputer la possession d'Inès à ce terrible couple des Requejo diminuèrent les obstacles devant mes yeux, me donnant du courage pour les entreprises les plus difficiles.

L'orpheline ne me cacha pas, dans une conversation, la répugnance que lui inspiraient son oncle et sa tante : j'aurais peut-être pu empêcher le séquestre ; mais don Celestino répéta que c'était pour lui un cas de conscience, et devant cela, Inès n'osa pas formuler ses plaintes, tellement on était grandement soumis à l'autorité des adultes, à l'époque. Les scrupules du brave prêtre ne m'empêchèrent cependant pas de lui dire pis que pendre des deux Requejo, critiquant leur tête, leur façon de s'habiller, et commentant à ma manière cette histoire de sept dindes et chapons, et les perdrix par personne à l'heure du repas. Je me moquai aussi avec un incroyable entêtement des titres que se donnaient le frère et la sœur, comme le lecteur l'aura remarqué, à s'appeler tout simplement par *celui-ci* et *celle-là*. Don Celestino me dit en m'écoutant de prendre plus d'égards vis-à-vis de deux personnes respectables qui avaient su se forger une fortune considérable par leur travail et leur honnêteté, pendant qu'Inès préparait ses affaires contre son gré.

La maison du prêtre ne tarda pas à se voir honorée de recevoir à nouveau les personnes des Requejo, qui arrivèrent vers quatre heures, faisant mille éloges des terres acquises près d'Ontígola ; et leur joie de voir Inès disposée à les suivre fut extraordinaire.

- Ne te presse pas, petit trésor, disait don Mauro, on a tout notre temps.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Son impatience à entreprendre ce voyage, ajouta doña Restituta, plissant de manière indéfinissable la doublure cutanée de son visage, est si vive que la pauvrete voudrait avoir des ailes pour partir le plus tôt possible.
- Ça non, dit don Celestino un peu vexé ; son oncle ne l'a pas si mal traitée qu'elle soit si impatiente de l'abandonner.

Inès se jeta dans les bras du prêtre et tous deux versèrent d'abondantes larmes. Pour ma part, j'avais intérêt à ce que les Requejo ne sachent pas l'amour ancien et cordial qui m'unissait à Inès, je dissimulai donc mon angoisse et l'attendant dehors quand elle sortit pour chercher un objet oublié, je lui dis :

- Ma chérie, ne dis pas un mot, ne me regarde pas, ne me salue pas. Moi, je reste ici, mais ne te tracasse pas ; nous n'allons pas tarder à nous revoir là-bas.

L'heure du départ arriva enfin ; la voiture s'approcha à la porte de la maison. Inès y entra tout en pleurs et les Requejo prirent place de chaque côté, car, même là, ils avaient peur qu'elle leur échappe. Jamais je n'ai vu une femme aussi rapace que doña Restituta à ce moment-là. La voiture partit et peu de temps après, nos yeux la perdirent parmi les arbres. Don Celestino qui avait fait un effort pour faire croire à son grand calme, ne put résister et faisant la grimace comme les enfants, sortit son grand mouchoir et le porta à ses yeux.

- Ah ! Gabriel, ils l'emmènent.

Mon émotion aussi était intense et je ne pus lui répondre.

Le lendemain, don Celestino m'emmena au palais du Prince de la Paix. C'était le 15 mars, si ma mémoire est bonne.

Je n'avais pas de quoi me changer pour une si solennelle occasion mais les vêtements que je portais à Aranjuez étaient ce que j'avais de mieux ; la chemise propre que me prêta le prêtre, m'aida à me trouver, selon lui, à même de me présenter devant Napoléon Bonaparte lui-même. En chemin et pour passer le temps avant de voir arriver l'heure des audiences, don Celestino sortait de la poche intérieure de sa soutane le poème latin pour le lire à voix haute.

- Peut-être que monsieur le Prince, disait-il, va me demander de lire quelque extrait, il convient de le faire avec intonation classique et sur un rythme assuré, surtout s'il y a un ambassadeur ou un général étranger.

Ensuite, rangeant son manuscrit, il ajouta avec une certaine hésitation :

- Sais-tu que le sacristain de la paroisse, ce maudit Santurrias... tu le connais bien... m'a tout tourneboulé ce matin ? Il dit que monsieur le Prince de la Paix ne va pas rester plus de deux jours à la tête de la nation et qu'on va lui couper le cou. Tout ça ne mérite que le mépris, Gabrielillo ; mais c'est rageant d'entendre traiter ainsi une personne si respectable. Car, qu'est-ce que tu crois ? J'ai découvert que ce voyou de Santurrias est jacobin et se retrouve avec les cochers de l'infant don Antonio Pascual, lesquels sont des gens très tapageurs.
- Et que dit ce révérend sacristain ?

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Mille bêtises, figure-toi. Comme si on pouvait faire avaler de telles balivernes à des gens instruits et qui connaissent leurs classiques latins sur le bout des doigts ! Il dit que monsieur le Prince de la Paix, craignant que Napoléon vienne détrôner nos chers souverains, a pris le parti de les faire fuir vers l'Andalousie afin de les voir s'embarquer et mettre les voiles vers les Amériques.
- Eh bien, hier soir, dis-je, quand je suis allé à l'auberge pour dire aux muletiers de ne pas m'attendre, j'ai entendu dire la même chose exactement par ceux qui étaient là, et sûrement qu'ils parlaient de votre ami et compatriote avec plus de mépris que l'on parle à un cabaretier du Rastro.
- Ils ne savent pas ce qui les attend, mon garçon, me dit le prêtre. Mais, ou je me trompe beaucoup ou les partisans du Prince des Asturies sont en train de mettre la zizanie partout. C'est qu'à Aranjuez, il y a beaucoup de gens bizarres et... Mon Dieu !... Santurrias m'a bien dit ce matin que son plus grand plaisir serait de sonner les cloches à toute volée si le peuple se mutinait pour demander quelque chose ; mais je lui ai dit, et en disant cela don Celestino s'arrêta et agitait le doigt avec la plus grande énergie, que s'il sonnait les cloches de l'église sans ma permission, j'en ferais part à monsieur le doyen pour qu'il résolve le cas.

Cette conversation terminée, ce fut l'heure, pour nous, d'arriver au palais de son Altesse Royale. Nous passâmes entre les gardes qui veillaient à la porte parce qu'il faut savoir que le généralissime avait sa garde à pied et à cheval comme le Roi, et

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

encore mieux équipée, d'après l'observation des curieux. Personne ne mit obstacle à notre passage dans le hall ni dans les escaliers ; mais en arrivant à un grand vestibule dont le sol résonnait des talonnades de bottes d'un autre groupe de gardes, l'un d'eux nous arrêta pour demander à don Celestino, de manière assez impertinente, où nous allions.

- Son Altesse, dit le clerc très troublé, a eu l'honneur de m'indiquer... je veux dire... J'ai eu l'honneur que lui me donne rendez-vous aujourd'hui à cette heure-ci.
- Son Altesse est au Palais-Royal. Nous ignorons quand il reviendra, dit le garde en faisant demi-tour.

Don Celestino me consulta des yeux et allait me consulter aussi de ses lèvres autorisées quand on entendit du bruit dans le hall.

- Le voilà ! Son Altesse est arrivée, dirent les gardes, prenant précipitamment leurs armes et leur chapeau pour rendre les honneurs.

Mais le Prince monta dans ses appartements particuliers par l'escalier dérobé qu'il y avait dans le palais, exprès.

- Peut-être que son Altesse ne recevra pas aujourd'hui, dit à don Celestino le garde qui nous avait arrêtés peu avant. Cependant vous pouvez attendre si ça vous plaît et lui décidera s'il donne audience ou non.

Ceci dit, il nous fit passer à une salle attenante et très grande où nous vîmes beaucoup de gens qui, dès le matin, étaient venus pour solliciter la faveur d'une entrevue avec son Altesse. Entre autres, il y avait des dames très distinguées, des militaires, des

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

messieurs à l'ancienne, vêtus de l'historique casaque et couverts de la monumentale perruque, mais aussi des gens très humbles.

Les prétendants réunis là se regardaient avec méfiance et de méchante humeur parce que tous ceux qui font antichambre sont gênés de se voir accompagnés, considérant sans doute que, si le temps et la bienveillance du ministre sont partagés entre tous, il ne leur restera pas grand-chose. Un huissier s'approcha de nous et demanda à don Celestino qui nous étions, ce à quoi le brave ecclésiastique répondit :

- Nous sommes prêtres de la paroisse de... je veux dire que je suis le curé et ce jeune homme est... ce jeune homme gagne quatre-vingt-treize réaux par mois de trente et un jours ; et nous venons pour... mais je n'ai rien à demander à monsieur le Prince parce que ce petit voyou (en me montrant) n'est pas capable de garder sa langue quand il le faut.

Quand l'huissier s'éloigna, je dis à mon accompagnateur de faire attention à ne pas se tromper si souvent ; de ne pas annoncer à l'avance notre situation de quémandeur et qu'il n'était pas obligé de crier sur les toits ce que je gagnais, ce à quoi il répondit que lui, tout nouveau dans les antichambres et les palais, se troublait à la première occasion et disait un tas de bêtises. Un des messieurs qui attendaient s'approcha de nous et, reconnaissant le prêtre, ils se saluèrent de façon très courtoise. L'inconnu disait :

- Monsieur don Celestino, quel bon vent ?
- Je viens rendre visite à son Altesse. Vous savez bien que nous sommes compatriotes et amis. Mon père et

son grand-père ont fait un voyage ensemble de Trujillo à la Vera de Plasencia et un oncle maternel avait à Miajadas une prairie où les Godoy allaient chasser parfois. Nous sommes amis et je lui suis très reconnaissant parce que je dois à la munificence de son Altesse le bénéfice dont je jouis, ce bénéfice m'a été accordé dès que son Altesse a eu connaissance de mes besoins ; et donc, entre ma première requête et le jour où j'ai pris possession de mes biens, il ne s'est passé que quatorze ans.

- On voit bien que le Prince a voulu vous rendre un service, dit notre interlocuteur. Ce n'est pas si rapide pour tout le monde. Cela fait vingt-deux ans que moi, j'essaie d'obtenir qu'on me rende mon ancienne place dans la collecte des contributions et c'est justement l'heure, monsieur don Celestino. Malgré tout, je ne me décourage pas, et encore moins maintenant parce que je suis à peu près sûr que la semaine prochaine...
- Tout le monde n'a pas la même chance que moi, dit l'optimiste don Celestino. Il est vrai qu'en tant que compatriote et ami de son Altesse, je suis en situation plus favorable. De mon village à Badajoz, berceau de don Manuel Godoy, il n'y a que treize lieues et demie par la route, et j'ai très souvent vu la maison où ce phare de l'empire espagnol est né. Et donc, dès qu'il a eu connaissance de mes besoins...
- Mais dites-moi, demanda en baissant le ton l'homme de *la semaine prochaine*, nous allons avoir un voyage des Souverains pour l'Andalousie ou pas ?
- Mais, croyez-vous de telles balivernes ? dit don Celestino. Ce bruit, c'est Santurrias, le sacristain de

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

mon église qui l'a fait courir. Je lui ai déjà dit que s'il faisait sonner les cloches sans ma permission...

- Tout le monde en est persuadé. Vous savez bien qu'il est venu une troupe nombreuse de Madrid et on trouve en chemin plein de gens aux manières louches.
- Mais quel but peut bien avoir ce voyage ?
- Mon ami, Napoléon a déjà en Espagne la bagatelle de cent mille hommes. Il a nommé Murat comme général en chef et on dit de lui qu'il est déjà parti d'Aranda pour Somosierra. Et, à propos, y a-t-il quelqu'un qui sache ce que viennent faire ces gens-là ? Viennent-ils mettre dehors toute la Famille Royale ? Viennent-ils simplement en passant pour rejoindre le Portugal ?
- Qui redoute une telle chose ? dit don Celestino. Admettons qu'ils viennent mal intentionnés. Que sont cent mille hommes ? Deux ou trois de nos régiments en viendront facilement à bout et sans trop se fatiguer. Son Altesse n'a qu'à chausser ses éperons... Cette histoire de voyage est une pure invention de gens inactifs et ennemis de son Altesse, ils l'insultent parce qu'il ne leur a pas trouvé de poste. Comme si les postes pouvaient s'accorder à tous ceux qui en font la demande.

La conversation prit fin parce que l'huissier s'approcha de nous et nous fit signe de le suivre. Son Altesse nous demandait de passer. Quand les autres prétendants virent qu'on accordait une préférence à ceux qui étaient arrivés les derniers, un murmure de mécontentement se fit entendre dans la salle. Nous traversâmes, fiers de cette faveur et, pendant que don Celestino saluait ici ou là avec sa bonhomie coutumière, moi, j'adressai

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

aux plus proches un regard de mépris qui équivalait à la conviction de ma future entrée dans l'administration des deux mondes.

Nous passâmes de cette salle à une autre puis à une autre, toutes richement meublées. Quelles belles tapisseries, quels jolis tableaux, quelles belles statues de marbre et de bronze, quels vases élégants, quels candélabres magnifiques, quels meubles raffinés, quels rideaux splendides, quels tapis moelleux ! Je ne pus m'arrêter à regarder tant de jolis objets parce que l'huissier nous conduisait à toute vitesse ; je me sentais pris d'une timidité telle que ma hardiesse du début se dissipa et je commençai à comprendre que je manquerais d'idées et de salive pour exprimer mes désirs devant le Prince. Nous arrivâmes enfin dans le bureau de Godoy et, en entrant, je le vis debout, penché près d'une table, vérifiant quelques documents. Nous attendîmes un bon moment qu'il daigne nous regarder et enfin, il nous regarda.

Godoy n'était pas un bel homme, comme on le croit généralement ; par contre oui, il était extrêmement sympathique. La première chose que remarquait l'observateur était son nez, un peu grand et retroussé, ce qui lui donnait une expression de franchise et de communicabilité. Il devait avoir autour de quarante ans ; sa tête droite, bien faite et gracieuse, ses gestes mesurés et la prestance de son corps, plutôt petit, faisaient qu'il était agréable à voir. Il avait sans aucun doute la silhouette d'un homme noble et généreux ; son cœur penchait peut-être aussi vers ce qui est grand ; mais sur son visage se révélaient l'évanouissement, la maladresse, les erreurs et les fausses idées des hommes et des choses de son temps.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

Il nous regarda, comme j'ai dit et, immédiatement, don Celestino, qui tremblait comme un gamin de dix ans, fit une profonde révérence et moi une autre. Le chapeau de mon accompagnateur tomba, il le récupéra, fit quelques pas et, d'une voix bégayante, dit :

- Puisque votre Altesse a l'honneur de... non... je veux dire... puisque j'ai l'honneur d'être reçu par votre Altesse sérénissime... je disais que je me félicite de savoir que la santé de votre Altesse est bonne, pour que nous puissions continuer à faire le bien de la nation pendant encore mille ans...

Le Prince semblait très soucieux et ne répondit pas à la salutation sauf par une légère inclinaison de la tête. Il sembla se souvenir et dit :

- C'est vous, monsieur le chantre de la cathédrale d'Astorga, qui venez pour...
- Permettez-moi, votre Altesse, interrompit don Celestino, de me faire reconnaître, je suis le curé de la paroisse militaire d'Aranjuez.
- Ah ! s'écria le Prince, je me souviens... l'autre jour... je vous ai donné la charge de curé sur les recommandations de madame la comtesse de X (Amaranthe). C'est vous qui êtes originaire de Villanueva de la Serena ?
- Non, monsieur, je suis de Los Santos de Maimona. Votre Altesse ne se souvient pas de cette ville ? Sur le chemin de Fuente de Cantos. C'est là qu'on récolte des pastèques qui pèsent je ne sais combien d'arobes, il y a aussi un tas de melons... Eh bien, comme je disais à

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

votre Altesse, je venais aujourd'hui avec deux intentions : celle d'avoir l'honneur de me présenter à votre Altesse pour que ce garçon lise un poème latin qu'il a composé... non, je veux dire...

Don Celestino s'étrangla, tandis que le Prince, étonné de ma précocité dans les études classiques, me regardait d'un œil bienveillant.

- Non, dit le prêtre en retrouvant l'usage de sa langue. Le poème, c'est moi qui l'ai composé et, sur les désirs de votre Altesse, je vais commencer la lecture.

Le Prince avança la main dans ce mouvement instinctif de quelqu'un qui veut écarter un objet invisible. Mais don Celestino ne comprit pas que son protecteur repoussait d'un mouvement physique la menaçante lecture du poème et, ferme dans son intention, dégaina le manuscrit homicide. Dans le même moment, Godoy, qui s'occupait peu de nous et semblait absorbé par des choses plus graves, se retourna brusquement vers la table et commença à feuilleter à nouveau ses documents. Don Celestino me regarda et je regardai don Celestino.

Il se passa ainsi une minute et à la fin, le Prince s'adressa à nous et dit en montrant quelques chaises :

- Asseyez-vous.

Ensuite, il poursuivit ses recherches dans ses papiers. Assis sur nos sièges, le prêtre et moi, nous nous mîmes à parler à voix basse.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Si tu veux exposer ton idée, me dit l'oncle d'Inès, tu dois attendre que j'aie lu mon poème, ce qui, pause comprise, ne va pas durer plus d'une heure et demie. L'admirable effet que va produire l'audition des vers classiques qu'il aime tant va le prédisposer en ta faveur et je ne doute pas qu'il va t'accorder tout ce que tu lui demanderas.

Après un autre moment d'attente, un officier entra pour donner une dépêche au Prince. Celui-ci l'ouvrit aussitôt et, après l'avoir lue avec beaucoup d'anxiété, le remit sur la table et s'adressa à don Celestino.

- Excusez, dit-il, ma distraction. Aujourd'hui est un jour de grands soucis inattendus. Je pensais ne recevoir personne en audience, et si je vous ai demandé d'entrer, c'est que je savais que vous ne veniez pas me demander un poste.

Don Celestino s'inclina en signe d'assentiment, et je me dis à moi-même : "Nous voilà bien !" Ensuite, son Altesse s'adressa à moi et me dit :

- Quant au poème latin que ce jeune homme a composé, je note qu'il s'agit d'une œuvre remarquable. Continuez, appliquez-vous à de bonnes études et vous serez un homme précieux. Je ne peux pas avoir le plaisir de connaître le poème aujourd'hui ; mais on m'avait déjà parlé de vous et on m'avait fait beaucoup d'éloges, j'ai donc pensé vous intégrer dans les bureaux de l'Interprétation des langues, où votre précocité pourrait

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

être de grand profit. Auriez-vous l'amabilité de me donner votre nom...

Don Celestino allait répondre pour rectifier l'erreur ; mais son trouble l'en empêcha. Avant que mon compagnon ait pu retrouver ses mots, je me levai et, écrivant mon nom sur un papier que je trouvai sur la table, je le présentai respectueusement au Prince, qui termina ainsi :

- Je vous prierai d'avoir la bonté de vous retirer, car mes soucis ne me permettent pas de prolonger cette audience.

Nous fîmes de nouvelles révérences, don Celestino balbutia les formules pompeuses propres à la situation et nous sortîmes du bureau du Prince. En passant dans la salle où attendaient avec impatience les autres prétendants, l'huissier lança cette terrible nouvelle : "Il n'y a pas d'audience !"

De retour dans la rue, le brave prêtre, retrouvant la sérénité de son esprit et l'agilité de sa langue, me dit non sans colère :

- Pourquoi n'as-tu pas dit que le poème était de moi et non de toi ?

Je ne pus me retenir et j'éclatai de rire en voyant son amour propre piqué au vif et en considérant le résultat étrange de notre visite au Prince de la Paix.

- VII -

- Bon, Gabrielillo, me dit don Celestino pendant qu'on entrait à la maison, c'est vrai qu'il y a trop de gens dans la ville. On voit par là beaucoup de têtes étrangères et le nombre de soldats est plus important aussi. Tu vois ce groupe là au coin ? On dirait des voituriers de la Mancha... et parmi eux, il y a quelques uniformes de cavalerie. Là, il y en a d'autres qui semblent quelque peu éméchés... Tu entends leurs cris ? Entrons, mon garçon, avant qu'ils ne nous disent des gros mots. J'ai horreur des gens vulgaires.

En effet, dans les rues du Site Royal et sur la place San Antonio, discutaient, plus ou moins bruyamment, des groupes dont les apparences n'avaient rien de rassurant. Le voisinage regardait par la fenêtre afin d'observer les passants et, de l'opinion générale, on n'avait jamais vu à Aranjuez tant de gens. Nous entrâmes à la maison, montâmes dans la salle de don Celestino et alors que ce dernier secouait la poussière de son manteau et lissait avec sa manche les parties rebelles de son chapeau de velours, la porte s'ouvrit et une tête sèche, ridée et brune avec des yeux guillerets et voyous, la tête de ces vieilles gens qui paraissent jeunes ou au contraire, tête à laquelle toute la bouche donnait une caractéristique particulière pour contenir deux files de dents démesurées, apparut dans l'ouverture. C'était Gorito Santurrias, sacristain de la paroisse.

- On peut entrer, monsieur le curé ? demanda, tout souriant, ce mélange jovial de bouffon et de démon, son trait dominant.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Monsieur Santurrias arrive bien, dit le prêtre en fronçant les sourcils, parce que je vous préviens... Sachez que je suis très fâché, oui monsieur, et, les canons sacrés m'autorisent à vous imposer un châtement... On verra ça... mais je vous dis et je vous répète que les gens qui sont par là ne sont pas là du tout pour ce que vous me disiez ce matin. Il ne manquerait plus que ça.
- Monsieur le curé, répondit sans beaucoup de respect Santurrias, ce soir, je vais me dégourdir les mains avec la corde de la grande cloche. Il faut sonner, sonner pour rassembler les gens.
- Ah ! Santurrias, si on sonne les cloches sans ma permission... ! Mais, que veulent ces gens-là ? Qu'est-ce qu'ils prétendent ?
- C'est ce qu'on va voir.
- Allez en compagnie de Barrabas, diable à sept queues. Mais que viennent faire ces gens, à Aranjuez ? demanda don Celestino en s'adressant à moi. Gabriel, on a oublié de prévenir monsieur le Prince de la Paix de ce qui se passe et lui conseiller de ne pas être pris de court. Comme son Altesse nous aurait été reconnaissante d'une telle sollicitude !
- Ils vont lui régler son compte, murmura de façon moqueuse Santurrias. Ce que veulent ces gens c'est empêcher qu'on emmène nos Souverains adorés vers les Indes.
- Ah ! Ah ! s'écria le prêtre en jaunissant. Ah ! C'est toujours la même chanson. Comme si on n'avait pas autorité pour démentir de telles rumeurs ; comme si on

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

n'était pas ami des personnes qui informent de ce qui se passe ; comme si on n'était pas au courant de tout.

En disant cela, don Celestino ne me quittait pas des yeux, cherchant sans doute un discret appui à ses affirmations. Pendant ce temps Santurrias, un des sacristains les plus filous et dévergondés que j'ai jamais vus, ne cessait de se moquer de son supérieur hiérarchique, soit en le contredisant sur tous les points, soit en chantant sur une musique diabolique, un refrain irrévérencieux, composé de morceaux de saynètes mêlés à des vers latins de l'Office du jour.

- Ah ! monsieur le curé, dit-il. On va voir courir notre bon père sur le chemin de Madrid, la soutane relevée. Ah ! Ah !

*Prête-moi ton mouchoir
s'il est bien propre
pour y glisser les croûtons
que tu m'as demandés.*

Asperges me, Domine, bisso, et mundabor.

- Ma dignité, répliqua le prêtre, de plus en plus énervé, ne me permet pas de m'abaisser à me disputer avec monsieur de Santurrias. Si je ne vous traitais pas d'égal à égal, comme d'habitude, la discipline ecclésiastique ne se serait pas relâchée ; mais dans ce cas, je dois être énergique, oui, monsieur, énergique, et si Santurrias se réjouit de ce que cette plèbe indigne vocifère contre le Prince de la Paix, sachez que c'est moi qui commande dans mon église, et... je n'en dis pas plus. J'ai l'impression d'être mou de caractère ; mais Celestino Santos del Malvar sait se fâcher, et quand il se fâche...

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Quand viendra l'heure de la bagarre, monsieur le curé, notre bon père nous sortira bien quelques petites bouteilles conservées dans votre armoire pour nous rafraîchir, dit Santurrias, mort de rire une fois de plus.
- Ivrogne ! La voilà la sainte Eglise entre des mains comme les tiennes, répliqua le prêtre. Gabriel, tu ne vas pas me croire, mais cela fait deux jours, j'ai dû prendre le balai et me mettre à balayer la chapelle du Saint Tabernacle, il y avait un demi-mètre de cochonnerie dedans. Depuis que je suis arrivé ici, on m'a dit que cet homme est habitué à visiter la taverne du père Malayerba ; je me suis proposé de le reprendre par de pieuses exhortations mais, le diable l'emporte ! il y a des jours, mon garçon, même le vin du saint sacrifice disparaît des burettes. Et ça se permet d'avoir une opinion et de me contredire, assurant que le très digne, l'éminentissime, entendez bien, l'excellentissime Prince de la Paix va tomber ou pas...
- Bon, c'est tout. Si on ne le traîne pas dans les rues d'Aranjuez, comme le géant du jour des Rameaux !...
- Quelles abominations sortent de cette bouche, Dieu d'Israël !

Santurrias creusait sa voix pour chanter dans les graves un morceau de la messe ou de l'office des défunts ou bien passait à l'aigu pour entonner de manière grotesque une séguedille. Ensuite, il imitait le son des cloches, il alla même, avec un culot monstre, jusqu'à imiter la voix nasillarde de mon ami, qui, tout troublé, changeait de couleur à chaque instant, sans pouvoir surmonter les bourdonnements de son misérable subalterne.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Mais en résumé, dit-il enfin, qu'est-ce que mon cher sacristain attend ? Compte-t-il recevoir les ordres mineurs pour qu'on le fasse cardinal sous-diacre ?
- On verra ça, monsieur don Celestino, répondit le bouffon. Ce soir ou demain, on verra ce que peut faire Santurrias. Mon petit curé n'a rien à craindre, on le mettra à l'abri.

*Tuba mirum spargens sonum
per sepulchra regionum
coget omnes ante thronum.*

*En voilà d'une volée, voleur,
Attention, alerte, messieurs
même si vous avez des têtes d'argent
beaucoup ont des mains de cuivre.*

- C'est cela, mélange les divins cantiques aux chants du monde. ça me plaît. Mais je suis à bout, monsieur l'éteignoir. Oh, Gabriel ! j'en perds le souffle. Je sais bien qu'il n'y a rien, qu'il ne se passe rien ; je sais bien qu'il ne faut pas tenir compte de ce pantin. Dieu sait combien de petits verres de Yebes doit avoir le saint estomac ; mais il convient de vérifier... Regarde, mon garçon, sors, vas-y, renseigne-toi et rapporte-moi des nouvelles de ce qui se dit en ville. Il se peut que ces filous aient de mauvaises intentions... Si c'était vrai, fais ce que je te dis ; moi, je reste à t'attendre ; et dès que j'aurai fait un petit somme, j'irai prévenir le Prince pour qu'il soit sur ses gardes... Il n'en sera pas peu reconnaissant, le brave monsieur.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

Non seulement pour lui obéir mais aussi pour satisfaire ma curiosité, je sortis et parcourus les rues de la ville. La foule s'accumulait partout et surtout sur la place de San Antonio. Ce n'était pas la peine de déranger les gens par des questions pour savoir que ce peuple généreux, fâché d'apprendre la nouvelle, vraie ou fausse, que les Souverains étaient en partance pour l'Andalousie, se disposait à empêcher ce voyage qui résultait de la combinaison infernale forgée par Godoy en accord avec Bonaparte.

Dans tous les groupes, on parlait du généralissime, comme il fallait s'y attendre et, à dire vrai, je dis que je n'aurais pas voulu me trouver dans la peau de ce monsieur que peu auparavant j'avais vu si splendide et si majestueux ; mais on sait que la fortune est habituellement la plus traîtresse des déesses avec ceux-là mêmes qu'elle favorise le plus, et il ne faut pas trop se fier à cette vile courtisane. Je disais donc, que les vassaux du brave Carlos IV n'appréciaient pas le voyage et, même si jusque-là on ne leur avait pas parlé du droit à peser sur les destins de notre bonne mère l'Espagne, le fait est que, guidés sans doute par leur instinct et leur bon génie, ces bienheureux se disposaient à prouver que ce n'était pas pour rien que douze millions d'êtres humains respiraient l'air de la Péninsule.

Je me promenai dans les rues pendant plus de deux heures. Comme à chaque instant des gens de la Cour arrivaient, j'essayai de rencontrer quelques personnes connues ; mais je ne trouvai aucun ami. J'allais rentrer à la maison du prêtre, à la nuit tombante, quand, d'un groupe, s'échappa un jeune un peu plus âgé que moi, il s'approcha et avec un fort empressement me salua m'appelant par mon nom et me demandant des nouvelles de ma santé, chose importante. Je ne le reconnus pas

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

tout de suite ; mais après avoir échangé quelques mots, je me rendis compte que c'était un des marmitons des cuisines royales avec qui j'avais lié amitié cinq mois auparavant au palais de l'Escorial.

- Tu ne te souviens pas de celui qui te donnait à manger tous les soirs, dit-il. Tu ne te souviens pas de celui qui répondait à tes mille et une questions ?
- Ah ! Mais si, répondis-je, je reconnais bien monsieur Lopito ; tu as grossi apparemment.
- La bonne chair, mon ami, dit-il avec pétulance, rejetant avec grâce la cape qui l'enveloppait. Je ne suis plus dans les cuisines ; je suis passé à la chasse à courre de monsieur l'Infant don Antonio Pascual, où il n'y a pas grand-chose à faire et où on s'amuse beaucoup. Bien sûr, on nous a demandé d'enlever nos livrées et de nous promener au milieu des gens du peuple ; enfin, ça ne se dit pas.
- Moi, pour rien au monde je ne servais au Palais. J'ai été page pendant trois jours au service de madame la comtesse Amaranthe et j'en ai eu assez.
- Arrête : nulle part ailleurs, on ne vit mieux qu'au Palais, parce que tu y as un bon lit, une bonne nourriture, de bons vêtements, quand arrive une occasion comme celle-ci, un petit doublon en poche et hop... Mais, ce ne sont pas des choses à dire ici, au milieu des gens, là-bas, il y a la taverne du père Malayerba qui nous appelle pour qu'on se raconte nos vies en prenant un petit rafraîchissement.

Lopito était un gamin comme ceux qui veulent prématurément passer pour des hommes, car il existait aussi alors cette caste de

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

gens qui, pour en arriver là, ne savait que boire au goulot, frapper la table à coups de poing, dépasser les bornes avec tout le monde, regarder avec un air de tueur et raconter sur eux des aventures invraisemblables. Mais avec toutes ces qualités et bien d'autres, il restait sympathique, probablement parce qu'il joignait à sa désinvolture vaniteuse, la générosité et l'ardeur qui allaient de paire avec le jeune âge. Il m'invita à dîner à la taverne, nous parlâmes ensuite jusqu'à neuf heures et nous nous séparâmes bons amis, comme si nous avions appris à lire dans le même syllabaire.

Le lendemain, comme il ne m'était pas possible de retourner à Madrid à cause des voituriers qui demandaient des prix exorbitants pour le voyage, nous nous revîmes Lopito et moi. Lopito était aussi désœuvré que moi et entre la taverne de Malayerba et les jardins du Prince, nous passâmes une bonne partie de la journée à discuter sur tout ce qui se présentait et, tout particulièrement, des événements publics, dans lesquels il se donnait beaucoup d'importance. Au début, il semblait assez réservé sur cette question-là ; mais à la fin, ne pouvant retenir plus longtemps ce poids suffocant qu'il avait sur le cœur, il livra devant moi son secret en toute franchise.

- Si tu veux, me dit-il, tu peux gagner quelques sous. Je vais te conduire chez monsieur Pedro Collado, domestique de son Altesse le Prince Fernando, et tu verras, on va te donner une solde. Tu vois tous ces ploucs de la Mancha là ? Eh bien tous touchent huit, dix ou douze réaux, tout voyage payé et vin à discrétion.
- Et tout ça pourquoi, Lopito ? J'ai cru voir que ces gens-là criaient et braillaient par goût. De sorte que tous ces

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

"Vive le Roi" et "Mort au bandit", c'est juste pour toucher quelques sous ?

- Non, je vais te dire. Tous les Espagnols détestent cet homme ; mais pour qu'ils abandonnent leurs maisons, leurs terres et leurs bêtes afin de venir crier ici, il faut que quelqu'un leur donne le prix qu'ils perdent en un jour comme aujourd'hui. Nous tous, qui sommes au service de l'Infant don Antonio Pascual et les domestiques du Prince des Asturies, nous sommes allés chercher ces gens. De Madrid, nous avons amené la moitié du quartier de Maravillas, et dans les villes d'Ocaña, de Titulcia, de Villatobas, Corral de Almaguer, Villamejor et Romeral, je crois qu'il n'est plus resté là-bas que les femmes et les anciens, car monsieur Collado a même amené des enfants par grappes.
- Mais, idiot, dis-je, croyant présenter un argument décisif, qu'est-ce que ça peut faire que tous ces gens crient aux portes du palais demandant ce qu'on ne va pas leur donner ? Sa Majesté n'a donc pas ses troupes royales pour se faire respecter ? Parce que nous sommes ce que nous sommes, mais, si avec une poignée de gens criards, amenés des villages et des quartiers des Vistillas de Madrid, on peut obliger le Roi à faire une chose, je ne sais pas pourquoi ce monsieur se fatigue à porter une couronne sur ses cheveux blancs.
- Très juste, Gabrielillo ; et si le maudit généralissime était sûr que la troupe le soutiendrait, il pourrait renvoyer chez eux tous ces messieurs venus lui faire une sérénade ; mais de la messe, tu n'en connais que la moitié. On a distribué aussi l'argent à la troupe, ajouta-

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

t-il en baissant le ton ; et comme le Prince des Asturies a je ne sais combien de coffres pleins d'or que son père lui a donnés pour s'amuser... ; tu vois... Son Altesse fera ce qu'il voudra, parce que tous ces messieurs, les Grands d'Espagne, beaucoup d'évêques, beaucoup de généraux et même les ministres qu'a le roi, sont prêts à l'aider.

- C'est vrai que c'est une vraie escroquerie, m'écriai-je avec colère. Ils sont ministres du Roi et compagnons de l'autre, à qui probablement ils doivent les souliers qu'ils chaussent et en même temps ils font les yeux doux au gamin Fernando parce qu'ils voient que le peuple l'adore et ils disent : "Un jour ou l'autre, d'une façon ou d'une autre, il va finir par s'asseoir sur le Trône."

Tout en dialoguant ainsi, nous arrivâmes à la taverne, nous nous assîmes et Lopito demanda pour lui l'eau-de-vie de Chinchón et moi un petit vin d'Arganda. Nous n'étions pas seuls dans cette académie des bonnes mœurs, parce qu'à la table d'à-côté, alors que nous perfectionnions notre nature physique et morale, on voyait au moins deux douzaines de messieurs sous la physionomie desquels je reconnus quelques fameux Hercule et Thésée de Lavapiés, de ces gens dont le poète a dit dans un élan épique :

*Grands, invincibles héros,
qui dans les habiles exercices
de saoulerie et de vol,
dans les cris et les réunions louches
vous fatiguez les bourses,
les tavernes et les jeux,
venez écouter la façon*

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

*de venger notre mépris.
Enviabile Pelachón
Marrajo craint et sauvage
Inimitable Zancudo,
et vous tous, modèles
de vertus, venez tous...*

Parmi ces hommes je vis d'autres silhouettes étranges, mal habillées et couvertes de tant de haillons que cela faisait pitié.

- Ceux-ci, me dit Lopito, satisfaisant ma curiosité, c'est le meilleur de Zocodover de Tolède, où ils exercent leurs talents à l'allègement des poches et le soulagement des voyageurs.

Il entra aussi dans les tavernes beaucoup de soldats de la cavalerie et, en peu de temps, la conversation devenait si vive qu'on ne s'entendait plus, si on peut parler de s'entendre quand il s'agit de jurons ou de vociférations de la part de ces gens-là. Les uns soutenaient que la Famille Royale partirait ce jour même dans l'après-midi, d'autres disaient que le Roi n'avait jamais pensé à ce voyage. Très vite, les doutes disparurent car la rumeur courut que sa Majesté allait s'adresser à ses sujets par le biais d'une proclamation qui fut fixée aussitôt dans tous les lieux publics. Le bon Carlos IV, après avoir appelé vassaux les Espagnols, y disait que la nouvelle du voyage était une invention malicieuse, qu'il n'y avait rien à craindre des Français, nos chers amis et alliés, et que lui était heureux au sein de sa famille et de son peuple, qu'il considérait comme enveloppé de prospérité et de bonheur à l'abri des institutions paternelles.

La plupart des héros du Zocodover et des quartiers de Vistillas ne semblaient pas enclins à donner du crédit à la parole royale,

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

au contraire, ils se moquaient de tous ceux qui venaient lire, ajoutant :

- Il ne nous trompera pas. Pas du tout... Soyez tranquille, monsieur don Carlos, nous allons nous charger de cela.

Une fois revenu à la maison, je trouvai don Celestino, fou de joie : il se promenait dans sa chambre, la soutane sans ceinture et même si le fripon de sacristain n'était pas là, pas même son ombre, mon ami proférait ces mots sur un ton exagéré :

- Tu vois, maudit Santurrias ? Tu vois, brigand, ivrogne, mauvais acolyte, tu ne sais que rassembler des gouttes d'huile et des restes de bougie pour les vendre par petits bouts. Vois-tu comme j'avais raison ? Vois-tu que les Souverains n'ont jamais pensé à ce voyage ? Mais oui, nos chers Souverains sont là sur le trône pour ton plus grand plaisir, perfide sacristain, dérobeur de lampes et crocheteur de quêtes. Cela ne te suffisait pas que je le dise, moi, l'ami de son Altesse sérénissime, moi qui ai étudié pour comprendre ce qu'il faut aux intérêts de la nation ? Maintenant, arrêtez de raconter des histoires, essayez de me menacer de sonner les cloches sans ma permission. Ah ! remerciez-moi, espèce de voyou, de ne pas mettre immédiatement mon manteau et mon chapeau pour aller en personne tout raconter à son Altesse et dire quel genre d'individus vous êtes, et en entendant cela, monsieur le doyen vous mettrait à la porte. Mais, non, monsieur Santurrias, je suis généreux et je n'irai pas ; je ne veux pas enlever le pain de la bouche d'un veuf avec ses quatre enfants.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

Mais, parlons-en de ces blagues, allez dire sur mon compatriote un peu partout qu'on va l'emmener et que "Vive Fernando, *Kirie eleison* ! Mort à Godoy, *Christe eleison* !" qui me réveille tous les jours.

Il en était là quand il se rendit compte que j'étais là et, se jetant à mon cou, me dit :

- Nous voilà sortis du doute. Tout n'était qu'invention de Santurrias. Que dit-on en ville ? Les gens doivent être contents, non ? Maintenant, quand monsieur le Prince de la Paix va sortir se promener, je suppose qu'on va l'ovationner... Ah ! quelle frayeur j'ai eue, mon garçon. Vraiment, j'ai cru qu'on allait avoir une mutinerie. Une mutinerie ! Tu sais ce que c'est, toi ? Je n'ai jamais vu ça de ma vie et Dieu veuille me recevoir dans son sein avant de voir cela. Une mutinerie ce n'est rien d'autre que sortir tous dans la rue pour crier "Vive ceci !" ou "A mort à cela !", casser quelques vitres et même s'offrir de frapper quelques malheureux. Quelle horreur ! Grâce à Dieu, nous n'aurons maintenant rien de cela, et sans doute, la prudence et le bon sens de cet homme... Tu sais que je suis allé au palais pour le prévenir de ce qui se passait mais il ne m'a pas reçu ?...
- Je le crois. Ces jours-ci, son Altesse ne doit pas être d'humeur à recevoir parce que, comme dit l'autre, le moment est bien mal choisi.
- Peut-être qu'il est au courant des manigances de Santurrias et de bien d'autres coquins qui se retrouvent à la taverne du père Malayerba, continua le prêtre. Mais où peut bien être ce maudit sacristain ? On ne le voit

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

pas par là parce qu'il sait que je vais le faire rougir
comme un piment de la Rioja.

Il n'avait pas fini de parler que la porte s'entrouvrit et l'on vit les dents, la bouche plissée et riieuse, la tête expressive et fripée du sacristain.

- Venez ici, s'écria don Celestino bruyamment ; venez donc, très sage monsieur Santurrias, soi-disant cardinal métropolitain ; venez ici nous éclairer de votre savoir, nous conseiller de votre sagesse. Pouvez-vous nous dire quand aura lieu ce voyage ? Parce que, moi, je sais que l'annonce de sa Majesté est un bobard. Et quel crédit mérite le roi d'Espagne, des Indes, de Jérusalem, de Rhodes... auprès de l'excellentissime monsieur don Gregorio de las Santurrias, ancien sacristain des bonnes sœurs de Bernardas, et actuellement sacristain dans ma paroisse ? Voyons voir, que votre seigneurie nous ôte d'un doute.
- Demain, demain, demain matin, monsieur le curé, répondit le sacristain. Dites-moi, notre bon père va-t-il sortir les petites bouteilles ?

Et, sans se sentir déconcerté devant l'ironie de son supérieur, au contraire, moquant les gestes empreints de gravité qui l'interpellaient, il commença à entonner les drôles de chants de son répertoire, faisant mille grimaces grossières et agitant les bras, soit pour faire le geste de sonner les cloches, soit pour faire croire qu'il jouait sur le clavier d'un orgue, soit enfin, prenant la posture d'un joueur de guitare, pour chanter sans cesse ce qui suit :

Domine, ne in furore tuo arguas me...

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

*La Cour, c'est la carte
des deux Castilles
et la fine fleur
est une merveille.
Allez, jeune homme
Il n'y a rien de plus beau
au monde que ta chevelure.*

De profundis clamavi ad te, Domine Domine exaudi vocem meam...

Ding, ding, dong...

- VIII -

Le lendemain, je ne trouvais personne non plus pour m'emmener à Madrid ; mais désirant vivement savoir ce que devenait Inès et curieux d'entendre de sa propre bouche si était vraie ou fausse la félicité offerte par les Requejo, je décidai de partir à pied, ce qui, sans être très confortable, était meilleur marché ; don Celestino et moi parlions de cela quand Lopito entra. Il me cherchait.

- Cette nuit, me dit-il en descendant l'escalier, il va y avoir du grabuge. N'en parle absolument à personne, Gabrielillo. Enfin, tu verras. Ce document que le Roi a écrit hier est une farce. Je le disais bien, don Carlitos, avec sa tête de sainte Nitouche, nous trompe.
- De sorte qu'il y a vraiment un voyage ?
- Aussi sûr qu'il fait jour. Mais comme nous ne voulons pas qu'ils s'en aillent, parce que ça c'est du tripatouillage entre Godoy et Napoléon afin de se partager ensuite l'Espagne à eux deux ; comme nous ne voulons pas qu'ils s'en aillent, le voyage se présente en cachette pour cette nuit. Si c'était vrai qu'il ne pensait pas partir, pourquoi ne fait-il pas retirer la troupe ? Pourquoi des troupes sont-elles arrivées et encore des troupes ? Tu vois, actuellement, il y a un bataillon dans la rue de la Reina.

J'avoue que je m'en fichais complètement qu'un bataillon sorte ou qu'il en entre cent, de même que je ne faisais pas cas de savoir si monsieur don Carlos partait pour l'Andalousie ou

***Le 19 de Mars et le 2 de mai* Traduction de Daniel Gautier**

n'importe où ailleurs. J'en informai donc mon ami ; mais le cœur de Lopito était inondé d'enthousiasme généreux, pour *le bien du royaume*, et il me fit voir que mon indifférence était censurable voire criminelle. Nous passâmes de longues heures à parcourir la ville, tuant le temps en charmantes conversations. Il s'entêta à m'emmener à la taverne et nous allâmes à la taverne. L'assistance était la même, quoique le panorama des têtes eût quelque peu varié, on y voyait entre autres la tête de Santurrias, qui n'était pas la moins agitée. Il y avait aussi, émâcié et songeur, les coudes posés sur la table, le poète de Calahorra, trois ans après avoir dirigé les foules de siffleurs à la première représentation du *Oui des demoiselles* ; un autre des dieux mineurs de l'Olympe de Luciano Francisco Comella, le fameux *Cuarta y Media*, ferronnier et poète était avec lui et tétait dans le même verre le nectar d'Esquivias. Pauvres enfants d'Apollon !

Le marmiton me dit que tous ces personnages étaient venus de Madrid, amenés par les auteurs de la conspiration et il ajouta :

- Ceci pour montrer que même les soi-disant *scientifiques* prennent leur part.

Je peux tout simplement dire que ces gens me répugnaient et toutes leurs intentions et tous leurs desseins me semblaient absurdes, sans pouvoir expliquer pourquoi.

"Imbéciles, me disais-je en moi-même. Vous croyez que vos réunions de voyous sont capables de mettre un roi sur son trône à votre convenance ?"

Mais c'est le soir de ce même jour que je pus mesurer toute l'insondable profondeur de l'abîme de l'ignorance et du

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

fanatisme de cette poignée de révolutionnaires. Je ne trouvais, pour soulager mon ennui, que ma présence aux réunions de la taverne en compagnie de Lopito ; dès que la nuit fut tombée, j'essayai de rassurer don Celestino et j'y allai. Lopito, qui m'attendait avec impatience, me dit en me voyant à ses côtés :

- Je suis content que tu sois venu, ainsi, tu ne vas pas perdre le meilleur. Tous les gens sont là, ensuite... ensuite, nous verrons.

La taverne du père Malayerba était pleine à craquer et elle se permettait d'avoir une assistance considérable dans une cour intérieure destinée habituellement à la ferrade et à l'atelier des voituriers. Je ne peux pas vous décrire la variété de costumes que j'ai vus là, car je crois qu'il y avait tout ce qu'ont taillé l'histoire, la coutume et la faim avec ses triples ciseaux. On voyait beaucoup d'hommes enveloppés dans des couvertures, le chapeau de la Mancha et des sandales de cuir ; d'autres aussi nombreux dont la tête ronde et noire était ornée d'un chiffon enroulé, dernier grade du turban oriental ; beaucoup d'autres chaussés d'espadrilles silencieuses, ce pied félin qui va si bien au voleur ; beaucoup avec des gilets fermés par des monnaies en guise de boutons, se ceignaient d'une gaine violette, semblable au dernier lambeau du drapeau des communautés² ; et au beau milieu de ce méli-mélo de tissu gris, de chapeaux noirs et de couvertures jaunes, se détachait une multitude de capes rouges couvrant le corps de gens renommés de Las Vistillas, de l'Ave-María, du Carnero, de la Paloma, de l'Aguila, de l'Humilladero, de la Arganzuela, de Mira el Río, des Cojos, de l'Oso, du Tribulete, de Ministriles, des Tres Peces et autres

² Allusion à la révolte des *comuneros* en 1520.

***Le 19 de Mars et le 2 de mai* Traduction de Daniel Gautier**

célèbres *faubourgs*³ (permettez-moi ce gros mot) où a toujours germé au baiser du soleil de Castille, la fine fleur de la polissonnerie.

Quant à la variété des voix, je ne peux rien dire, parce que tous parlaient en même temps. Mais à la fin de cette réunion, comme à la fin de toutes ces réunions semblables, résonna une voix qui dominait les autres. La multitude sait parfois se taire pour écouter, sans doute parce que ses propres cris la rendent malade. Quelques-uns des gens présents dirent :

- Laissez parler *Pujitos*.

Et immédiatement *Pujitos*, cédant aux prières de ses *amis politiques* (excusez cet anachronisme), sortit dans la cour car la taverne ne pouvait contenir toute l'assistance et monta à la tribune, c'est-à-dire sur un tonneau.

Pujitos était ce que dans les saynètes de don Ramón de la Cruz on appelle du nom de *majo respectable*, c'est-à-dire un *majo* qui l'était plus par passion que par classe ; personnage sublimé par le métier de cordonnier, celui de charpentier ou d'orfèvre qui n'avait pas besoin d'aller vendre du fer usagé sur le Rastro, ni transporter de l'eau des fontaines des banlieues, ni de couper la viande sur les places ou égorger des animaux dans l'abattoir, ni de vendre de l'eau-de-vie dans *Las Américas*, ni de concasser le cacao à Santa Cruz, ni de vendre des grillées à la foire de Saint-Antoine, ni de laver des tripes là-bas vers le Portillo de Gilimón, ni de frire des beignets au coin de l'hôpital des Franciscains et encore moins s'abaisser à vivre à l'aise aux

³ En français dans le texte.

***Le 19 de Mars et le 2 de mai* Traduction de Daniel Gautier**

dépens d'une vendeuse de boyaux ou de châtaignes, ou d'une de ces nombreuses Vénus, sorties des eaux savonneuses du Manzanares. *Pujitos* avait un pied dans la classe moyenne : c'était un artisan honorable, un habile maître en cordonnerie ; mais si bien préparé depuis sa tendre enfance agitée aux embrouillaminis et tapages caractéristiques des *dévergondés* que le costume ou les habitudes ne le distinguaient pas des fameux *Tres Pelos, el Ronquito, Majoma* et autres notabilités qui allaient fréquemment visiter les cours et sites royaux de Ceuta, Melilla, etc.

Pujitos était espagnol. Comme on le comprend facilement, il avait sa petite part d'imagination, car quelques grains de sel, largement semés par la main divine sur cette terre, devaient bien tomber sur son cerveau. Il ne savait pas lire mais il avait ce don particulier, très espagnol aussi, d'assimiler facilement tout ce qu'il entend, en exagérant ou transformant les idées de telle manière que le premier qui les avait mises au monde les aurait répudiées. *Pujitos* était en plus tapageur ; il était de ceux qui se distinguent à toutes les époques, croyant que les cris publics servent à quelque chose ; il aimait parler dès qu'il y avait plus de quatre personnes pour l'écouter, et il avait tous les instincts particuliers du personnage de club ; mais comme il n'y avait pas encore ces fameux clubs, ni les milices nationales, il fallut attendre quatorze ans pour que *Pujitos* entre avec un nom différent dans le plein usage de ses extraordinaires facultés. Soixante-dix ans plus tard, *Pujitos* aurait été un cordonnier inscrit à deux ou trois journaux, lieutenant d'un bataillon de volontaires, vice-président d'un cercle de propagandiste, électeur habile et actif, membre d'une commission pour vente d'armes, inventeur de quelques dessins de mode pour uniforme ; il aurait parlé sans doute de *droit au travail et de*

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

collectivisme, et au lieu de commencer ses discours par "*Meffieurs*, puisque les braves Espagnols...", il les aurait commencé ainsi : "Citoyens, à la suite de la révolution..."

Mais on n'avait pas encore parlé des droits de l'homme et le peu qui se disait de la souveraineté nationale n'arriva pas aux oreilles bouchées de ce personnage ; il n'y avait pas encore d'associations d'ouvriers, ni de droit au travail, ni de bataillons de milices, ni de bonnets rouges ; il n'y avait pas de journaux, ni d'autres discours que ceux de l'Académie, raisons pour lesquelles *Pujitos* n'était que *Pujitos*.

Debout sur le tonneau, la cape de travers, le chapeau posé sur le sourcil droit, ce personnage, homme de petite taille, quoique d'une certaine grandeur d'âme, brun, petits yeux brillants à cause des vapeurs qui lui remontaient de l'estomac, parla ainsi :

- *Meffieurs*, puisque nous, les braves Espagnols, nous nous sommes donc réveillés et que nous voyons que ce ministre de tous les diables a vendu le royaume à Napoléon, nous avons résolu d'aller là-bas au palais de sa Majesté royale, pour lui dire que nous sommes fatigués d'être gouvernés comme nous le sommes et que nous voulons seulement qu'ils nous mettent le Prince des Asturies en place, pour que le peuple soit content et dise le *Kyrie eleison* en chantant : Vive notre Roi Fernand ! (*Forts cris et trépignements*) En plus, il faut agir ainsi parce que, pendant que l'autre garde l'argent de la nation, le peuple n'a pas à manger, et Madrid n'aime pas le Ministre, donc "A bas le Ministre !" Nous sommes là, tous les Espagnols, et s'ils veulent le voir, pressez-vous un peu, et vous verrez que nous avons

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

des mains. (*Marques d'assentiment*) Je continue donc en disant que cet homme nous a volés, nous a perdus, et ce soir, il doit rendre des comptes et on doit dire au Roi de le faire enfermer et de mettre à sa place le Prince Fernando, à qui par celle-ci - il baisa la croix - je jure que nous le défendrons contre tous ceux qui viendraient même avec des armées et des armées. *Meffieurs*, on en a par-dessus la tête et maintenant finies les paroles, prenons les armes pour en finir avec Godoy et disons tous avec l'ange :

Le kyrie eleison en chantant

Vive notre Prince Fernand !

Un cri, un braillement se fit entendre dans la taverne, et l'orateur descendit de son tonneau, cassant un nouveau verre. Pendant qu'il s'épongeait le front couronné des lauriers oratoires, la fille de la taverne s'approcha pour lui offrir du vin. Est-ce Hébé, la brave serveuse des dieux, qui verse le nectar de Chypre dans le vase d'or du jeune aux cheveux blonds, après le retour de la course diurne ? Non, c'est *Mariminguilla*, la nymphe de Perales de Tajuña, qu'a ramenée des bords du fleuve fleuri monsieur Malayerba, lui confiant la charge de verser à boire. Elle joue son rôle au milieu des pincements et des propos galants.

Lopito, qui a avec elle une aventure en cours, l'appelle, la pince lui aussi, et lui dit mille enfantillages... mais après tout cela, la foule qui emplissait la taverne se leva, obéissant aux ordres d'un homme qui se présenta à l'improviste. Tous sortirent et moi, ne voulant pas manquer la fin du spectacle, bien amusant apparemment, je les suivis.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Silence tout le monde, dit une voix, appartenant, d'après ce que j'ai compris, à une personne décidée à se faire obéir ; et la foule se mit en marche dans un certain ordre. La nuit était noire mais sereine.
- Où allons-nous, Lopito ? demandai-je à mon compagnon.
- Là où on nous emmène, me répondit-il à voix basse. Tu ne sais peut-être pas qui nous commande ?
- C'est qui ? Qui est ce balourd qui va devant avec son bonnet, son gourdin, sa veste de toile grise et ses guêtres ; il s'arrête de temps en temps, regarde à l'entrée des rues et se retourne pour demander de se taire ?
- Oui, eh bien, c'est monsieur le comte de Montijo. Figure-toi, mon vieux, on peut dire ce refrain de... "Quand les saints parlent, c'est que Dieu leur a donné la permission."

Le groupe parcourut quelques rues et s'unit à un autre groupe plus nombreux, que nous trouvâmes au bout d'un quart d'heure. Lopito me montra les murs que l'on voyait au fond d'une longue ruelle et me dit :

- Ce sont les hangars et le jardin du Prince de la Paix.

Nous passâmes le long et nous vîmes de loin les deux coupoles du palais. Près du marché, nous rejoignirent beaucoup d'autres personnes qui, d'après Lopito, étaient des cochers, des palefreniers, des marmitons, des garçons d'écuries et des laquais de l'Infant don Antonio et du Prince des Asturies.

- Mais, qu'est-ce qu'on va faire là ? demandai-je à mon ami. On va empêcher les Souverains de sortir de la ville ou on va prendre le frais tout simplement ?
- Ça, on va le voir très vite, me répondit-il. Moi, pour tout dire, je ne sais pas ce qu'il faut faire parce que Salvador, le cocher, m'a simplement dit d'aller avec les autres et de crier comme les autres. Tu vois, devant, en face, c'est le palais : il n'y a pas de lumière aux fenêtres, on n'entend aucun bruit, sauf les cris des grenouilles qui chantent dans les marais du fleuve.

La voix qui nous conduisait dit : Halte, et on ne fit pas un pas de plus.

- C'est bizarre, dis-je à Lopito très calmement, que nous n'ayons pas trouvé de sentinelles pour nous arrêter ; pas même une ronde de la troupe pour demander où nous allons à cette heure.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Que tu es bête ! me répondit-il. La troupe doit bien savoir ce qui se prépare ! Que font-ils sinon rester tranquillement dans leurs casernes en attendant qu'on leur dise : "messieurs, c'est terminé" ?

Cela acheva de me convaincre et je me tus. Pendant un temps assez long, on n'entendit plus que le sourd murmure des dialogues tenus à voix basse, quelques ronflements sourds, des toux étouffées et au loin, le chant des grenouilles bavardes et le bruit léger des branches d'ormes qui commençaient à reverdir. La nuit était tranquille et triste, imprégnée de ce parfum étrange qu'émettent les premières germinations printanières. Le ciel était taché d'étoiles à la lumière desquelles se dessinaient les épais arbres noirs, la silhouette du Palais royal qui se découpait et plus loin la silhouette de l'Antée de marbre, soulevé du sol par Hercule, dans l'ensemble de la fontaine monumentale limitée par ce qu'on appelle le *Parterre*. Le site et l'heure étaient propres à la méditation plus qu'à l'émeute.

Tout à coup, ce profond silence et cette obscurité intense furent interrompus par l'éclair d'un tir et le crépitement d'un coup de fusil qui partit je ne sais d'où. La foule, dont je faisais partie, lança mille cris, s'éparpillant dans toutes les directions. On aurait dit l'explosion d'une mine car je ne vois rien d'autre à quoi comparer l'éruption de cette rancœur contenue. Tous couraient, moi aussi, je courais. Des torches furent brandies ainsi que des lanternes ; des gourdins noueux se levèrent ; beaucoup de fusils tirèrent : on entendit le son aigu des clairons militaires, et une multitude de pierres, envoyées par des mains adroites, s'abattirent en produisant des bruits de craquements horribles, sur les vitres d'une grande maison. C'était celle du Prince de la Paix.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

L'Histoire dit que le tumulte commença parce que la foule voulut absolument reconnaître une dame qui sortait de la maison du généralissime, en voiture, cachée et accompagnée de deux gardes d'honneur. Quelques-uns assuraient qu'à une des fenêtres du palais, on avait vu une lumière, le supposé signal du début du désordre.

Du tir et du coup de clairon, je n'ai aucun doute parce que je les ai entendus parfaitement. Quant à la lumière, je ne l'ai pas vue, mais je crois avoir entendu dire par Lopito que lui, l'avait vue, même s'il n'en était pas très sûr. Peu importe qu'on l'ait vue ou non : le clairon si ce n'est pas sûr, c'est très vraisemblable car le centre de la conspiration était à l'Alcazar, et les principaux conspirateurs étaient, comme tout le monde le sait, le Prince des Asturies, son oncle, son frère, ses amis et acolytes, beaucoup de gentilshommes, des hauts fonctionnaires de la maison du Roi et quelques ministres.

Les agitateurs se multipliaient à tout instant car de nouvelles vagues de gens grossissaient la masse du début, sans qu'un seul soldat ne se présente pour contenir cette assemblée de civils. La porte du palais du Prince de la Paix dont le nom était prononcé par la foule en colère, au milieu de jurons et de menaces, ne tarda pas à céder, détruite à coups de hache.

La foule est toujours courageuse en présence de ces idoles sans défenses, quand l'heure de leur chute a sonné. Ceux-là ont contre eux la fatalité de se voir abandonnés rapidement par les amis tièdes, par les salariés et même par ceux qui doivent tout au malheureux qui tombe, de sorte que, aux mains de la haine, justifiée ou pas, s'unissent, pour en finir avec la victime, les mains de l'ingratitude, le plus scélérat de tous les vices. Sentant

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

l'aide de l'ingratitude, la foule prend courage et se croit toute puissante et inspirée par un souffle divin ; elle s'attribue orgueilleusement la victoire. La vérité est que toutes les chutes soudaines, comme les montées de la même espèce, ont une manivelle intérieure, activée par des mains plus expertes que celles de la populace.

Quand la porte de la maison fut ouverte, la foule se précipita à l'intérieur, braillant de colère. Son souffle sauvage me faisait peur et m'indignait, surtout lorsque je considérai qu'elle allait étancher sa soif de vengeance en la personne d'un homme sans défense. C'était la première fois que je voyais le peuple se faire justice lui-même, et depuis je déteste lorsqu'il se prend pour juge.

Aux cris de "Mort à Godoy !" se mêlaient les questions d'impatience féroce : "L'a-t-on pris ?", "L'a-t-on tué ?". Tous voulaient entrer, mais ce n'était pas possible, parce que la maison était bondée. De l'extérieur et par les balcons grands ouverts, on voyait le reflet des haches ; des cris sinistres et des bruits de meubles ou de vases qui se brisent sous les griffes de la bête, sortaient de la maison pour se mêler au concert extérieur. En un instant, on fit un grand feu qui illumina toute la rue ; les cloches de toutes les églises et des couvents de la ville sonnaient sans arrêt ; mais on ne distinguait pas bien si c'était le tocsin ou des sonneries de triomphe.

Lopito qui dansait comme un adolescent démoniaque près du feu, s'approcha de moi et me dit :

- Gabriel, tu n'es pas heureux ? Qu'est-ce que tu fais là si frileux ? Viens, montons au palais. Pour une fois, ça

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

peut bien être pour nous. Ne dit-on pas qu'il a tout volé à la nation ?

Entraîné presque de force par mon jeune ami, j'entrai dans le palais et je montai dans les chambres hautes ; on s'ouvrait un passage au milieu d'énergumènes qui montaient et descendaient. Je parcourus les salles dans lesquelles j'avais été quelque deux jours avant, j'arrivai au bureau même du Prince et je vis la table où j'avais écrit mon nom. La foule montait et descendait, ouvrait les placards, déchirait les tapisseries, retournait les sofas et les fauteuils, croyant trouver derrière chacun de ces meubles l'objet de sa colère. Elle démontait les portes à coups de poings, mettait en miettes à coups de pieds les paravents décorés, défoulait son indignation sur d'innocents vases de Chine, éparpillait sur le sol de luxueux uniformes, déchirait des vêtements, regardait avec un étonnement stupide son visage épouvanté dans les miroirs pour ensuite les rompre ; elle portait à sa bouche les restes du dîner qui étaient encore chauds sur la table de la salle à manger, se jetait sur les meubles fins pour les casser, crachait sur les tableaux de Goya, frappait tout pour le simple plaisir de décharger ses poings quelque part ; elle avait le plaisir de destruction, le brutal instinct propre aux enfants par l'âge et à ceux qui le sont par l'ignorance ; elle rompait avec délice les objets d'art, comme le gamin déchire par dépit le cahier qu'il ne comprend pas ; et dans ce travail d'extermination, la terrible bête employait à la fois et en épouvantable union tous ses instruments, les mains, les pieds, les griffes, les ongles et les dents, distribuant les coups de poings, les coups de pied, les coups de sabots, les éraflures, les coups de dents, les coups de tête et les morsures.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

La rage du monstre augmenta quand coururent, de bouche en bouche, ces phrases : "Il n'est pas là ce chien." "Le gredin nous a échappé." Effectivement, le Prince n'apparaissait nulle part et je m'en réjouissais.

Quand la foule ne peut pas rassasier sa faim de destruction sur l'objet humain de sa rancœur, elle prend son plaisir habituellement en se vengeant sur les corps innocents des meubles de celui à qui ils appartenaient. Cela a été comme ça dans toutes les mutineries de notre répertoire, ce fut donc le cas dans celui-ci, un des plus fameux, quelles qu'en soient les causes. Donc, les conspirateurs, convaincus de ne pas pouvoir mettre la main sur un cheveu du Prince de la Paix, conçurent l'idée héroïque de brûler toutes les affaires précieuses du palais tout frais saccagé. Avec une joie sans égale, avec l'ivresse du triomphe et la conscience en sa force irrésistible, les nouveaux hôtes du palais commencèrent à jeter par les balcons les chaises, les sofas, les tapis, les vases, les tableaux, les candélabres, les miroirs, les vêtements, les papiers, la vaisselle et mille autres complices pervers de l'infâme politique de Godoy. La bête accomplissait ce devoir dans un certain ordre, sans arrêter de dire : "Mort à ce brigand, ce larron !" et "Vive le Roi, vive le Prince des Asturies !"

Mais avant de commencer cette opération et alors que les explorateurs étaient convaincus que le Prince avait fui, la Princesse de la Paix, qui était restée cachée jusque-là, se présenta criant au secours et implorant pitié à la foule. La peur faisait trembler la pauvre femme ainsi que sa fille, une petite en bas âge, les deux poings sur les yeux et elles pleuraient de manière inconsolable. Je ne sais si les prières de la mère et de la fille attendrirent les mutins ou si les personnes de haut rang qui

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

dirigeaient la fête décidèrent de mettre à l'abri la malheureuse princesse avec tous les égards, toujours est-il que loin de la maltraiter en actes et en paroles, ils la sortirent de la maison et une fois dans la berline, l'emmenèrent "là-bas, au palais des Rois", comme disait *Pujitos*, qui, sans que personne ne lui ait rien demandé, se chargea d'une commission toute chevaleresque.

Vous comprendrez bien que tout ce qui pouvait mettre *Pujitos* au premier plan lui plaisait, de même que lorsqu'un peloton se regroupait pour aller n'importe où, il était toujours là pour prendre le commandement en disant : "En avant, demi-tour, gauche", avec l'air martial d'un colonel de gardes wallons. Je ne cesserai de le répéter : *Pujitos* avait sur le crâne entre un kyste et une bosse, la protubérance (comment dirais-je ?) la protubérance de la *lieutenantivité*. Comme Napoléon avait le génie de la guerre, il possédait, lui, l'instinct de la milice nationale ; et les fées lui accordèrent le plaisir de commander plusieurs compagnies dans les années troubles du 20 au 23 et même après.⁴

Quand les infatigables travailleurs de la mutinerie commencèrent à jeter par la fenêtre et les balcons les meubles du palais, Lopito, qui portait sur le dos une merveilleuse œuvre de porcelaine, produit des ateliers de la Moncloa, vint à moi et me dit :

- Gabrielillo, fais attention à ne rien prendre. Le père Pedro, qui surveille tout ce qu'on fait, a un pistolet en main et dit qu'il fait sauter la cervelle à tous ceux qui

⁴ En 1820, un coup d'État militaire déboucha sur le Trienio liberal, de 1820 à 1823.

***Le 19 de Mars et le 2 de mai* Traduction de Daniel Gautier**

voleraient n'importe quelle brouille. Ce n'est pas le seul grand monsieur qui existe parmi nous. Tu vois cet homme habillé comme un *majo* et qui donne des coups de pied à un portrait d'un tableau d'homme entier ? C'est un gentilhomme du parti du Prince Fernando. Tu vois, il a mis le pied à travers la toile. Ils ont fait un sacré trou. Au feu ! Au feu !

Le feu, alimenté par tant de combustible, montait à une hauteur énorme et les flammes hésitantes illuminaient d'une façon effroyable toute la rue, ainsi que l'intérieur du palais. On aurait dit les cyclopes d'une immense forge ; et je dis "on aurait dit" parce que moi aussi, craignant que mon manque d'enthousiasme soit suspect et me procure quelques coups de bâton, je mis la main à la pâte et je pris une armure milanaise sur le casque et le plastron de laquelle on voyait des batailles microscopiques travaillées de fines ciselures, j'allai dans la rue et vers le feu. Les cris de "Mort à Godoy" ne cessaient jamais ; ils voulaient sans doute le tuer par la voix plus que pour de vrai puisque c'était impossible. Mais il faut bien reconnaître qu'entre nous il est très courant de régler les affaires les plus difficiles par la pensée, envoyant vivre ou mourir quelqu'un selon nos désirs, mais nous sommes si enclins aux cris que souvent nous croyons en faire quelque chose.

Je ne sais si les assaillants de la maison du Prince de la Paix croyaient brûler quelque chose de plus que les meubles précieux et des œuvres d'art merveilleuses, mais dans ce que j'ai entendu de la bouche de ces héros, j'avais l'impression qu'ils étaient convaincus de jouer un grand rôle politique ; qu'avec la flamme des épines et des brandes, sans cesse alimentée par de l'ébène taillé et des toiles brodées, ils cautérisaient les plaies les

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

plus laides de l'Espagne souffrante. Ah ! J'ai assisté par la suite à la même scène répétée en peu d'années, pour cette idée ou pour d'autre, et j'ai dit : "L'épée en main, un homme de génie peut obtenir parfois quelque chose, mais le feu, aux mains du peuple, jamais."

Après l'armure, je saisis une horloge de bronze et je la portai sur moi sentant palpiter son mécanisme. La pauvre marchait, elle vivait ; cet artifice qui ressemble tant à un être animé, cette œuvre des hommes qui semble l'œuvre de Dieu, inventée par la science et décorée par les arts pour un des emplois les plus utiles dans la vie, allait périr aux mains de l'homme, sans avoir rien commis comme crime que celui de marquer les heures... Mais à quoi bon faire ces réflexions devant le feu de la rancœur ? Pourtant, j'avais pitié de la pauvre horloge que je serrais contre ma poitrine en écoutant son battement qui allait s'arrêter, je la jetai enfin et les mille morceaux de sa machine géniale résonnèrent sur le sol. Après l'horloge suivirent un grand nombre de babioles qui me tombèrent sous la main, entre autres, des gants parfumés, un étui d'ivoire, de petites statues d'albâtre et après quelques cartes d'Asie, des livres luxueusement reliés, sans doute croyaient-ils ainsi naïvement se libérer de l'Inquisition, des pantoufles, quatre casaques aux galons argentés et dorés et le pupitre où deux jours avant on avait mis ma recommandation. Fortuna, vile prostituée, pourquoi les hommes t'invoquent-ils ?

Alors que je retournais une des armoires, apparurent plusieurs croix ou décorations, mais quelques-uns de ceux qui étaient là, ne me permirent pas de les toucher et les mirent toutes sur un plateau d'argent pour les remettre, disaient-ils, au Roi en personne. Le plus bizarre dans la décision de ces courtisans couverts de la suie de la démagogie était qu'ils se disputaient pour savoir qui devait les porter, car aucun ne voulait céder aux autres un semblable honneur. L'un d'eux finit par l'emporter, et je ne voudrais pas me tromper mais, il me sembla reconnaître monsieur de Mañara.

Avec les flammes croissantes, on aurait dit que les brûleurs gagnaient des points, si on peut ainsi attribuer ce phénomène au fait que quelques ivrognes faisaient la ronde, s'humectant le palais desséché et régaland les esprits pour le travail commencé, aussi pénible que patriotique. Je crus entendre la voix de *Pujitos*, obligé à nouveau par ses *amis politiques* à prendre la parole, mais non, c'était Santurrias qui, tenant, dans la main gauche, la gourde et dans la droite un morceau de bois enflammé, prononçait des phrases senties à la louange du peuple et du Roi, tous les deux en bonne entente, pour le bien du *royaume* ; il ajoutait que ce *gredin* de Prince de la Paix était bien puni parce que tous les meubles qu'il avait volés au *royaume* étaient en cendres et que dorénavant, c'est-à-dire, aussitôt, il n'y aurait plus de *ministres* voyous ni des *lairrons*.

Les feux, comme il n'y avait plus rien à y jeter, se calmèrent ; la populace, tant que le père Malayerba eut du vin, et *Pujitos* et Santurrias de l'éloquence, continuait de brûler et de grésiller. Quelques-uns voulurent porter le théâtre de leurs prouesses

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

fantastiques aux portes du palais, les deux orateurs n'étant pas étrangers à un projet qui agrandissait la sphère de leurs triomphes, mais le père Pedro dut s'y opposer ainsi que ses compagnons à guêtres surtout quand ils eurent l'assurance que la mutinerie des rues n'était qu'une succursale de la grande émeute qui, en ce moment même, éclatait au palais et dans la chambre du Roi Carlos IV.

On était déjà au petit matin quand je voulus me retirer sans que Lopito réussisse à me retenir, il me disait :

- Il manque encore le meilleur. Gabrielillo, que penses-tu de ce que nous avons fait ? Car, m'est avis qu'il doit s'en passer encore beaucoup d'autres. Le Roi a dû voir de quoi on est capable. Qu'il nous mette encore d'autres mauvais ministres et on verra comment, en un rien de temps, on les émoustille. Me voilà, Lopito... eh ! eh ! ils ont dû voir qu'on n'a pas bon caractère... et si j'avais trouvé Godoy n'importe où dans la maison, je jure qu'il ne serait pas sorti vivant de mes pattes.

En disant cela, le valeureux marmiton sortit un couteau et avec ce couteau, il fit d'héroïques formes dans les airs.

- Si on arrive à retourner au palais, continua-t-il en levant son arme homicide, moi, moi-même, je me présente devant le Roi et la Reine pour leur dire que s'ils ne mettent pas le Prince Fernando sur le trône, on l'y mettra, nous. Pour ce qui est du Roi, je ne lui ferai rien parce qu'il est Roi, mais la Reine, même si elle se met à genoux devant moi, je ne lui pardonnerai pas.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

Après avoir dit ça, il ramassa son arme. Puis arriva une compagnie de gardes pour veiller sur la maison déjà saccagée ; il n'était pas difficile de comprendre la direction intelligente de la mutinerie dont le peuple naïf n'avait été que l'instrument brutal. Le peuple n'aurait pas fait un pas au-delà de la ligne sans qu'une main forte ne marque son autorité.

Inutile de vous dire que lorsque la garde se forma, notre *Pujitos* prédestiné voulut en faire partie, même s'il n'était pas militaire, et son génie organisateur se contenta de réunir en peloton une douzaine d'hommes avec qui il s'occupa de patrouiller dans les abords immédiats de la maison, imposant de marcher au pas, et suppléant lui-même de la voix le manque de tambour.

Enfin, je m'en allai, non seulement parce que j'avais sommeil mais parce que tout ce que j'avais vu et entendu me répugnait à l'excès. J'arrivai chez don Celestino et je ne peux vous faire imaginer l'état d'agitation fiévreuse dans lequel je le trouvai. La tête enveloppée dans un mouchoir, ayant revêtu sa vieille soutane et un vieux manteau de grosse toile jeté sur ses épaules, de grandes pantoufles aux pieds, mon brave ecclésiastique parcourait de long en large les couloirs de la maison. Son aspect était semblable à celui qui souffre d'un terrible mal de dents, à chaque instant il levait les mains à ses oreilles, comme pour les préserver du bruit que faisaient les cloches de l'église voisine ; de temps en temps, il frappait le sol d'un fort coup de pied, et au mieux faisait demi-tour, changeant de direction dans sa promenade fiévreuse. Pendant tout ce temps, il ne cessait de parler. Avec qui ? Avec les murs, la lune, la treille qui, s'enroulant autour des bois de la galerie, étendait ses maigres branches sèches pour saisir quelque chose ? Quand il me vit, il me parla sans attendre que j'arrive à ses côtés.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Je suis fou, Gabrielillo. Qu'est-ce qui se passe, qu'est-ce qui arrive ? Tu entends les cloches de la paroisse ? Par tous les martyrs d'Alcalá, je jure... non, pas jurer, c'est un péché... je promets que Santurrias va me le payer... Mais tu as vu comment ce maudit se moque de moi? Ce n'est pas lui qui fait sonner... si c'était... Ecoute, j'étais en train de commencer le premier sommeil quand le son des cloches m'a fait tomber du lit. Mon Dieu ! Quel vacarme ! Plin, plan, plin, plan... on aurait dit que le ciel nous tombait sur la tête. Indigné, je suis monté à la tour, mais Santurrias n'y était pas, et à sa place, ses quatre enfants sonnaient les cloches. Ma colère était telle que je résolus de faire montre de toute mon énergie et je leur dis : "Bandes de voyous, garnements, allez-vous-en d'ici, immédiatement." Mais eux se moquèrent de moi et continuèrent à sonner... plin, plan, plin, plan... Si tu avais vu ces quatre maudits garçons, quelle joie, quelle énergie pour tirer sur les cordes !... Maudits soient-ils !... et l'un d'eux, l'aîné, il est intelligent et très drôle... il sert à la messe comme choriste. Mais j'étais tellement fâché que je leur ai demandé d'aller voir ailleurs. Tu m'as obéi, toi ? Eh bien, eux non plus, le plus petit m'a dit : "Arrêtez, not' père Gregorio est allé tuer Godoy et nous, on s'est mis à sonner de plus en plus fort." Depuis onze heures jusqu'à maintenant, c'est comme ça. Mais, dis-moi, que se passe-t-il en ville ? J'ai vu la lueur d'un feu, j'ai entendu des cris. La mère Gila est allée, sur mon ordre, voir ce qui se passait, elle est revenue horrifiée, en disant qu'ils étaient en train de brûler tout le palais royal

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

d'un bout à l'autre, et les jardins, le Tage et la cascade.
Raconte-moi, mon garçon, je suis très agité.

Je lui racontai ce qui s'était passé à la maison du Prince, son ami.

- Mais à cette heure, les troupes ont dû sortir punir cette vile plèbe, me dit-il.
- Parlons-en ! Parmi la foule, il y avait beaucoup de soldats... La troupe doit être soudoyée.
- Mais à cette heure, le Prince a dû prendre ses dispositions pour arranger l'affaire... parce qu'il n'est pas homme à s'en laisser compter et s'il en attrape un... Qu'est-ce que je regrette de ne pas l'avoir prévenu, hier, de ce qui se préparait ! Tu vois, on aurait pu éviter tout ce tapage. Misérable de moi ! C'est de ma faute si tout cela est arrivé. Si ce n'était ce manque de génie que Dieu m'a accordé...
- Le Prince a fui et, à cette heure-ci, il doit se trouver loin d'Aranjuez.
- Il a fui ? Ce n'est pas possible, ce n'est pas possible, affirma-t-il dans une sorte de délire. Gabriel, pourquoi mens-tu ? Ou bien, toi aussi, tu fais partie de ceux qui croient tous les bobards et les niaiseries de Santurrias ?

On en était là dans notre discussion lorsqu'on entendit une voix rauque et désagréable qui criait sous le porche.

- Ah ! dit le prêtre, je crois bien que j'ai entendu Santurrias. Maintenant on va voir, ne prends pas son parti... je suis bien décidé... c'est maintenant qu'il faut que je sois énergique.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

La voix s'approchait. C'était effectivement le sacristain qui chantait en montant l'escalier.

*Il vaut mieux une séguedille
des filles de la Mancha
que vingt-cinq paires
à la manière du boléro.
Solvat clum in favilla,
teste David cum Sibylla.*

- En voilà, monsieur Santurrias, cria le prêtre. Je ne veux pas vous voir, je ne veux pas entendre vos bêtises.

Le sacristain, qui ne nous avait encore pas vus, s'arrêta devant nous, et pouffa de rire, d'un rire stupide, et il parla ainsi, d'une langue pâteuse :

*Le Kyrie eleison est chanté
Vive notre Prince Fernando !*

Puis, il donna de violents coups sur le sol avec ce qu'il avait en main, un gourdin à moitié brûlé, et aussitôt après, continua à avancer d'un pas militaire dans le couloir, imitant le tambour avec sa bouche.

- Il est ivre ! dit le prêtre. Mais, misérable, ne vois-tu pas que le vin te sort par les yeux.

Santurrias, appuyé sur son bâton qui l'empêchait de tomber, allongea le cou, fixa sur nous ses yeux brillants, plissa son visage encore plus que d'habitude et grinça :

- Monsieur notre père, le Prince a fui... Vive le Roi !
Mort au bandit ! Mort à ce voyou de *lairron* ! *O salutaris*,

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

boo...stia ! Si on m'avait laissé, je l'aurais réduit en miettes avec ce bâton... Vlan ! Vlan ! Avancez, demi-tour.... Vive le commandant *Pujitos* !

- Oh ! Lamentable spectacle ! s'écria don Celestino. Il est saoul comme un Polonais. Je ne le supporte plus... Dehors, dehors, dès demain. Je vais le dire à monsieur le Doyen... Mais, non ; je me souviens, c'est un veuf avec quatre enfants !

Pendant ce temps, les cloches continuaient de sonner, avec la même furie, preuve évidente que l'enthousiasme des quatre gamins n'avait pas diminué.

Santurrias s'accrocha à la rambarde de la galerie pour ne pas tomber. Après avoir dit mille hérésies qui firent dresser les cheveux de don Celestino, il dit qu'il allait nous raconter ce qu'il avait fait.

- Tais-toi donc une bonne fois, tu déshonores la sainte Eglise, ivrogne, hérétique, blasphème, lui dit don Celestino en le poussant. Je peux t'assurer que si tu n'étais pas veuf avec quatre enfants...
- Eh... Eh bien, balbutia Santurrias, ce que nous avons fait s'appelle... *rigolution* !... On va au Palais, on ne va pas au Palais. Moi, je voulais aller pour demander l'*addication*.
- Comment, s'écria le prêtre, épouvanté. Sa Majesté le Roi Carlos IV a abdiqué ?
- Non point... pas encore, non point...

*Quantus tremor es futurus
Quando judex est venturus.*

*Vive le danseur
qui mérite la fille
la meilleure d'Espagne.*

- Mort à Godoy ! ... Avancez... monsieur le curé. Le ministre n'est plus ministre parce que le Roi...
- Je crois que le Roi, indiquai-je pour tirer le brave vieillard de son angoisse, a signé la destitution du Prince de la Paix. D'après ce qui s'est dit, les ministres qui étaient au Palais le lui ont demandé...
- C'est cela, c'est cela... on est allé au Palais, continua Santurrias, qui, ne pouvant plus se tenir, était tombé par terre, et un gentilhomme est sorti avec un papier écrit et il a lu... il disait : Voulant commander par moi-même dans l'armée et la Marine, je suis venu en... ex... ex...
- Exonérer, dit le prêtre, levant les yeux au ciel.

Santurrias murmura d'autres mots en latin et en castillan et se tut à la fin. Un fort ronflement annonça l'état de platitude de ce grand esprit, brouillé par le vin de la conspiration.

J'observai que don Celestino séchait une larme avec la pointe du mouchoir qu'il avait sur la tête. Il commençait à faire jour et une foule d'oiseaux venant des arbres voisins vinrent dans la cour en chantant un hymne de paix. Les premières lueurs de la matinée illuminèrent la maison et le prêtre se retira dans sa chambre, en disant :

- Dans un instant je dirai la messe et je prierai pour le salut de mon ami le Prince de la Paix... Ah ! si je l'avais

***Le 19 de Mars et le 2 de mai* Traduction de Daniel Gautier**

prévenu à temps ! Mais, tu n'entends pas ? Ces maudites cloches me rendent fou !

En effet, les quatre garçons continuaient à sonner.

Je passai toute cette journée à dormir. A la tombée de la nuit, je sortis pour observer l'aspect de la ville et à la taverne, je rencontrai Lopito qui faisait avec son couteau mille rubriques dans les airs pour que Mariminguilla le voie. Puis, rangeant son arme il me dit :

- La fille me trouve pas mal, et si le père Malayerba ne la laisse pas sortir d'ici, il va apprendre qui est Lopito. Je me suis très bien comporté hier soir, Gabriel ! Tous sont enthousiastes vis-à-vis de moi et dès que le Prince sera sur son trône, on m'a déjà promis une place à huit mille réaux dans la comptabilité du Conseil du Trésor.
- Bien entendu, si tu as une belle écriture...
- Ni belle ni mauvaise parce que je ne sais pas écrire, mais ce sera le minimum. Juan, le cocher, m'a dit qu'on allait enlever de leur poste tous ceux que le Prince de la Paix a installés et comme il y en a des centaines de mille, il restera beaucoup de places vacantes. Donc, nous devons tous avoir un poste... parce que, mon vieux, toute cette histoire de la chasse à courre me fatigue et j'imagine que nos mères nous ont mis au monde pour autre chose que pour soigner les chiens et les garbons.
- Mais, le Prince des Asturies y va oui ou non ?
- Ils vont nous l'installer, sinon, à quoi servent les troupes de Napoléon ? Avec ce qui s'est passé hier soir, on aurait bonne mine ! On dit que le Roi tremblait comme une feuille morte et qu'il voulait venir nous calmer ; mais il semble que les ministres ne l'ont pas laissé. La Reine disait qu'on aurait dû nous tuer tous

***Le 19 de Mars et le 2 de mai* Traduction de Daniel Gautier**

pour qu'il ne se passe pas ici la même chose qu'en France, où on a coupé la tête des Souverains avec un instrument qu'on appelle la *mère Guillotine*. Voilà ce que m'a raconté, ce matin, Pujitos, qui sait toutes ces choses-là et il les a lues sur un document qu'il a gardé. Nous aimons le Roi parce qu'il est Roi, et ce matin, quand il est apparu au balcon, nous avons beaucoup crié et nous l'avons acclamé. Lui portait sa main à ses yeux pour sécher ses larmes, mais la maudite Reine était là, raide comme un bâton, elle ne nous a pas salués. *Pujitos*, qui sait tout, dit que c'est parce qu'elle est navrée de ce que nous avons fait dans la maison du *bandit*, et elle assure qu'elle l'a caché dans ses appartements.

- C'est possible.
- Eh bien, moi, je me suis distingué, continua Lopito haussant le ton pour que Mariminguilla l'entende. Ce matin, quand on a pris don Diego Godoy, frère du ministre, on était tous en train de crier et moi, je lui ai lancé une pierre et si elle l'avait atteint en pleine figure, elle l'aurait laissé sur place.
- Qu'avait fait ce monsieur ?
- C'est le frère de ce pilleur, ça n'est pas rien... Il était colonel des gardes mais même ses soldats lui ont enlevé ses décorations et maintenant, ils vont l'emmener à un château.

Cette nuit-là, j'entendis un nouveau discours de *Pujitos* : mais je ferai à mes lecteurs l'insigne faveur de ne pas le recopier ici. Le poète de Calahorra, dont j'ai déjà parlé, chef de la conspiration littéraire forgée contre *le Oui des demoiselles*, s'approcha de nous, accompagné de *Cuarta y Media*, et à eux tous, ils nous

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

balancèrent une demi-douzaine de sonnets et autres projectiles forgés dans leur cerveau. Mais après nous avoir assommés de coups de sonnets, Lopito commença une dispute avec le poète parce que celui-ci s'était imaginé couvrir Mariminguilla de galanteries, l'appelant *nymphe* de je ne sais quelles eaux ou mares poétiques. Le couteau de Lopito se remit à briller et, si le poète n'avait pas été le plus froussard des chevaucheurs de Pégase, on aurait vite mélangé, dans la rivière épouvantable, le sang d'un futur employé du Trésor et celui d'un ancien émule du vieil Homère.

Il ne se passa rien de plus cette nuit-là qui ne soit digne d'être transmis à la postérité ; mais le lendemain matin, il se répandit avec la rapidité de l'éclair dans toute la ville que le Prince de la Paix avait été trouvé dans sa propre maison. La taverne du père Malayerba se vida en deux minutes, et de partout arriva la foule pour le voir.

C'était vrai ! Godoy s'était réfugié dans un grenier où l'un de ses serviteurs l'avait enfermé, celui-ci, fait prisonnier ensuite, ne put aller l'en sortir. Après trente-six heures d'enfermement, le Prince, préférant sans doute la mort à l'angoisse, la faim et la soif le dévorant, sortit de sa cachette, se présentant aux gardes qui surveillaient sa maison. Ces derniers, au lieu de protéger celui qui, un jour avant, était leur chef, rameutèrent tout le voisinage, et la même foule que la nuit du 17 accourut, enthousiaste et héroïque, pour s'en emparer.

- Il est apparu, on l'a pris, il est à nous ! criaient de nombreuses voix.

Nous allâmes tous là-bas, et à la porte du palais, les gens entassés formaient un rempart. Les cris féroces, les hurlements

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

de colère formaient un effrayant concert discordant. Je fus très surpris d'entendre parmi tant de brouhaha des voix de femmes qui criaient, déshonorant leur statut de sexe faible en demandant vengeance. Lopito, satisfait, n'en tenait plus et le couteau fut brandi au-dessus de nos têtes comme s'il avait voulu partager le firmament en deux morceaux.

Nous poussions tous, luttant chacun pour soi afin de s'approcher, et un coup de coude ici, un coup de coude là, Lopito et moi, nous pûmes arriver assez près de la porte. Le poète et *Cuarta y Media* étaient en première file. Le second de ces deux personnages se tourna vers moi et me dit avec jouissance :

- Je crois qu'il ne va pas sortir vivant des mains du peuple.
- Et qu'est-ce qu'il vous a fait à vous, ce monsieur ? demandai-je.
- Oh ! me répondit-il. Cet homme est un infâme, un voyou qui s'est enrichi sur le dos du royaume. Moi, je le déteste, je le hais ; je suis une victime de ses friponneries. Vous devez savoir que la boutique de ferraille que j'ai, c'est lui qui me l'a donnée parce que j'étais le fils de celle qui lui lavait son linge... L'année où j'ai eu la boutique, je me suis ruiné, et il m'a donné quelques sous pour que je puisse continuer ; mais comme je lui demandais un poste où sans travailler, sans rien faire, j'aurais gagné ma vie, il a eu le toupet de me répondre que je ne devais pas être fonctionnaire mais chaudronnier, et il ajouta que j'étais une bête. Voyez-vous ? Dire que je suis une bête !

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

Je ne voulus pas en entendre davantage et me tournai de l'autre côté. La foule criait ; je n'ai jamais pu oublier ces cris que j'ai toujours mis en lien avec la voix d'êtres les plus ignobles de la création ; et tandis que ces mille voix félines miaulaient, des griffes s'abattaient de manière décidée avec le courage irrévocable et semblable au courage qu'entraînent la supériorité physique et la fermeté de celui qui se sent chat en présence d'une souris.

La troupe retenait le peuple désireux d'entrer, quelques cavaliers de la garde se placèrent à droite et à gauche de la porte. Non loin de là, *Pujitos*, qui avait, comme je l'ai déjà dit, l'instinct, le génie de la réglementation du désordre, commandait à la foule de se mettre en rangs et il disait en brandissant son gourdin :

- Messieurs, sur le côté... deux par deux. Formez bataillon et ne poussez pas.

Tout à coup, une immense clameur, faite de déclamations grossières, de phrases maladroites, de cris de rancœur emplit la rue. A la porte, était apparu un homme de taille moyenne, les cheveux en désordre, le visage pâle comme du marbre, les yeux enfoncés et meurtris, les bras ballants, en manches de chemise et une cape jetée sur les épaules. C'était le ministre d'hier, le chef des armées de mer et de terre, l'arbitre du Gouvernement, le puissant Prince et homme illustre, seigneur d'immenses Etats, l'ami intime des Souverains, le dispensateur de grâces, le maître de l'Espagne et des Espagnols, car il disposait d'elle et d'eux comme de son propre bien ; le colosse de la fortune, celui qui de rien était devenu tout, de pauvre était devenu millionnaire, le garde, qui à vingt-cinq ans était monté des

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

écuries de son régiment au trône des Rois, le comte d'Eboramonte et duc de Sueca et duc de la Alcludia et Prince de la Paix et Altesse Sérénissime, qui en un jour, en un instant, en un souffle, était tombé du plus haut de sa grandeur et du pouvoir à la mare de misère et de la nullité la plus épouvantable.

Quand il apparut, mille poings fermés se levèrent vers lui ; les chevaux durent reculer et les cavaliers faire usage de leurs sabres, pour que le corps du Prince ne disparaisse pas, brin de paille dans ce grand feu de la haine humaine. Le favori adressa au peuple un regard implorant la pitié ; mais le peuple, qui en de tels moments, n'est toujours qu'une bête féroce, s'irritait chaque fois qu'il le voyait ; c'est sans doute le plus grand plaisir de cette bête qu'on appelle foule, il consiste à voir descendre à son niveau ceux qu'il a vus longtemps dans les hauteurs.

Le piquet de gardes à cheval essaya de conduire le Prince à la caserne, il fallut pour cela le placer entre deux chevaux, appuyant les bras sur les arçons et suivant leurs pas ; au début, ils avançaient à pas lents mais on dut accélérer pour mettre fin à ce fatal chemin de croix. Pendant ce temps, la foule luttait pour écarter les chevaux ; là un bras s'allongeait, là une jambe ; les gourdins étaient brandis sous le ventre des coursiers, et les pierres par-dessus pleuvaient. Il en pleuvait tant que les cavaliers commencèrent à s'enervier et se mirent à répartir des coups de lanternes.

Lopito, ivre de joie, me dit :

- J'ai été plus malin qu'eux tous, parce que j'ai réussi à me faufiler entre les pattes des chevaux et je l'ai piqué de mon couteau : regarde, il y a encore du sang...

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

Cuarta y Media vociférait en disant :

- C'est inique ce qu'ils nous font. Ces gardes devraient être fusillés. Pourquoi ne nous laissent-ils pas nous approcher ?

Pujitos, qui en pétulance ne manquait pas de générosité, fut le seul, parmi ceux que je connaissais, à montrer quelques signes de compassion.

Il y eut des moments d'angoisse où la foule tourbillonnait et se resserrait, elle semblait prête à dévorer le prisonnier et les cavaliers qui le gardaient ; mais eux savaient s'ouvrir un passage et, quand le groupe était moins dense, on revoyait la tête du martyr, accrochées aux arçons par des mains abîmées, les yeux fermés, le front blessé et couvert de sang, les pieds flageolants et tremblants, porté presque dans les airs, presque traîné, respirant de manière haletante, la bouche écumante, les vêtements en lambeaux. Cela semblait incroyable de penser qu'il s'agissait du même homme qui, deux jours auparavant, me reçut dans son palais, le même que j'ai vu assiégé par les prétendants, agité et méfiant sans doute, mais sûr encore de son pouvoir, et bien éloigné de ce soudain changement de destin perfide et fourbe. Et les jeunes les plus déguenillés s'aventuraient entre les pattes des montures pour le frapper, et les femmes lui jetaient de la boue du chemin, moins répugnante que les cris des hommes... et si ces derniers ne tiraient pas avec leur fusil c'était pour ne pas blesser les soldats ! Je ne crois pas avoir vu une chute aussi dégradante. Sans doute est-il écrit que la chute doit être aussi ignominieuse que l'ascension.

***Le 19 de Mars et le 2 de mai* Traduction de Daniel Gautier**

Les favoris, qui ont laissé leur tête sur le billot d'un cachot, ont sans aucun doute été moins martyrs que don Manuel Godoy, porté en procession honteuse, au milieu de rires féroces et de grossièretés irrévérencieuses, sans mourir, parce que les pincements et les éraflures ne tuent pas.

Enfin, le cortège entra dans la caserne et la populace, excitée sans arrêt par les laquais du palais, eut le sentiment de ne pas pouvoir montrer son héroïsme avec le succès désiré. L'un des plus zélés parmi tous ces braves champions s'en sortit avec une mauvaise blessure, conséquence du fait que toutes les pierres lancées contre le ministre ne suivaient pas la direction donnée par la main qui l'envoyait. Je dis ça parce qu'au moment où Santurrias était grimpé sur les épaules de deux balourds, afin de pouvoir asséner un coup bien placé au malheureux martyr, il reçut un galet de rivière sur le sourcil droit avec une telle force que le bienheureux sacristain tomba au sol sans connaissance. Immédiatement, ceux qui l'entouraient, Lopito et moi, accourûmes à son secours et, avec d'autres personnes charitables, nous emmenâmes ce gros sac chez lui car Santurrias vivait dans une maison touchant celle de mon brave ami don Celestino del Malvar. Dès que ce dernier vit entrer son subalterne dans un tel état, il croisa les mains et dit :

- C'est une punition de Dieu, pour tous les blasphèmes de cet homme et son abominable complicité avec les ennemis de l'Etat. Ce n'est pas le moment de montrer ma colère mais ma faiblesse ; je suis là pour le soigner et l'assister car c'est mon prochain, tout en étant un grand brigand. Laissez-le-moi là sur une natte, je vais préparer les emplâtres et l'onguent et il va s'en sortir comme tout neuf. Courage, ami Santurrias, vous êtes encore tout ébloui ! Voulez-vous que je sorte une de ces bouteilles que vous aimez tant ? Mère Gila, ajouta-t-il en donnant une clé à la femme qui le servait, ouvrez le placard et sortez tout de suite celle qui indique *La*

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

Nava, du sec, pour voir si le seul fait de la voir ranime un petit peu notre homme. Et vous, les enfants, continua-t-il en s'adressant aux quatre fils de Santurrias qui poussaient des petits soupirs plaintifs autour du corps évanoui de leur père, ne pleurez pas, ce n'est qu'une égratignure qu'a eue notre brave homme dans une dispute. Ne pleurez pas, votre père est en vie et, dans une heure, il sera en bonne forme... S'il devait mourir, je vous promets de ne pas vous laisser orphelin parce que je suis là, moi, et je vais vous protéger comme un père. Allez, les enfants, vous ne faites que gêner, allez jouer... Bon, pour vous éloigner d'ici, je vous permets d'aller sonner les cloches un petit peu, bande de lascars... allez à la tour mais ne sonnez pas trop fort, juste pour un sermon ou pour les complies.

Comme une bande de moineaux s'envolent, surpris par le chasseur, ainsi s'envolèrent hors de la salle les quatre garçons et, l'instant d'après, toutes les vieilles de la ville sortaient sur le pas de leur porte et aux balcons en se demandant l'une l'autre : "Madame doña Blasa, cet après-midi, nous avons un sermon et les complies. Il ne manquait plus que ça, on va voir si c'est la fin de toutes ces hérésies."

Santurrias, qui avait perdu beaucoup de sang, recouvra un peu tard l'usage complet de ses éminentes facultés et, ouvrant les yeux à la lumière du jour, resta tout hébété pendant un bon moment jusqu'à ce que sa langue retrouve le don de la faconde.

- Pendez-le, dit-il. Qu'on nous le donne ! on va le jeter par là et nous, on va faire justice. Tuons d'abord les gardes à cheval, puis, après, lui... Ne poussez pas

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

messieurs. Tapez là où ça fait mal. Pique par en bas, toi... Agustinito, et moi, avec cet instrument, je vais lui viser le milieu du nez. Sacrebleu ! Qui est-ce qui lance des pierres ?... Je suis mort !

- Non, vilaine herbe, tu es bien vivant, dit don Celestino en lui appliquant un bandeau sur la plaie. Regarde ce que je t'ai mis devant. C'est une bouteille, de tes préférées, ivrogne : elle sera à toi quand tu iras mieux, si tu promets de ne pas dire de bêtises.

Ensuite, il nous demanda dans quel genre de bagarre il avait reçu ce coup funeste et, Lopito et moi, chacun selon sa manière et son style, nous racontâmes ce qui s'était passé, la découverte du Prince, son emprisonnement et son supplice dans les rues de la ville.

- Je vais là-bas immédiatement, s'écria hors de lui, don Celestino. C'est mon bienfaiteur, mon ami, mon compatriote et je crois même un peu mon parent. Comment puis-je le protéger dans sa mésaventure ?

On voulut le dissuader d'une si périlleuse intention ; mais lui ne voyant pas les obstacles ni même le risque qu'il courait, rendait publics de manière notoire ses sentiments humanitaires en faveur du malheureux favori. Il n'entendait pas raison et, après avoir laissé Santurrias bien bandé et quelque peu remis de son malaise, il prit son manteau, s'habilla à toute vitesse et s'en alla en direction de la caserne.

- Ne vous exposez pas, lui disais-je en cours de chemin. Ecoutez, ce sont des barbares, et dès que vous allez

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

dire que vous êtes ami du Prince, ils ne vont respecter ni vos cheveux blancs ni votre habit.

- Eh bien, qu'ils me tuent ! répondit-il. Je veux voir le Prince... Quand je pense comme il m'aimait ce brave monsieur... Ah ! Gabrielillo, ce qui se passe est épouvantable, c'est un cri vers le ciel. Passe encore qu'il y ait quelques mécontents de son gouvernement ; passe encore que les autres le prennent pour un mauvais ministre, même si, moi, je trouve que c'est le meilleur qu'on ait eu depuis bien longtemps ; on peut pardonner à ses ennemis de vouloir le renverser et de l'insulter ; on comprend que ces dits ennemis, en un moment de colère, l'attrapent, l'arrêtent, le pendent ; mais mon garçon, que ceux qui font ça soient ceux-là mêmes à qui il a fait tant de bien, ceux qu'il a sortis de la misère, ceux qui de matelots sont devenus capitaines, et de gratte-papier sont devenus ministres, ceux qui ont vécu à ses côtés et ont mangé sur les mêmes nappes, ceux qui l'ont adulé en vers et en prose... Ah ! cela n'est pas pardonnable et encore moins si on considère qu'ils se sont servis pour cela des laquais, des cuisiniers et des domestiques de messieurs les Infants... Ah ! mon garçon, j'ai l'impression de voir la couronne d'Espagne promenée par les rustres et les *majos* sur la pointe de leurs ignobles gourdins.

Nous arrivâmes à la caserne dont la porte était bloquée par la populace ; don Celestino se fit ouvrir un passage difficilement. Quelques-uns demandèrent sournoisement : "Où va le brave père ?" et lui, donnant du coude à gauche et à droite, répétait : "Je veux voir ce malheureux, c'est mon ami, mon bienfaiteur."

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

Ces paroles furent très mal reçues ; mais, à la fin, le traditionnel respect qu'a le peuple espagnol pour les prêtres fit plus que la passion enthousiaste de la foule.

- Mes enfants, leur disait-il, soyez charitables, ne soyez pas cruels, pas même envers vos ennemis.

La foule s'amadoua et don Celestino put se faire ouvrir un passage entre deux rangées de gourdins, couteaux et fusils, sabres et poings vigoureux qui s'écartaient pour le laisser passer. Moi, j'étais effrayé en le voyant au milieu de tous ces gens et ma vive inquiétude ne fut vraiment calmée qu'en le retrouvant sain et sauf à l'intérieur de la caserne.

Et les quatre enfants de Santurrias continuaient à sonner les cloches pour appeler au sermon ou à complies et l'église se remplissait de vieilles qui, en prenant de l'eau bénite, se saluaient en disant : "Je crois que tout n'est pas fini et qu'on va avoir cet après-midi, une autre tournée." Et le second acolyte, croyant que c'était pour de bon, alluma l'autel, prépara les habits et ouvrit les livres saints. Trois heures sonnèrent, trois heures et demie, quatre, quatre heures et demie et le curé ne venait pas et les vieilles s'impatientaient et le second acolyte devenait fou et les quatre enfants de Santurrias continuaient à sonner.

Moi aussi, j'allai à l'église et, assis sur un banc, je méditai tranquillement sur l'instabilité des gloires humaines, jusqu'à ce qu'enfin, voyant que l'impatience des vieilles était à son comble et qu'elles commençaient à entamer des dialogues pittoresques pour tuer l'ennui, je sorte à la recherche de mon ami. Je le trouvai juste au moment où il revenait de la caserne. Son visage était cadavérique, son parler tout tremblant.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Ah ! Gabriel ! me dit-il. Je reviens, perclus de douleur. Sur un peu de paille pourrie, couvert de sang, demandant la mort à grands cris, j'ai vu celui qui gouvernait encore hier deux mondes. Pas une âme compatissante pour l'approcher et le consoler. Hier, cent mille soldats lui obéissaient, aujourd'hui, même les fourriers se moquent de sa misère. Je ne croyais pas qu'on pouvait tout perdre si vite ; mais, ah ! mon garçon, l'homme est ainsi. Il adore les chutes et le jour où tombe à terre le puissant est toujours un jour de bonheur.
- Calmez-vous, lui dis-je. Vous ne devez pas vous rappeler que vous avez fait sonner les cloches pour un sermon et pour l'office. L'église est pleine de gens. Il faut absolument monter en chaire.
- Je lui ai parlé, continua-t-il sans faire cas de ce que je venais de dire. Mon cœur en est brisé en me souvenant de cela. Depuis avant-hier soir jusqu'à ce matin, il était dans un grenier, enveloppé dans un sac de jute, mort de faim et de soif. La fièvre horrible le dévorait à tel point qu'il a préféré mourir. C'est pour cela qu'il est sorti, le malheureux. Mon pauvre ami ! Je lui ai dit : "Monsieur, si chacun de ceux qui ont reçu un bienfait de votre Altesse vous avait versé une goutte d'eau dans la bouche, votre soif aurait été étanchée." Il me regarda avec une expression de reconnaissance et ne dit rien, mais moi, j'en avais les larmes aux yeux. Tout ça a été l'œuvre du Prince des Asturies et de ses amis. C'est tout vu. Quand le Prince est allé, sur ordre de son père, calmer le peuple pour ne pas lyncher le malheureux prisonnier, les conspirateurs l'acclamaient et lui

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

obéissaient. Et cela ne va pas s'arrêter là. Ils veulent l'abdication du Roi et, voyant que cela ne va pas être facile à obtenir, ils essaient d'irriter la populace pour que don Carlos prenne peur et abandonne la couronne. Ils ont alors mis une voiture de bêtes de somme et le peuple, bêtement, a cru qu'on allait mettre le prisonnier à l'abri sur ordre du Roi. Comme on peut facilement tromper ces pauvres malheureux ! L'astuce a bien fonctionné parce que la foule a détruit la carriole et, ensuite, est accourue au Palais en criant : "Vive Fernando VII."

- Vous m'expliquerez tout cela tranquillement, répondis-je. Maintenant, préparez-vous pour aller à l'église où vous attend une foule de femmes respectables.
- Qu'est-ce que tu dis ? Il n'y a pas de sermon cet après-midi...
- C'est vous qui avez demandé aux garçons de sonner les cloches...
- C'est vrai, quelle erreur ! dit-il, tout confus. Et les voilà ces braves femmes, doña Robustiana, doña Gumersinda, doña Nicolasa, la femme de l'écrivain. Oh ! Que va dire Nicolasa si je ne prêche pas ?
- Il faut que vous fassiez un effort.
- Mais, je n'ai pas d'idées, je ne sais pas quoi dire. Je ne peux écarter de mon esprit le spectacle que je viens de voir. Ah ! Comme il m'aimait ! Si tu avais vu comment il m'a serré la main ! Moi, je pleurais à chaudes larmes. Je lui dois tout. Il a été mon protecteur, il m'a donné ce bénéfice après quatorze ans de réclamation, immédiatement, comme on dit. Et le mieux, c'est que tout cela est sans mérite de ma part... Je ne peux pas

***Le 19 de Mars et le 2 de mai* Traduction de Daniel Gautier**

prêcher... je suis étourdi... Ces damnés gamins n'arrêtent pas de sonner pour le sermon... Oh ! Il faut que je fasse un effort.

Don Celestino, comprenant la nécessité de ne pas fâcher ses fidèles, entra dans son église, pria un peu et se recueillit. Ensuite, il monta en chaire et prêcha un sermon sur l'ingratitude.

Toutes les vieilles pleurèrent.

Il faisait déjà nuit quand on me prévint qu'à dix heures une voiture partait pour Madrid. Je résolus de m'en aller et, pour occuper le temps jusqu'à l'heure du départ, j'allai à la taverne. Comme les jours précédents, les gens étaient très nombreux, les habits pittoresques et variés, les voix animées (bien que déjà enrôlées par le patriotisme), les gestes parlants, les coups de pieds classiques, les pincements distribués à Mariminguilla infinis, le vin plus coupé d'eau que la veille car Aranjuez jouit encore des bienfaits de deux rivières abondantes.

Lopito et *Cuarta y Media* m'invitèrent par de grands gestes enthousiastes à boire et le premier de ces hommes politiques cohérents me dit :

- Aujourd'hui, on s'est vraiment distingué, Gabrielillo. Voilà que monsieur *Cuarta y Media* me dit que cette nuit, on installe le Prince des Asturies de sorte que nous devons aller crier des vivats au balcon.

Pujitos attira mon attention, disant qu'il pensait organiser une compagnie de bons Espagnols pour défiler devant le Palais, en formation martiale comme la troupe, avec l'intention de faire voir aux Souverains que le peuple sait faire demi-tour gauche comme l'armée. Quelle vocation ! Quel génie ! Quelle vision de l'avenir ! Je répondis à *Pujitos* que je ne pouvais pas faire partie d'une si brillante armée car je comptais abandonner le Site cette nuit même.

Il faisait noir. Mariminguilla prit le chandelier à quatre branches pour illuminer la scène tout entière même faiblement, et je me trouvais encore là quand l'heureuse nouvelle tant attendue

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

arriva. Quelques-uns entrèrent en la donnant mais on ne les crut pas ; d'autres sortirent vérifier et revinrent peu de temps après confirmant la splendide nouvelle ; et enfin un groupe, le plus bruyant, le plus délinquant, le plus compromis de tous les groupes de ces jours-ci, la troupe des cuisiniers habillés en paysans de la Mancha, et en marmitons devenus *majos*, entra annonçant à coups de pied, coups de mains, hurlements et ruades que la couronne d'Espagne était passée de la tête du père à celle du fils. On ne cessait de donner raison à ces petits anges en s'enthousiasmant parce qu'apparemment, ce sont eux qui avaient tout fait.

Une fois communiquée la nouvelle par une si brillante pléiade, cela ne pouvait être que vrai, et la preuve que ces *patres conscripti* y croyaient, c'étaient les mille morceaux de verre cassé au moment de la prise de conscience du changement de monarque. Mariminguilla aussi, avait sur ses bras les signes évidents du bruyant fernandiste car les pincements redoublèrent. La foule, encouragée par *Pujitos*, partit aux abords du Palais demander que le nouveau Roi sorte afin de l'applaudir et la taverne se vida en deux minutes. Le peuple et les soldats, les femmes et les enfants, tous s'unirent au joyeux escadron ; leurs pas étaient une marche et une danse et une course et en même temps un cri de joie, qui m'auraient effrayé si moi, j'avais été le Prince, en l'honneur duquel les gorges humidifiées par le vin frauduleux du père Malayerba avaient entonné un hymne si discordant.

Je ne voulus pas voir ni entendre cela et je m'en allai prendre congé de l'incomparable don Celestino que je trouvai dans la pièce de Santurrias, occupé encore à appliquer des emplâtres et des soins sur ses blessures. Après avoir mis fin à cette

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

opération, il s'occupa de faire coucher les quatre sonneurs de cloches qui, fatigués par la tâche de ce jour, gisaient à moitié endormis sur le sol. Il fallut les déshabiller comme des corps morts et, en même temps, les faire manger la soupe d'ail que la mère Gila leur avait apportée dans une grande casserole. Don Celestino, prenant sur ses genoux le plus petit de ces diabolins, lui approchait la cuillère de la bouche et s'efforçait de l'introduire entre les dents serrées. Ensuite, essayant de le réveiller, il disait :

- On va maintenant prier tous ensemble le Notre Père. Si tu savais, Gabrielillo, ce qu'ils m'en ont fait voir, ces quatre diabolins ! L'un m'accrochait des bouts de papier à ma soutane, l'autre tendait une corde entre le lit et la table pour qu'en passant, je me prenne les pieds dedans et je tombe par terre, l'autre chauffa la clé du placard et je me suis brûlé les doigts quand j'ai voulu l'ouvrir et, enfin, ils ont fait un bonhomme avec mon chapeau et l'ont appelé le Prince de la Paix, et, après l'avoir traîné dans la cour, ils allaient le mettre dans le foyer pour le brûler. Heureusement, la mère Gila est arrivée à temps. Mais, que faire, s'il n'y a pas d'autorité et si on n'obéit pas aux supérieurs ! J'ai l'impression que vont venir des temps calamiteux. Si chacun, quand ça lui plaît de se débarrasser d'un ministre, fait sortir les cochers des princes avec je ne sais combien de douzaines de laboureurs et de soldats de la garnison, soudoyés à l'avance, on peut s'attendre à tout. Gabriel, ici, entre nous, n'est-ce pas incorrect, humiliant et indigne qu'un Prince des Asturies arrache la couronne de la tête de son père, sous la menace des aboiements

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

de laquais maladroits, de ploucs ignorants, de forgerons barbares et de la soldatesque stupide et corrompue ? Ah ! si je n'étais pas un homme si bête, j'aurais dit au Prince de la Paix ce qui se tramait ; si lui, suivant mes conseils, en avait mis à l'ombre deux ou trois voyous comme Santurrias et bien d'autres... Parce que, crois-moi, mon garçon, cet ivrogne est, d'après ce qu'on m'a dit, celui qui a débauché la moitié de la ville pour faire partie de ce vacarme... bien entendu, il y a eu de l'argent à circuler. Moi, volontiers, je punirais un garçon comme cet exécrationnel et perfide sacristain ; mais comment enlever le pain à un veuf et à ses quatre enfants ? Tu vois, j'en ai le cœur retourné de voir que ces petits anges courent les rues à demander l'aumône... Ce que je t'ai dit est certain... Le peuple, cette foule qui demande des choses sans savoir ce qu'ils demandent, et crie "Vive ça et encore ça !" sans avoir jamais étudié, c'est une calamité des nations, et moi, si j'étais roi, je ferais le contraire de ce que veut le peuple. La meilleure chose faite par le peuple est toujours mauvaise. C'est pourquoi, je répète toujours le grand auteur latin : *Odi profanum vulgus et arceo, et arceo*, et je le mets de côté... *et arceo*, et je le jette loin de moi... *et arceo*, et je ne veux rien savoir de lui.

Une fois terminée cette philippique, il me prit dans ses bras, me souhaitant mille bonheurs, me faisant jurer de le mettre au courant de manière précise de la situation d'Inès. Je partis enfin de la maison et de la ville et, quand la voiture qui me conduisait passa sur la place de San Antonio, j'entendis le brouhaha du peuple regroupé devant le Palais. Ses cris formaient une clameur retentissante qui faisait se taire de stupeur les

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

grenouilles des étangs et effrayaient les grillons car les unes et les autres méconnaissaient cette monstruosité sonore qui, si soudainement, leur avait ôté la parole.

Le peuple applaudissait le nouveau Roi ; le plan conçu dans les antichambres du Palais avait été mis à exécution avec le succès le plus flatteur. Tout était fait et les courtisans qui, des balcons, contemplaient avec mépris l'enthousiasme de la bête, aussi brutale dans sa haine que dans sa joie, ne contenaient pas leur satisfaction, croyant avoir réalisé un grand prodige. Dans leur ignorance et leur bêtise, il ne leur venait pas à l'idée qu'ils avaient enlaidi le trône, faisant croire à Napoléon qu'une nation où des princes et des rois jouaient la couronne à pile ou face sur la cape trouée d'une populace, ne pouvait pas être invincible.

Avant d'être bien engagé dans la rue Larga, nous ne cessâmes d'entendre les cris. Ce fut la première mutinerie à laquelle j'avais assisté de ma vie et, malgré mes jeunes années, j'ai la satisfaction de n'avoir jamais sympathisé avec elle. Après j'en ai vu beaucoup, presque toutes mises à exécution par les mêmes éléments que cette fameuse mutinerie, première page du livre de nos révolutions contemporaines et je dois avouer que sans ces divertissements périodiques qui coûtent beaucoup de sang et pas moins d'argent, l'histoire moderne de l'héroïque Espagne serait essentiellement ennuyeuse.

Les années passent, les révolutions se succèdent, faites sous les ordres de grands hommes et par le peuple, sans que tout ce qu'il y a au milieu de ces extrêmes ne prenne la peine de faire sentir son existence. C'est pourquoi, à quatre-vingt-deux ans, ce que je dis aujourd'hui à mes quelques amis lors de nos réunions

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

au café de Pombo, j'entends avec satisfaction qu'ils pensent la même chose que moi. Don Antero, progressiste vacciné, raconte la bêtise de O'Donnell en 56 ; don Buenaventura Luchana, progressiste fossile, fait dépendre tous les maux de l'Espagne de la chute d'Espartero en 43 ; don Aniceto Burguillos, qui fit partie de la Garde Royale au temps de María Cristina, se lamente de la chute du Statut⁵. Des jeunes étudiants, quelques capitaines et lieutenants d'infanterie se rassemblent près de notre table, ainsi que de nombreux parasites qui peuplent les cafés, prouvant que les prétendants sont aussi pénibles que les chômeurs. Tous nous prient de leur raconter quelque chose des bonheurs passés pour l'édification de l'âge présent et, sans se faire prier, don Antero raconte l'époque de la révolution de 56, don Buenaventura s'émeut un peu et raconte celle de 43, don Aniceto donne douze coups de poings sur la table, tandis qu'il raconte celle de 36 et moi, trempant un morceau de sucre pour le sucer ensuite, je leur dis sur un ton moqueur que je ne peux y échapper : "Vous avez vu plein de bonnes choses ; vous avez vu celle des grands soldats, celle des grands civils et celle des sergents ; mais vous n'avez pas vu celle des laquais et des cochers, ce fut la première, la toute première et de loin la plus savoureuse de toutes."

⁵ Il s'agit d'une règle, promulguée par la régente María Cristina, qui fait le lien entre l'Ancien Régime et le début de l'État libéral, de 1834 à 1836.

Je suis un peu fatigué ; mais il faut que je continue à vous raconter. Vous êtes impatients de savoir ce qu'est devenue Inès ; je le sais, et c'est bien normal de ne pas l'oublier.

J'arrivai donc à Madrid très tôt et après avoir déposé mes bagages dans la maison qui avait l'honneur de m'héberger (rue San José, n° 12, face à la caserne de Monteleón), je fis un brin de toilette et je sortis dans la rue, résolu à visiter Inès chez son oncle et sa tante. Mais en chemin, il me vint à l'idée de ne pas me présenter chez ces gens-là sans m'informer d'abord sur leur véritable condition et caractère. Par chance, je connaissais un maître bourellier installé dans la rue la Zapatería de Viejo, tout proche de la rue la Sal et je résolus de m'adresser à lui pour demander plus d'information sur ce monsieur Requejo.

Quand j'entrai par la rue Postas, mon émotion était très intense et, quand je vis la maison où demeurait Inès, les jambes se dérobèrent sous moi parce que la vie m'arrivait tout d'un coup au cœur. La boutique des Requejo était dans la rue la Sal, faisant le coin avec la rue Postas. Il y avait deux portes donnant sur les deux rues. Sur l'enseigne verte, on pouvait lire : "Mauro Requejo", inscription peinte en lettres jaunes et, des deux côtés de l'entrée, ainsi que de la bâche déchirée, pendaient des morceaux de toile, des ceintures de laine, des bas de laine, des mouchoirs de diverses tailles et de différentes couleurs. Comme la porte n'avait pas de vitres, je tournai le regard discrètement à l'intérieur et je vis plusieurs femmes à qui un homme jaune et maigre montrait des tissus, cet homme était à coup sûr le commis de la boutique. Au fond de la pièce, il y avait un Saint Antoine, patron sans doute de ce genre de

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

commerce, encadré par deux bougies éteintes et, à droite du comptoir, une sorte de balustrade de bois, ressemblant à une grille derrière laquelle un homme en manches de chemise semblait tenir des comptes dans un livre. C'était Requejo ; vu à travers les barreaux, on aurait dit un ours en cage.

Je m'écartai de la porte et levai les yeux pour voir une autre enseigne placée à la fenêtre de l'entresol qui disait : "Prêts contre bijoux". A la fenêtre où apparaissait un appel si réconfortant, il n'y avait ni fleurs, ni cage à oiseaux, juste une multitude de capes qui respiraient hygiéniquement l'air matinal par les raccommodages et les trous de vermines. Derrière les vitres pendait un rideau crasseux. J'observai qu'une main écarta le rideau ; je vis la main puis un bras et un visage. Mon Dieu ! C'était Inès. Je la vis et elle me vit. J'eus l'impression que ses yeux exprimaient un je ne sais quoi de terreur et de joie. Ce rayon de lumière dura une seconde. Le rideau tomba et je ne la vis plus.

Cela aviva en moi le désir d'entrer. Comment est-ce que cela pouvait être les commodités, le luxe, les richesses que promettaient les Requejo au cours de leur visite inoubliable ? Pour écarter toute sorte de doute, je tournai au coin et je bombardai de questions le bourrelier.

- Ce Requejo, me dit-il, c'est l'animal de la pire espèce que j'aie jamais vu. Il est riche, mais on voit bien... ; dans une maison où on ne mange pas, il doit bien y avoir de l'argent. Parce qu'il faut que tu saches que, dans le quartier, le bruit court que lui s'alimente des chairs de sa sœur et sa sœur de celles du commis, c'est pourquoi elle est comme un cierge. Et attention, ils ont

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

de l'argent ces bougres !... Avec la boutique et la maison des prêts, ils font leur beurre. C'est vrai que les vêtements ne représentent que le quart de leur valeur, avec l'intérêt à deux pèsètes par douro chaque mois. Quand ils prennent des draps fins et de la vaisselle, ils donnent une once, avec un intérêt de quatre douros par mois. A la boutique, ils font crédit aux vendeurs qui vont dans les villages ; mais ils touchent quatre pèsètes et demie par douro vendu. On dit que lorsque doña Restituta entre dans l'église, elle vole les morceaux de bougie pour s'éclairer la nuit et quand elle va sur la place, tous les trois jours, elle achète une tête de mouton et le suif qui va avec pour faire bouillir la marmite et ils vivent de cela en plus des légumes. Une fois l'an, ils vont au troquet et, là, ils demandent deux cafés. Ils boivent un peu, et le reste, elle le verse, elle, discrètement dans une cruche qu'elle a, cachée sous ses vêtements et elle rapporte ce café chez eux et, en y ajoutant de l'eau, ils le font durer huit jours. Ils font la même chose avec le chocolat. Don Mauro est un vaniteux et il dépenserait plus si sa sœur ne l'avait sous sa coupe comme on dit. Elle a les clés de tout et ne sort jamais de chez elle de peur qu'on ne la vole ; la maison est quelque chose d'attirant pour les voleurs parce qu'on dit que c'est dans la cave que se trouve le coffre de l'argent.

Ces nouvelles confirmèrent l'opinion que je m'étais forgée de la famille d'Inès. Je fus tout d'abord très chagriné en entendant le panégyrique de ces deux personnages car j'avais la certitude qu'il ne me serait pas facile de m'introduire et encore moins de lier amitié avec leurs propriétaires. Je pensais tristement à tout

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

cela quand je me souvins d'une annonce que j'avais composée bien des fois dans l'imprimerie du *Diario* et qui disait : "On cherche un jeune homme de dix-sept ou dix-huit ans, qui sache compter, raser, coiffer un peu, les hommes seulement, et cuisiner au besoin. Celui qui remplirait ces conditions et de bonnes informations en plus, peut se présenter à la rue la Sal, au numéro 5, face aux marchands de peignes, place du marchand de laine et de tissu de don Mauro Requejo, où on discutera salaire et autre."

Je courus à l'imprimerie du *Diario* voir si cette annonce était toujours insérée et j'eus le plaisir de savoir que les Requejo n'avaient pas trouvé quelqu'un pour se mettre à leur service. J'abandonnai ma profession de compositeur d'imprimerie et, sans consulter personne, car personne ne m'aurait compris, je me présentai à la maison de la rue la Sal, me déclarant possesseur des qualités requises dans l'annonce.

Mon unique crainte était que les Requejo se souviennent m'avoir vu à Aranjuez et aient des soupçons pour me prendre à leur service ; mais Dieu, qui sans doute protégeait ma bonne action, permit que ni l'un ni l'autre ne me reconnut, et si doña Restituta me regarda immédiatement avec une certaine expression soupçonneuse et comme se disant : "J'ai déjà vu cette tête quelque part", ce fut sans doute une pensée fugace qui ne fut pas décisive et ne mit pas d'empêchements à mon admission.

Quand j'entrai dans la boutique, la première personne à qui j'exposai mes demandes fut don Mauro. Il abandonna un vieux livre où il écrivait des chiffres tordus, se gratta les coudes et me dit :

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- On va voir si tu fais l'affaire. En un mois, il en est venu au moins cinquante ; mais ils demandent trop d'argent. Comme aujourd'hui ils veulent tous se considérer comme des messieurs...

Appelée par son frère, doña Restituta se présenta et c'est à ce moment-là qu'elle me regarda comme je l'ai dit plus haut.

- Tu sais, me demanda la tante d'Inès, ce que nous donnons ici au commis ? Eh bien, nous le nourrissons et lui donnons douze réaux par mois. Ailleurs, ils donnent beaucoup moins, oui monsieur, chez Cobos, après les avoir tués par la faim, ils leur donnent huit réaux, et merci. Donc, mon garçon, tu restes ?

Je fis mine de trouver que ça faisait peu, j'essayai même de marchander pour qu'on ne découvre pas mon intention et pour finir, je dis que me trouvant sans ressources, j'acceptais ce qu'on m'offrait. Quant aux renseignements qu'ils exigeaient, il me fut facile de les obtenir grâce à une recommandation du régent du *Diario*.

- Douze réaux par mois plus la nourriture, répéta doña Restituta, croyant sans doute, vu mon accord, qu'elle m'avait trop offert. La nourriture oui, c'est ça l'important.

Ah ! Le lecteur ne sait pas encore tout le sarcasme enfermé dans ce mot "nourriture".

- Evidemment, dit Requejo, ici, on vient pour travailler. On verra bien si tu t'y connais en tout ce qu'il faut. Ici, on marche droit, oui, monsieur, parce que sinon...

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

Regarde-moi bien ! moi aussi j'étais un traîne-misère comme toi, et à la fin... par mon honnêteté et mon...

- L'économie, c'est ça l'important, ajouta la sœur. Gabriel, prends le balai et balaye le magasin intérieur. Ensuite tu iras porter ces paquets à l'auberge de la rue Carnero ; ensuite tu copieras les comptes ; après tu laveras le dallage de la cuisine avant de peler les pommes de terre et il te restera quelque temps pour battre les capes, allumer le feu, souffler dessus, dévider le fil de la couture, mettre les numéros sur les bouts de papier, préparer la lampe, épousseter, cirer les chaussures de mon frère et tout ce qui se présentera.

Immédiatement, je commençai les tâches indiquées, prenant soin de mettre tout le zèle possible pour satisfaire mes généreux patrons. Je dois avant tout faire connaître la maison où je me trouvais. La boutique, qui était déjà toute petite, était la pièce la plus spacieuse et la plus claire de toute cette triste demeure, un des nombreux trous où le commerce du vieux Madrid réalisait ses opérations. L'arrière-boutique faisait magasin en même temps que salle à manger et les paquets de mouchoirs et de laines servaient de buffet pour la poterie, dont le brillant se couvrait jour après jour de couches de poussière répétées. Tous les articles de commerce étaient réunis là et empilés dans un certain ordre. Les Requejo vendaient des tissus de laine ou de coton, c'est-à-dire des mouchoirs du Béarn, tissu très courant à l'époque, du percal anglais, qui défiait, à la frontière portugaise, les douanes du blocus continental, des articles de laine des fabriques de Béjar et de Segovie, quelques soieries de Talavera et de Tolède ; et enfin, comme don Mauro voyait que ses affaires marchaient toujours à souhait, il se mit dans les océans de la parfumerie, article éminemment lucratif. C'est ainsi que, outre les articles cités, il y avait, dans l'arrière boutique, une multitude de caisses qui contenaient des poudres fines, des pommades et des eaux aux odeurs infiniment variées, par exemple : odeurs de citron, de thym, de bergamote, de tabac aromatisé au musc, d'œillet, de musc, de lavande, de plantes médicinales, d'eau-de-vie et beaucoup d'autres. Comme le local où l'on gardait tous ces articles servait de salle à manger, vous pouvez imaginer les répugnants mélanges d'odeurs qui émanaient de toutes ces substances, aussi diverses qu'un vêtement de laine teint en blond, un flacon de vinaigre du Prince et une casserole de mie de pain ; mais les Requejo

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

étaient habitués depuis longtemps à cette répugnante association d'odeurs disparates.

De l'arrière-boutique, on montait à l'entresol par un escalier construit, je suppose, par un très savant maître en gymnastique car vous ne vous imaginez pas les contorsions, les plis, les gesticulations et les mille tortures auxquelles il fallait se soumettre pour faire monter le fragile tas d'argile qu'est notre corps. Seule l'immatérielle doña Restituta passait par ces écueils aériens sans aucun dommage. Elle montait et descendait avec une singulière légèreté ; et comme par un don spécial accordé à elle seule, on ne l'entendait pas marcher, chaque fois que je la voyais glisser par cet escalier problématique, ses pas ne paraissaient point des pas, mais les cambrures ondulantes et glissantes d'une couleuvre.

Quand, une fois franchi l'escalier, on arrivait à l'entresol, il fallait faire un calcul mathématique pour savoir quelle direction prendre car le voyageur se trouvait au centre d'un couloir si sombre que, même en plein jour, il n'y entraît qu'une misérable lumière. A tâtons ici et là, on trouvait la porte de la salle, et ici, une fenêtre donnait sur la rue Postas, et bien entendu, je n'y vis aucun rideau vert avec des branches jaunes, mais un papier décoloré, qui en mille lambeaux, se tortillait de rire sur les murs. Un comptoir noir, très semblable aux petites tables, sur lesquelles les frères de la Paix et la Charité demandent l'aumône pour les justiciers, indiquait que, là, il y avait le cachot de la misère et l'autel de l'usure. Effectivement, un encrier à plume d'oie, plume de mauvaise qualité, servait à couvrir les bouts de papier, dont quelques-uns attendaient sur la table la victime désirée. Une commode et plusieurs coffres, protégés par des barreaux, étaient la Bastille des bijoux et l'Alger des linges fins.

***Le 19 de Mars et le 2 de mai* Traduction de Daniel Gautier**

Les capes, draps et vêtements étaient dans la salle d'à-côté qui, de plus, avait le privilège de protéger le chaste sommeil du maître de la maison.

Outre cette salle, il y en avait une autre avec fenêtre qui donnait sur la rue la Sal, qui n'avait rien à envier à la salle antérieure en luxe et en meubles exquis car ses sièges de paille, ornés de festons voyants et si aériens que chaque pièce semblait prête à tomber d'elle-même, n'auraient pas trouvé acquéreurs même au Rastro. Dans cette salle, se trouvait l'atelier. L'atelier de quoi ? Les Requejo avaient trois industries : la vente, le prêt et la confection de chemises, qui, durant les jours auxquels je fais allusion, étaient coupées par doña Restituta et cousues par Inès. C'est là qu'était Inès, depuis cinq heures du matin jusqu'à onze heures du soir ; elle travaillait sans arrêt au bénéfice de la sordide avarice de sa famille. Un ordre express de doña Restituta l'empêchait de sortir de cette salle ; elle ne descendait pas à l'arrière-boutique sauf à l'heure du repas ; on ne lui permettait pas de se montrer à la fenêtre ; on ne lui permettait ni de chanter ni de lire ; on ne lui permettait ni de se distraire de son travail pérenne ni de mentionner son oncle, ni d'évoquer sa mère, ni de parler de rien d'autre que de l'honnêteté des Requejo et la longanimité des Requejo.

Mais, continuons la description de la maison. Dans une chambre intérieure, autrement dit une caverne, il y avait la chambre à coucher de la tante et de sa nièce, et, au fond du couloir, près de la cuisine s'ouvrait ma chambre, c'était une grande salle de deux mètres cinquante de long sur un et demi de large, avec une ouverture immense guère plus petite que la paume de ma main, et par cette clairevoie entraient, d'une cour mitoyenne, quelques rayons de lumière intrus qui s'évadaient au

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

bout d'un quart d'heure après être passés comme des messieurs sur le mur d'en face. Mes meubles étaient un matelas moelleux de feuilles de maïs et une caisse vide qui me servait de pupitre, de table, de chaise, de commode et de sofa. Semblable trousseau était en réalité plus que suffisant et quant à la dense et providentielle obscurité qui enveloppait la maison d'un nuage perpétuel, elle me semblait faite exprès dans mon intention.

L'entresol communiquait par l'escalier général de la maison, partant majestueusement de la porte d'entrée même et, dans son grandiose départ de trois quarts avait un espace suffisant pour que, mathématiquement parlant, il soit impossible qu'une personne qui monte puisse croiser une autre occupée à la difficile tâche de descendre. Par ce tunnel ascendant devaient entrer ceux qui allaient engager quelque chose, et c'était en quelque sorte un passage symbolique et l'expression architecturale exacte des angoisses de l'âme misérable aux moments critiques de la vie. On pouvait bien l'appeler l'escalier des soupirs.

Je ne dois pas laisser sous silence que, dans la maison des Requejo, il y avait une certaine propreté, même si tout bien considéré, c'était la propreté de tous les lieux où il n'y a rien, exemple, la propreté de la table où on ne mange pas, de la cuisine où on ne cuisine pas, du couloir où on ne court pas, de la salle où n'entre aucun visiteur, la diaphanéité du verre où n'entre que de l'eau.

Il n'y avait là ni chiens ni chats, aucun animal, sauf les souris que don Mauro poursuivait avec un chat de fer, c'est-à-dire une souricière. Les malheureuses qui y tombaient étaient si maigres

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

qu'on voyait bien qu'elles ne se nourrissaient que de parfums. Un chien aurait mangé beaucoup ; un chardonneret aurait nécessité plus de rentes qu'un évêque ; une perdrix aurait signifié jeter l'argent par les fenêtres ; les fleurs coûtent cher et en plus, l'eau... La faune et la flore furent donc, pour ces raisons, proscrites et pour admirer la création de l'Être Suprême, les Requejo se limitaient à eux-mêmes.

Il me faut maintenant que je parle d'un autre être qui habitait la maison pendant le jour : je veux dire le commis.

Cet homme-là était un homme coagulé, je veux dire qu'il semblait s'être arrêté à un point de son existence, renonçant aux transformations progressives du corps et de l'âme. Juan de Dios offrait l'aspect des gens de trente ans, même s'il frisait les quarante. Son visage jaune avait une grande ressemblance avec celui de doña Restituta, mais jamais on n'y nota les contractions, les rougissements soudains, propres à cette dame. Il avait des gestes lents et rythmés, sa mobilité avait des limites fixes comme celles d'une machine et, si on peut parfaitement exprimer sa pensée dans les actes de l'organisme humain, Juan de Dios avait réalisé ce prodige. Arriver, ouvrir la boutique, la balayer, couper les plumes, pendre les pièces de toiles à la porte, recevoir l'acheteur, lui dire le prix, marchander toujours avec les mêmes mots, mesurer et couper le tissu, faire payer, compter l'argent le soir, mettant à part l'or, l'argent et le cuivre, telles étaient ses fonctions et telles étaient ses fonctions depuis vingt ans.

Juan de Dios mangeait chez les Requejo qu'ils traitaient comme un frère. Il les servait avec une fidélité incomparable et, si eux avaient confiance en quelqu'un, c'était bien en leur commis.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

Cinq ans avant mon arrivée dans cette maison, la tête organisatrice et géniale de don Mauro Requejo conçut un projet gigantesque, semblable à ceux qui, de siècle en siècle, transforment la face de la lignée humaine. Don Mauro, après avoir fait les comptes du jour, se gratta les coudes, se donna un coup sur le front serein, fit apparaître le blanc de ses yeux, se mit à rire bêtement, appela sa sœur à part et lui dit :

- Tu sais ce que je suis en train de penser ? Eh bien, je pense que tu devrais te marier avec Juan de Dios.

L'histoire dit que doña Restituta souleva les sourcils, porta un doigt au menton, inclina le regard lumineux vers le sol et pensa.

- Eh bien, oui, continua Requejo ; Juan de Dios est travailleur, économe, il comprend le commerce, et en ce qui concerne l'honnêteté, je crois que, nous à part, il n'y a personne au monde de meilleur. Moi, je ne pense pas me remarier et si nous voulons avoir des héritiers, je ne sais comme nous allons nous débrouiller.

Le commis fut mis au courant du projet et dès lors il y eut entre les deux promis, une communication amoureuse, dont je ne parle pas à mes lecteurs parce que je n'arrive pas à imaginer ce que ça pourrait être, même si je me creuse la cervelle. Ils durent sans doute traiter de ce sujet comme si le mariage n'était pas l'union de deux corps. Restituta devait penser à se marier et Juan de Dios devait penser à se marier, tous les deux sans peine ni joie, de telle façon que passées les cinq années, ils parlaient du sujet avec indifférence et considéraient l'affaire comme quelque chose de proche. Il semblait que la rapidité du temps qui passe ne leur faisait rien, ces deux êtres enfermés dans une boutique mesuraient sans doute la vie par mètres, sans

***Le 19 de Mars et le 2 de mai* Traduction de Daniel Gautier**

considérer qu'un jour ils arriveraient à la fin de la pièce. Les deux fiancés étaient de ceux qui se pressent à se marier et finissent par se marier sans que les hommes, Dieu ou le diable ne sachent jamais pourquoi.

Le soir, après souper, nous priions le rosaire que dirigeait le maître de la maison d'une voix beuglante ; et une fois la prière au saint patron terminée, on restait dans l'arrière-boutique à discuter tranquillement pendant une heure et demie, et souvent s'y associaient quelques vieux amis ou voisins tout proches. Le soir de mon inauguration, on ne changea pas la coutume inaltérable. Don Mauro, sa sœur, Juan de Dios, Inès et moi, nous récitons le dernier *ora pro nobis* quand la cloche de l'entresol sonna et on m'envoya ouvrir.

- C'est notre voisin Lobo, dit ma maîtresse.

Imaginez, lecteurs, quelle fut ma surprise en ouvrant la porte de me trouver face à face avec l'épouvantable silhouette du licencié aux lunettes vertes, celui qui avait voulu m'attraper cinq mois auparavant à l'Escorial. La crainte de me voir reconnu me causa un grand trouble ; mais j'eus la chance que l'illustre gratte-papier ne se préoccupait pas de ma personne. Je ne sais si je vous l'ai dit mais on pouvait voir chez moi la transformation causée par l'âge et une soudaine croissance rendait mon corps plus fort et mon visage plus rond, visage où pointait un léger duvet. C'est sans doute pour cette raison que le licencié Lobo ne me reconnut pas, comme je le craignais.

- Mesdames et messieurs, dit Lobo en s'assoyant sur une caisse de chaussettes, aujourd'hui est un jour de bonheur universel. Notre Roi est enfin sur le trône. Vous n'êtes pas sortis ? Eh bien, Madrid semble sur des braises d'or. Que de prodiges ! Que de drapeaux ! Tous les gens sont dans la rue !

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Nous ne sortons pas voir les luminaires, répondit Requejo, nous avons largement à faire à la maison. Ah ! monsieur de Lobo, le travail ! Ici, il n'y a pas de fainéants, on gagne notre pain quotidien comme Dieu nous l'a demandé.
- Béni soit Dieu ! ajouta le gratte-papier et vive les hommes riches comme don Mauro Requejo qui, à force d'intelligence...
- D'honnêteté, c'est tout, l'honnêteté, dit le boutiquier en se grattant les coudes.
- Vive le commerce ! s'écria Lobo. La plume, monsieur don Mauro, ne fournit même pas les chaussures. Je suis là, moi, depuis vingt-deux ans à ma place du Conseil et Chambre de Castille, et Dieu sait que jusqu'à aujourd'hui, je ne suis pas sorti de la pauvreté. Beaucoup de chaussures usées à trimer et rien de plus. Maintenant, j'espère qu'on va me donner un poste de secrétaire de "la Chambre", ce corps mortel le mérite amplement.
- Comme vous avez servi le favori...
- Non... je vais vous dire... Je ne m'attache pas à des vétilles et j'ai servi le Gouvernement précédent en toute bonne foi et en toute loyauté. Mais, mon ami, qu'est-ce qu'il ne faut pas faire pour ce malheureux petit pois chiche qui nous coûte tant ! Dès que j'ai vu que le Généralissime était aux mains de la Confrérie de la Paix et de la Charité, j'ai fait une requête à celui des Asturies et j'ai écrit huit lettres à don Juan Escóiquiz pour voir s'il peut me trouver un poste de secrétaire de "la Chambre". Je les ai poursuivis lors de la fameuse cause ; mais ils ne s'en souviennent pas et au cas où ils s'en

***Le 19 de Mars et le 2 de mai* Traduction de Daniel Gautier**

souviendraient, j'ai rédigé une rétractation en bonne et due forme disant qu'on m'avait obligé à faire telle et telle action en me mettant un pistolet sur la poitrine.

- Je n'ai pas vu de *fourmi* persévérante comme monsieur de Lobo.
- Le peuple espagnol est enchanté de son nouveau Roi ! continua l'officier. On en pleurerait, madame doña Restituta. Là, je suis parti emmener mon Angustias et les filles à la neuvaine de monsieur Saint-Joseph, et après avoir prié le rosaire à San Felipe, nous avons fait un tour dans les rues. Ah ! que c'est drôle ! Il semble qu'on ait brûlé la maison de Godoy, celle de sa mère et de son frère don Diego, ce qui est bien fait parce qu'avec tout ce qu'ils ont volé, il n'y a plus aucune pèsète en vue. Après nous être amusés un peu, nous sommes rentrés ; elles se sont arrêtées au 13 chez Corchuelo et moi, je suis venu ici, parler un moment. Mais, j'avais oublié... Inesita, comment allez-vous ? Et vous, monsieur don Juan de Dios ?

Inès répondit brièvement au salut.

- Elle est un peu paresseuse, dit Restituta en regardant l'orpheline avec dédain. Aujourd'hui elle n'a cousu qu'une chemise et demie, c'est vraiment n'importe quoi.
- Eh bien, ça ne me paraît pas mal.
- Ah ! Monsieur de Lobo, ne dites pas que ce n'est pas mal. Ma grand-mère, d'après ce que disait ma mère, faisait la bagatelle de deux chemises. Mais cette gamine est habituée à la paresse ; on voit bien... sa mère ne faisait que traîner les pieds dans les rues... et la petite

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

allait toute la journée ici ou là, je te mets ici, je te laisse là.

- Oui, il faut travailler, dit Requejo parce que, ma petite, le pois chiche, le lard, le pain et les pommes de terre ne tombent pas tout cuits du ciel, et celui qui vient ici se remplir la panse ne peut pas rester à se tourner les pouces. Sinon, faites comme moi qui ai gagné tout ce que j'ai, sou par sou, et quand j'étais jeune, boulot le matin, boulot l'après-midi, boulot à toutes les heures et toujours aussi gros et aussi beau.
- Elle est très habile, affirma Restituta, elle sait coudre, ce qui lui manque c'est la volonté. Ce n'est plus une gamine maintenant, elle a quinze ans accomplis, elle peut bien comprendre ça. A son âge, je dirigeais déjà la maison de mes parents. C'est vrai qu'il n'y en avait pas beaucoup comme moi, et on m'appelait le luminaire de Santiagomillas.
- Eh bien, je crois que la petite Inès est une perle, déclara Lobo avec bienveillance. Et elle est là sans parler, toute modeste, on ne peut que l'aimer.
- C'est bien ce que je lui ai dit quand elle est arrivée ici, continua Restituta, les temps sont durs, on ne gagne pas grand-chose, on ne vend pas beaucoup, et en haut ce n'est que misère. Elle comprendra que nous nous sommes mis une lourde charge en la recueillant, parce que... si vous voyiez monsieur de Lobo, la misère qu'il y avait chez le prêtre d'Aranjuez où était ma nièce ! Ah ! Ça crevait le cœur !
- Eh bien, il faut qu'elle travaille, dit don Mauro. Ma nièce est une brave fille et je vous ai déjà dit que je

l'adorais. En fin de compte, tout ce qui est dans la maison, c'est pour elle.

- Je le lui ai déjà dit, continua Restituta, demain elle doit laver tout le linge de la maison car, puisqu'elle est là, pourquoi embaucher une lavandière ? Evidemment sans laisser tomber la couture ; et si demain elle en fait plus de vingt mètres, je lui mettrai quelques gouttes de bergamote sur son mouchoir, du parfum des flacons périmés. Ce qu'il y a de bien avec cette fille, monsieur de Lobo, c'est qu'elle ne répond jamais. C'est vrai qu'elle n'est pas très délurée et qu'elle sait bien tout ce qu'elle nous doit, car elle a trouvé en nous son Ange Gardien. Ah ! vous ne pouvez pas imaginer la misère qu'il y avait dans la maison du prêtre d'Aranjuez !...
- Je le connais, oui, dit Lobo montrant en un rire féroce ses dents vertes. C'est un pauvre homme qui faisait des vers latins pour le Prince de la Paix. On va s'occuper de son cas. Il est prouvé que ce don Celestino, avec sa tête d'homme de bien, était l'homme de confiance du favori et il était chargé de la correspondance avec Napoléon pour se répartir l'Espagne.
- Mon Dieu ! Quelle iniquité ! Je me disais bien que cet homme avait une tête de méchant.
- Mais on va lui jouer un bon tour, continua Lobo. Comme la paroisse d'Aranjuez est demandée par un de mes cousins, on va la disputer à don Celestino et, moi et un compagnon, nous allons écrire huit mains de papier timbré qui prouvent que ce monsieur le curé est accusé de lèse-nation.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

Pendant qu'ils parlaient je faisais des efforts pour retenir mon indignation. Inès, atterrée par la faconde de son oncle et de sa tante, n'osait pas dire un mot. Juan de Dios en faisait autant ; mais par un phénomène étrange, les traits glacés et tranquilles du commis montraient ce soir-là que ce qu'il entendait ne le laissait pas indifférent.

- On verra bien, répondit Lobo en se frottant les mains. Mais que fait donc là, sans rien dire, notre don Juan de Dios ? Ah ! Restituta, vous allez avoir là un mari bien muet ! Et on ne peut pas dire que vous allez vous disputer pour un mot de trop ou un mot de moins. Et la noce, c'est pour quand ? Allez, courage, du cœur à vous aussi monsieur don Mauro de mon cœur parce que vous voyez bien que la petite le vaut bien. Bon ! le mois qui vient, on passe à l'autel. Restituta avec mon cher monsieur Juan et vous, avec votre chère nièce Inès qui, si je ne m'abuse, a dû prier quelque *Notre Père* à Saint Antoine pour que ça se réalise.

Tous les regards se tournèrent vers Inès. Don Mauro étira les bras en croix, puis ferma les poings et les leva vers le haut comme s'il voulait toucher le plafond, se décrocha la mâchoire, et laissa ensuite tomber bruyamment ses deux mains sur la table et dit :

- Je le lui ai déjà dit, et c'est vrai que la petite n'a pas encore daigné me répondre.
- Eh bien que veut dire le silence dans ces cas-là ? Comment voulez-vous qu'une petite bien élevée vous dise : "Je veux me marier, mais oui, qu'on me présente un mari" ? Au contraire, c'est la loi qui veut que

jusqu'au dernier moment, elles fassent les dégoûtées et qu'elles disent que ça leur fait honte.

- Je te l'ai dit, mon frère, fit remarquer doña Restituta, que, bien que ce soit le destin de cette gamine, si elle se comporte bien, si elle travaille, il n'y a pas lieu encore de traiter de ce sujet. Tu sais bien comment sont les filles, quand elles s'enthousiasment et qu'elles parlent de mariage, on ne les retient plus. Elle, je le sais, elle en sera très contente, mais tu as tort de lui dévoiler trop vite ton grand cœur, elle peut tout mettre par terre, en pensant tous les jours à ce petit amour, aux palabres, aux cadeaux. Ah ! Elle sait bien ce qu'elle fait, la friponne ! Elle sait bien qu'un homme comme toi n'est pas à la portée de toutes les filles de Madrid !
- Et pourquoi ne lui dirais-je pas tout de suite ? répondit Requejo en riant, c'est-à-dire en enclenchant le mécanisme du rire dans cet organisme brut. Ma nièce me plaît ; et même si nous connaissons une bonne quantité de femmes de la haute société qui me demandent et m'adorent, j'ai dit : "Il vaut mieux que tout reste en famille." Pourquoi ne pas lui dire une bonne fois que je veux me marier avec elle ? Je sais bien qu'elle sera si contente qu'elle en restera huit nuits sans dormir et qu'elle en sera toute bouleversée et qu'elle n'en fichera plus une rame ; et si je faisais sa volonté... demain... mais une chose compensera l'autre... Alors, je dis : Si elle voyait le collier et les pendentifs d'or que j'ai convenu d'acheter à l'orfèvre de l'arc de Manguiteros !...
- Allez ! Va ! dit Restituta. A quoi ça sert de parler de tout ça ? A quoi ça sert de sortir la fille de ses gonds et

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

lui bouleverser la cervelle ? A rien... pas de colliers ni de pendentifs. Comment veux-tu que la petite lave le linge et couse les chemises si on lui dit qu'elle va être, comme qui dirait, princesse ?

- Non, non... moi, je l'aime, je l'estime, affirma Requejo. Pourquoi la priver de ce plaisir ? Qu'elle le sache... je dirai même plus, ma chère sœur ; c'est que, même si je n'aime pas la fainéantise, parce que vous voyez bien, moi, depuis l'âge de quatorze ans... même si je n'aime pas la fainéantise, d'ici à ce qu'on se marie, si Inès veut travailler qu'elle travaille, sinon qu'elle ne travaille pas.

Don Mauro se remit à rire, allongeant le bras vers Inès pour lui toucher le menton. La fille en tressaillit comme au contact d'un animal dégoûtant et repoussa brusquement la caresse de son oncle impertinent.

- Qu'est-ce que ça veut dire, petite ? Qu'est-ce que c'est que ces manières ? dit don Mauro en fronçant le sourcil. Et dire que je te propose le mariage...
- Avec moi, s'écria l'orpheline sans pouvoir cacher son horreur.
- Avec toi, oui.
- Laisse-la, Mauro ; tu sais bien qu'elle est un peu mal élevée. Ma petite, on ne répond pas comme ça.
- Eh bien, elle a sa fierté, la cochonne.
- Moi, je ne me marie pas avec vous, je ne veux pas me marier, dit Inès avec énergie, retrouvant son aplomb dès les premiers mots.
- Ah ! Non ? demanda Restituta dans un cri de rage. Eh bien, indigne, morveuse, quand as-tu pu rêver avoir un

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

mari pareil, un Mauro Requejo, un homme comme mon frère ? Et cela après t'avoir sortie de ta misère !...

- Moi, vous m'avez sortie du bien-être et du bonheur pour m'amener à cette misère, à ces affronts que je subis ici, dit l'orpheline en pleurant. Mais mon oncle va venir me chercher et je m'en irai pour ne jamais revenir et ne plus vous revoir. Me marier avec un homme pareil ! Je préfère mourir.

Oh ! En l'entendant, je l'aurais mangée. Inès était sublime. Je pleurais.

Quand les Requejo entendirent, dans la bouche de leur victime, un refus si absolu, la colère dans leur âme perverse s'enflamma de manière terrible. Restituta devint livide, don Mauro se leva en balbutiant des mots grossiers.

- Comment ça ? Venir manger mon pain, venir ici laver sa gale, venir ici après avoir couru les chemins pour demander l'aumône... et se comporter de cette manière !... Mais es-tu une Requejo ou bien es-tu d'une autre caste maudite ?... Attention, mademoiselle *Profiteuse*. Petite, tu sais qui je suis ? Tu sais que j'ai une main de cinq doigts... tu sais que je m'appelle Mauro Requejo... tu sais qu'aucune *pissoise* ne s'est moquée de moi... tu sais que les poux de ton espèce ne viennent pas me piquer ?... Passons la fête en paix... et tiens-toi-le pour dit, tu vas faire ce que je te demande, un point c'est tout.

Ceci dit, il attrapa de sa main de fer le bras de la fille et la secoua avec force. Il voulut mettre le principe d'autorité un peu plus haut et lança Inès contre le mur, s'avançant vers elle dans

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

une attitude rageuse. Voyant cela, j'eus l'impression d'avoir les yeux brouillés et je sentis mon sang monter du cœur à la tête. J'étais debout près de la table et, à portée de main, il y avait un couteau à la pointe effilée. Le lecteur peut comprendre cette terrible situation, et impossible de blâmer ma conduite, si de tels faits, enfants d'une colère aveugle et sans préméditation, peuvent s'appeler conduite. Qui, en voyant une orpheline innocente et sans défense, maltraitée par le plus niais et le plus grossier des hommes, aurait pu rester sans réaction ? Durant cette scène d'une seconde, j'avançai la main jusqu'à toucher le manche du couteau et, d'un rapide coup d'œil, j'observai le corps difforme de don Mauro Requejo ; mais heureusement pour moi et pour tous, celui-ci, sans doute épouvanté devant la faiblesse de la victime, se retint et n'osa pas la toucher. Sur un mouvement insignifiant, un pas en arrière, un regard, une idée qui passe et s'enfuit repose la perte de personnes honorables, et un grain de sable nous fait trébucher et nous précipite dans l'abîme du crime. Cette fois-ci, Dieu m'écarta du chemin qui mène au cachot et au bague.

Le licencié Lobo et le commis aidèrent leur ami à calmer sa colère. Sur le visage du deuxième, je remarquai une très vive agitation, sa peau jaune s'enflamma d'un rouge inhabituel et je ne savais pas s'il fallait l'attribuer à l'indignation ou à la honte.

Doña Restituta, voulant mettre fin à une scène qui ne pouvait avoir que de fâcheuses conséquences, trancha l'affaire en disant :

- Ne t'échauffe pas, mon frère. Je la ferai retrouver la raison. Tu sais bien qu'elle est un peu mal élevée. Allez, ma fille, monte, et nous réglerons nos comptes.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

Ce fut l'ordre de la retraite. Juan de Dios sortit de la boutique pour s'en aller chez lui et doña Restituta et Inès montèrent, je suivis car on me donna l'ordre aussi d'aller me coucher. Les deux femmes entrèrent dans leur chambre et moi dans la mienne ; mais ne pouvant maîtriser mon inquiétude et craignant que dans la chambre voisine se répète entre tante et nièce la scène violente de l'arrière-boutique, après un petit moment, je sortis doucement de mon coin et me glissai dans le couloir, retenant ma respiration pour ne pas être entendu. Installé près de la porte de la chambre, j'entendis la voix de doña Restituta qui disait : "Ne pleure pas, dors. Mon frère est une personne aimable ; sauf que soudain... Si lui t'aime beaucoup, ma petite..." Cette amabilité de la couleuvre me surprit ; mais je compris que ce n'était que pur artifice.

Les voix de don Mauro et de Lobo, restés dans l'arrière-boutique, m'arrivaient aussi confusément. J'avançai un peu jusqu'au bord de l'escalier et couché par terre je tendis l'oreille.

- Quand je vous donne ma parole que c'est ainsi, disait le gratte-papier. Inesita fut abandonnée et recueillie par doña Juana. Sa mère, une des principales dames de la Cour, désire la rencontrer et la protéger. Je possède les documents pour identifier la personnalité de la jeune fille. De sorte que, si vous vous mariez avec elle... mon ami, madame la comtesse a les meilleures oliveraies de Jaén, les meilleures pouliches de Cordoue, les meilleures prairies du Jarama, et plus de trente mille fanègues de pain en terre d'Olmedo et à don Benito, sans héritiers directs pour se disputer cette jolie qui, il y a peu, était en train de faire des grimaces ici même.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Mais vous avez bien vu, dit don Mauro marchant à grands pas dans l'arrière-boutique. La jeune fille est un porc-épic. Je lui fais une caresse et elle me tape sur les doigts ; je lui dis que je l'aime et elle me crache à la figure.
- Mon ami don Mauro, répliqua le licencié, la méthode que vous employez, vous et votre sœur, n'est pas la plus appropriée pour vous faire aimer de la petite. Vous devriez la choyer et vous la maltraitez en la faisant travailler jusqu'à en crever. Qui peut croire qu'une princesse comme elle puisse faire la vaisselle et laver le linge ? De cette façon, elle haïra mon cher monsieur don Mauro comme si c'était le diable en personne.
- Ah ! dit mon maître en se donnant un coup sur la nuque majestueuse, monsieur le licencié a tout à fait raison. C'est ce que je disais à ma sœur ; mais Restituta est tellement ambitieuse qu'elle se laisserait écorcher vive pour un sou, elle s'obstine à exploiter la malheureuse. Sommes-nous riches, monsieur Lobo ? Eh bien oui, nous sommes riches. A quoi bon se démonter pour un sou ? Mais avec ma sœur, il n'y a rien à faire. Vous ne croyez pas ? Ici on vit comme à l'hospice : mon père s'appelle miche de pain et moi je meurs de faim, comme dit l'autre. Eh bien, je dis que ça va être comme je dis, et ma sœur n'a qu'à se marier avec Juan de Dios et garder ce qui lui revient... Un point c'est tout. Inesita ne travaillera plus parce que si elle meurt...
- En plus, dit Lobo, essayez d'être aimable avec elle. Soignez un peu plus que l'extérieur et ne vous présentez pas devant elle avec cet air rustique de

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

portefaix parce que les filles sont les filles, monsieur don Mauro, et on n'entre dans le temple de l'amour que par la porte du bon paraître.

- C'est bien parlé. Si ça ne tenait qu'à moi... J'aime bien m'habiller, mais cette langouste de Restituta ne me laisse pas et elle dit que je ne dois mettre mon beau costume que pour la fête du Saint Sacrement. Non, non ; ici c'est moi qui commande, je vais me faire beau, parce que je... grâce à Dieu, je ne suis pas de ceux qui ont besoin d'un tas de fards et de mixtures pour paraître beau, et tout ce que je me mets me va à merveille. Je vais traiter Inesita comme elle le mérite et Dieu fera le reste. Avant un mois, je la conduis à l'autel.
- C'est la meilleure méthode, monsieur don Mauro. Les menaces, la séquestration, les privations, le travail excessif n'aboutissent à rien sauf à ce que la jeune fille vous déteste et s'éprenne du premier pauvre diable qui passera par là.

Voilà ce que disaient le commerçant et le gratte-papier. Ils se saluèrent et le second sortit dans la rue de la boutique. Je me retirai à toute vitesse et sans bruit, pourtant, doña Restituta, de son organe auditif ultra sensible, dut entendre je ne sais si ce fut ma respiration ou le léger bruit d'une brique cassée remuée sous mes pas. Cela produisit comme un cri d'alarme dans son esprit aux aguets, elle sortit à la rencontre de son frère qui montait et lui dit :

- Il me semble avoir entendu un bruit. Y aurait-il des voleurs ? Cette nuit, il y a eu un vol dans la rue Imperial, ils sont passés par les toits.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

Ils fouillèrent toute la maison, tandis que moi, glissé dans mes draps, je feignais de dormir comme un loir. Enfin, convaincus qu'il n'y avait pas de voleurs, ils se couchèrent. Beaucoup plus tard, je remarquai que doña Restituta fouillait la maison une deuxième fois, jusqu'à ce que tout retombe dans le silence. Peu avant le petit matin, j'entendis un bruit de monnaie. C'était doña Restituta qui comptait son argent. Après je l'entendis sortir de sa chambre, descendre à l'arrière-boutique et de là au sous-sol, où elle resta plus d'une heure.

Le lendemain, don Mauro se mit en quatre pour faire des cadeaux à sa nièce, mais il le faisait de manière si lourde que chacune de ses finesses était une bêtise et chaque mouvement une ruade.

- Restituta, disait-il, je ne veux pas que notre demoiselle travaille. Tu m'entends, ma sœur ? Inès est ma nièce et tout est pour elle. S'il faut coudre, voilà l'argent pour engager des couturières. Sors mon nouveau costume, je veux le mettre tous les jours, et je veux le mettre dans la boutique... et ne me fais plus ce pot-au-feu à la tête de mouton, je veux maintenant du bœuf pour moi et mon ange, ma nièce... et pour ce qui est du collier que j'ai convenu d'acheter, je l'achète aujourd'hui même... ici, c'est moi qui commande et moi seul... je vais faire venir un piano pour qu'Inès apprenne à jouer... Je vais l'emmener en voiture à la Florida... et si demain, le nouveau Roi est introduit comme on dit, nous irons tous le voir et je veux aller avec mon nouveau costume et ma nièce à mon bras. N'est-ce pas mon cœur ?

Restituta voulut protester contre tant de gaspillages mais son frère prit la mouche et il n'y eut qu'à obéir bien qu'à contrecœur. Grâce à l'énergique résolution du maître de maison, on vit l'arrière-boutique honorée de plats encore jamais vus ici, même si doña Restituta, accrochée à ses habitudes d'ancien régime, n'en goûta aucun.

- Ma sœur, lui disait don Mauro, j'en ai assez de la misère. C'est tout, assez de travail. Tu vois cette poule, ma petite Inès ? Eh bien, tu dois la manger tout entière

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

sans rien laisser car c'est pour cela que je l'ai achetée de mes propres deniers. J'ai pour toi une robe de soie en velours vert avec des attaches en velours jaune. Tu vas la mettre demain quand on ira voir l'installation du Roi... Et tu mettras aussi des chaussures bleues et des bas rouges à rayures noires... j'ai misé aussi sur une coiffe d'au moins quatorze mètres de rubans de toutes les couleurs... Donc tu te fais belle... c'est moi qui commande.

- Tu lui apprends de belles choses à la petite, dit doña Restituta, regardant de biais les pièces de vêtements qu'on venait d'apporter à la boutique.

En effet, mesdames et messieurs, la générosité de don Mauro était aussi brute que son avarice et sa sauvagerie ; c'est pourquoi les efforts qu'il faisait pour qu'Inès s'habille avec toutes ces fanfreluches ridicules furent un des plus grands tourments dont eut à souffrir l'orpheline durant son enfermement.

- Cet après-midi, continua l'oncle, je vais faire venir deux aveugles qui joueront et tu pourras ainsi danser tout ce que tu voudras, Inesilla. Je veux que tu danses au moins trois heures de suite, tu dois le faire parce que c'est moi qui commande... et ces pendentifs énormes qui sont en haut, et qui sont à nous, parce qu'ils étaient en gage et personne n'est venu les chercher, tu vas les mettre à tes jolies petites oreilles.
- Voilà, ils étaient pour elle, dit sur un ton vinaigré Restituta. Deux pendentifs en filigrane d'or, longs comme des marteaux de cloche, ils ont appartenu à une

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

femme de chambre de la reine doña Isabel de Farnèse !
Mon frère, passons la fête en paix.

- Ici, il n'y a que moi qui commande, s'écria Requejo en donnant un coup de poing à faire trembler la caisse qui servait de table.

Comme il fallait s'y attendre, Inès refusa de mettre les vêtements de théâtre que don Mauro avait achetés, ce qui mit de mauvaise humeur le brave commerçant, qui ne resta pas en place de toute la journée, il mit et enleva plusieurs fois son costume neuf, jurant que, chez lui, il était le seul à commander.

Le lecteur aura sans doute été surpris par un détail, c'est que trois jours après être arrivé dans cette funeste maison, je n'avais même pas encore eu l'occasion de parler avec Inès. Les soupçons de la maîtresse de maison étaient affreux et elle était si prévoyante que chaque fois qu'elle descendait de l'entresol à l'arrière-boutique, en dehors de l'heure bien triste des repas, elle l'enfermait, conservant la clé dans sa profonde poche. J'étais désespéré, je n'avais plus espoir de sauver la pauvre orpheline jusqu'au jour où, décidé à communiquer avec elle, je guettai l'occasion où doña Restituta était en train de plumer quelques malheureux dans le bureau des prêts et je m'approchai de la porte de sa prison, je l'appelai doucement. J'entendis le froufrou de sa robe et sa voix qui demandait :

- Gabriel, c'est toi ?
- Oui, Inès de mon cœur. Nous pouvons parler un peu mais ne parle pas trop fort. Je vais faire du bruit avec mon balai pour qu'on ne nous entende pas.
- Comment es-tu venu ici ? Dis, Gabrielillo, tu vas me sortir de là ?

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Ma reine, même s'il y avait cent mille Requejo et huit cent mille Restituta, je te sortirais. Ne pleure pas, ne t'en fais pas. Mais, dis-moi, friponne, m'aimes-tu maintenant moins qu'avant ?
- Non, Gabriel, me répondit-elle. Je t'aime plus, beaucoup plus.

Je fis beaucoup de bruit et je lui donnai mille baisers à travers la porte.

- Touche la porte avec tes doigts pour que je sente que tu es là.

Inès donna quelques petits coups sur le bois et me demanda :

- Cela va mettre du temps pour me sortir d'ici ? Ecris à mon oncle qu'il vienne me chercher.
- Ton oncle n'obtiendra rien de ces barbares. Attends, aie confiance en moi. Petite, fais-moi le plaisir de poser un baiser sur la porte.

Inès posa un baiser sur la porte.

- Je vais te sortir de cette maison, mon trésor ou alors, je ne suis plus Gabriel, lui dis-je. Fais en sorte de ne pas leur déplaire. S'ils veulent t'emmener faire un tour, ne résiste pas. Tu m'entends ? Laisse-moi faire le reste. Adieu, voilà la couleuvre qui vient.
- Adieu, Gabriel. Je suis contente.

Nous embrassâmes tous les deux la barrière qui nous séparait et le dialogue fut interrompu parce qu'une fois consommé dans le bureau des prêtres l'assassinat pécuniaire, les victimes sortirent

***Le 19 de Mars et le 2 de mai* Traduction de Daniel Gautier**

et derrière eux, doña Restituta, rayonnante de férocité avare.
Sur son visage, on voyait qu'elle avait fait une bonne affaire.

Cette nuit-là vint à la réunion en plus de monsieur de Lobo, doña Ambrosia de los Linos, commerçante de la rue du Prince, que les lecteurs, si je ne m'abuse, ont l'honneur de connaître, car il me semble qu'elle a déjà paru dans les événements que j'ai racontés. Feu son mari avait été compagnon de don Mauro dans le chargement et l'enlèvement de paquets et de marchandises, et depuis lors, les deux familles avaient conservé une cordiale amitié. Doña Ambrosia me reconnut mais ne dit rien qui puisse être en ma défaveur dans la tête de mes nouveaux maîtres et une fois assise, opération toujours difficile, étant donné son volume et l'étroitesse des sièges elle lâcha sa langue en ces termes :

- Comment ça, Restituta, comment ça, don Mauro, vous n'êtes donc pas allés voir l'arrivée des Français ? Mais, mes enfants, je vous assure que c'était à voir. Qu'ils sont beaux, grand Dieu !... Eh bien, je vous le dis, cela fait plaisir de voir de si bons garçons... et il y en a tant qu'on a l'impression qu'il ne va pas y avoir assez de place dans Madrid ! Si vous voyiez, don Mauro, les uns sont vêtus à la mode maure, avec des culottes comme des muletiers, mais qui vont jusqu'aux chevilles, des turbans sur la tête et une plume très longue. Si tu voyais, Restituta, quelles moustaches ! et quels sabres ! Ils ont des casques poilus et quels galons, quelles croix ! Je te dis que j'en suis restée baba... Ceux des turbans, je crois qu'on les appelle des *zamaluks*. Il y a aussi ceux qui font partie, d'après don Lino Paniagua, des *gloutons de la Garde Impériale*, ils portent des cuirasses qui sont de vrais miroirs. Derrière tout le monde venait le général

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

qui les commande, on dit qu'il est marié avec la sœur de Napoléon... c'est lui qu'on appelle le grand duc de *Murraz* ou je ne sais comment. C'est le garçon le plus beau que j'ai jamais vu ; il souriait, le voyou, en regardant les balcons de la rue Fuencarral. J'étais chez mes cousines et je crois qu'il m'a regardée. Ah ! ma fille, quel regard ! Je suis devenue toute rouge... Ils sont en train de demander à se loger. Aucun ne m'a été attribué, je le regrette ; parce que à vrai dire, ma fille, ces messieurs me plaisent bien.

- Grâce à Dieu, nous avons un Roi, dit don Mauro. Et vous, doña Ambrosia, avez-vous vendu quelque chose ces jours-ci ? Parce que, en ce qui nous concerne, pas une effilochure n'est sortie d'ici.
- Chez moi pas un bouton, répondit la commerçante. Ah ! Mon pauvre garçon ! Maintenant, quand ce Roi bizarre va régler les affaires, on aura peut-être espoir de faire quelque chose. Quelle époque, Restituta, quelle époque ! Mais vous ne savez pas la meilleure ? Vous ne connaissez pas la grande nouvelle ?
- Quoi ?
- Demain, il va y avoir l'entrée triomphale de notre nouveau Roi d'Espagne à Madrid, monsieur don Fernando le Septième.
- Tout Madrid le sait aujourd'hui.
- Eh bien, nous n'allons pas manquer d'aller le voir ; écoute bien, Restituta, écoute bien, Inès, dit Requejo, demain, on ne travaille pas.
- Moi, plutôt mourir que ne pas aller les voir, affirma doña Ambrosia. Mes cousins sont sortis cette nuit sur le chemin d'Aranjuez pour l'attendre. Ah ! Quelle joie,

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

monsieur don Mauro ! Si mon époux était là pour voir ça ! Lui qui me disait : "Tant qu'on aura ce Roi et cette Reine de quatre sous, on n'aura jamais un Gouvernement éclairé". Demain va être un jour de joie. J'ai un balcon dans la rue d'Alcalá, et nous avons déjà commandé une demi-douzaine de bouquets de fleurs au Valencien pour les lancer à sa Majesté quand elle passera.

- Rien, j'ai dit, précisa don Mauro, si *celle-ci* ne veut pas aller, qu'elle reste à la boutique. Inès va me coudre la manche de la redingote que j'ai déchirée hier, en l'enlevant... On va bien voir si Gabriel sait faire les queues de cheval... Evidemment, Inesilla, si tu veux prendre un de ces flacons d'eau de parfum à l'œillet, que tu as à ta droite, tu peux. Tout est à toi.

Voilà comment se poursuivit la conversation sans incident notable par la suite, donc je n'en parle pas, car je suppose que le lecteur est peu intéressé de connaître l'histoire de la maladie dont souffrit le mari de doña Ambrosia, tragique événement qu'elle rapporta. Les seuls personnages à se taire pendant ces réunions, sans compter votre serviteur, étaient Inès et monsieur Juan de Dios, ce dernier parce que c'était un homme qui parlait peu comme je l'ai déjà dit.

Le jour du 24 mars arriva et la tête de don Mauro, coiffée par moi, essaya de rivaliser avec la brillance et la beauté du soleil. Doña Restituta, qui ne put résister aux suppliques de son frère, frotta le voile parcheminé de son visage jusqu'à le lustrer, puis elle mit le costume classique de toujours qu'elle avait revêtu déjà la première fois que je l'avais vue à Aranjuez. Don Mauro eut beau tempêter dans toute la maison, il ne réussit pas à faire

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

mettre à Inès la robe de soie verte, les bas rouges, les bottes bleues et la coiffe que son vaniteux tonton avait achetés pour habiller dignement celle qu'il considérait comme sa future épouse. La jeune fille refusa d'être l'objet d'une fête publique, et enfin, pour la décider à sortir, on lui permit de mettre ses vêtements de deuil. Lorsque tous les trois furent prêts, Juan de Dios fut chargé des soins de la maison et don Mauro me dit avec sérieux :

- Gabriel, aujourd'hui est un jour de repos. Viens avec nous ; comme ça tu me referas la queue de cheval si elle part de travers et tu m'aideras à mettre mes gants quand sa Majesté passera, avant cela, je ne veux pas mettre mes mains dans les prisons de l'Inquisition. Qu'en penses-tu ? C'est bon ? Tire sur ce pan un peu froissé. Ecoute, mon garçon, fais-moi la faveur de glisser ta main entre la casaque et le cuir jusqu'au dos pour me gratter l'épaule droite, j'ai l'impression d'avoir là un régiment de puces... Oui, là... là... C'est bon.

Ceci dit, une fois l'âne gratté, je pris mon bonnet et nous sortîmes. Ah ! Mon Dieu ! Cette Puerta del Sol, cette Calle Mayor et cette rue d'Alcalá ! Mes lecteurs, quel que soit leur âge, ont bien dû voir une fois ces entrées solennelles dont nous abreuve si souvent l'histoire contemporaine, de sorte que pour vous faire une idée de cette foule, de ce vacarme et de cette allégresse, il me suffira de vous dire que le 24 mars 1808 ne fut pas différent des années postérieures sauf par sa folle exagération.

Depuis les balcons des maisons nobles pendaient de riches tentures damasquinées avec leur ample écusson et leurs franges

***Le 19 de Mars et le 2 de mai* Traduction de Daniel Gautier**

brillantes, des prêts gagés qui jusqu'à il y a peu étaient vus mais maintenant passés de mode et ratatinés comme le patrimoine de leurs propriétaires dans certaine fête du Corpus. Les autres maisons étaient décorées selon l'enthousiasme de ses locataires et ce qu'ils avaient à portée de main, la quantité de morceaux de mousseline qu'un peuple fou accroche de balcon en balcon, en ce jour mémorable considérable. La multitude infinie d'éventails qui protégeaient du soleil le visage de milliers de dames penchées aux balcons, offrait un aspect surprenant et quand le regard parcourait un panorama si enchanteur, l'incessant mouvement de ceux qui s'agitaient pour faire de l'air à ces dames, provoquait un certain étourdissement. Ce colifichet espagnol parlant et reproduit en si grand nombre, présentant alternativement au soleil une de ses faces, blanche ou bleue ou rouge et ornée de lentilles d'argent et d'or, imitait le battement d'ailes de milliers d'oiseaux s'efforçant de reprendre leur envol. C'était un jour de mars, un de ces jours qui ressemblent aux jours de juin, privilège de la Cour des Espagnes qui, d'habitude, s'embrase en février et gèle en mai. La nature souriait comme la nation.

La foule bigarrée qui occupait les rues était composée de toutes les classes de la société, mais les plus abondantes étaient les classes de *manolos*, des gommeux, hommes et femmes, vieux et jeunes. Les vieillards invalides et goutteux avaient abandonné leur lit et, soutenus par leurs petits enfants, s'ouvraient un passage. Les vieilles bigotes qui durant tant d'années avaient oublié tout chemin qui ne fut point celui de leur maison à l'église la plus proche, accouraient aussi, emportées par la dévotion au nouveau Roi, se félicitaient l'une l'autre en étourdisant leur entourage par le bavardage de leur bouche édentée. Les enfants n'étaient point allés à l'école, ni les

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

journaliers au travail, ni les frères au chœur, ni les employés à leur ministère, ni les mendiants aux portes des églises, ni les cigarières à leur fabrique, ni les professeurs des jardins des Vistillas à leur cours, il n'y eut point de discussions dans les pharmacies, ni de pique-nique sur la prairie du Corregidor, ni de chahut sur le marché du Rastro, ni de collisions de charrettes dans la rue Toledo.

La foule, obligée par sa colossale corpulence à rester tranquille, s'entassait et frémissait comme un monstre entravé. Cette grande masse se fissurait parfois mais le sillon ouvert était envahi par le courant ; le regroupement se faisait en un point et se défaisait en un autre. La bousculade était terrible et le retour en arrière si dangereux qu'on courait le risque de se voir piétiné par les mille pattes de la bête. L'essaim humain par lequel la foule manifestait ses impressions, dérangeait le cerveau le plus solide ; des exclamations de joie, des dialogues enthousiastes suivis d'embrassades généreuses, des cris de douleurs, suite à des cors écrasés ou d'indignation pour tous les chapeaux qui perdaient leur modelage, se mêlaient aux plaisanteries des *majas*, qui jetaient des pelures d'orange sur les minets, et aux lamentations des mendiants déguenillés et mutilés qui, se faufilant dans la foule, imploraient la charité, même là, en montrant une jambe atteinte de lèpre ou une main déformée.

Nous autres, nous dûmes rester à la Puerta del Sol. Un mouvement de la foule nous conduisit vers le trottoir qui aujourd'hui relie les rues d'Espoz y Mina et Carretas ; un autre mouvement nous emporta vers les Enfants trouvés, qui étaient entre les rues du Carmen et de Preciados ; enfin, une nouvelle secousse, passant par devant la statue de la *Mariblanca*, nous emmena vers le Buen Suceso, aux grilles duquel nous nous

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

accrochâmes don Mauro et moi, pour ne pas être à nouveau arrachés par ce flot. Moi, je me réjouissais de tout ce qui se passait, espérant que par une évolution quelconque, nous nous trouverions Inès et moi, éloignés des Requejo ; mais don Mauro était très attentif à ne pas se séparer de la jeune fille, et il aurait préféré se faire casser le bras plutôt que de la lâcher : telle était cette main rapace qui avait saisi les oliveraies de Jaén et les troupeaux de chevaux cordouans.

C'est là que nous attendions l'apparition de ce soleil hespérique, de cet iris de la paix, de ce prince Fernando, que ce peuple, s'il avait été païen, aurait mis dans la hiérarchie de ses dieux préférés. Autour de nous bourdonnaient quelques vieilles.

- Ah ! ma pauvre madame doña Gumersinda, disait une de ces sorcières. Dieu et mon saint patron, saint Serapio, ce brave frère de la Merci, l'avocat contre les douleurs des articulations, ont voulu que je ne sois pas enterrée avant de voir ce jour.
- Ah ! ma pauvre dame doña María Facunda, répondait l'autre. Depuis qu'il est entré à Madrid, de retour de Naples, monsieur don Carlos III, que j'ai vu d'ici même, il n'y avait plus eu de joie semblable à Madrid. Mais, vous ne pleurez pas ?
- Eh bien, ne voyez-vous pas, madame doña Gumersinda ? Béni soit le Seigneur, qui nous a permis de voir ce jour. Au moins, on mourra tout à la joie de savoir que l'Espagne sera heureuse avec ce grand Roi qu'on nous a donné. J'en ai récité des chapelets pour que cela arrive. A la fin, la Vierge nous a entendues et si nous n'avions pas été là dans l'église à prier nuit et jour,

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

la nation aurait bien pu attendre longtemps son bonheur.

- Mais, vous n'avez pas vu le prince, madame doña María Facunda ? C'est le plus fringant, le plus beau jeune homme de toute l'Espagne et de ses Indes. Moi, je l'ai vu le jour où il a juré, je crois encore le voir sous mes yeux.
- Je ne l'ai pas vu. Vous savez bien, madame doña Gumersinda que, depuis que je me suis brouillée avec cet officier de la garde wallonne qui m'aimait tant, là-bas, quand on a chassé les Jésuites⁶, je n'ai pu regarder aucun homme en face.
- Mais, écoutez, on dit qu'il arrive, qu'il est tout près !

En effet, on entendait la clameur des gens entassés dans la rue d'Alcalá et beaucoup criaient :

- Il arrive par la place de la Cibeles ! Il arrive par le couvent des Carmes Déchaussés ! Il arrive par le couvent des Baronesas ! Il arrive par le couvent des Chartreux !

Une voix connue me fit tourner la tête. Pacorro Chinitas, le fameux rémouleur dont vous devez bien vous souvenir de ses idées, était derrière moi et se disputait passionnément avec une femme du peuple, imposante, élégante, aux yeux vifs et à la langue expéditive et des mains encore plus expéditives.

⁶ Les Jésuites ont été chassés d'Espagne en 1767 !

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Il faut que tu mettes partout de la bagarre, maudite femme, disait Chinitas. Va-t-en et tais-toi, la moutarde commence à me monter au nez !
- Je n'ai pas envie de me taire, répondit *la Ravissante*, coinçant dans sa ceinture les pointes du châle qui lui couvrait les épaules. Et alors, c'est bon ? Si ce petit monsieur bien culotté veut bien se ranger un peu de devant...

Un minet, qui sentait le jasmin, tourna la tête contrite faisant mille excuses à l'impératrice du Rastro.

- Hé vous ! père touche-à-tout, continua *la Ravissante*, tirant les pans du manteau du petit gommeux, rangez-vous de là, vous gênez.
- Mais enfin, laisse ce monsieur en paix. Tu vas voir ce que tu vas voir.
- Soupe insipide, vaurien, s'écria *la manola*, montrant ses doigts couverts de bagues aux fausses pierres, bon, à quoi peut me servir ces cinq doigts de mortier ! Fâchez *la Ravissante* et vous allez voir ! Hé ! Monsieur le marquis du barillet ! ajouta-t-elle en s'adressant à don Mauro, vous êtes en train de me fourrer la queue de votre espèce de perruque dans les yeux.
- Ecoute, insista Chinitas, partout où on va, il faut que tu me fasses honte...

Le minet se tourna vers nous et dit, empestant par les parfums de ses habits :

- On ne peut pas rester là où sont les gens ordinaires.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Qu'est-ce que c'est que ça, les gens ordinaires, cria *la Ravissante*, bousculant ceux qui étaient à ses côtés pour tomber sur le jeune mielleux. Tiens... viens-y voir. Mais c'est monsieur don Narciso Pluma. Hé, Nicolasa, Bastiana, Polonia ; regardez-moi ce Monsieur Pluma, celui à qui on a prêté l'autre soir deux réaux pour offrir aux dames qu'il a emmenées chez toi... Monsieur le petit marquis de la marmite vide, moins de prestige et plus de retenue avec les femmes, parce que je vaux bien les hommes et j'ai des manières... et je sais en mettre plein la vue, et vive les séducteurs de Madrid.

On en était là quand une rumeur toute proche indiqua que le prince approchait. *La Ravissante*, avec les *majas* qui la suivaient, essaya de fendre la foule donnant du coude et des mains à droite et à gauche.

- Allez ! Réveillez-vous tous, voilà le soleil du monde. Faites place, une petite place, messieurs. Bastiana, Nicolasa, enlevez les fleurs de vos cheveux et, par ici, je vais les donner à l'astre des Espagnes. Regardez, le voilà, à cheval, par la Aduana.

A grand renfort de coups de poings, *la Ravissante* parvint, chose inédite, à dégager autour d'elle un petit espace, où elle siégeait sans problème. Mais voulant avancer encore un peu, elle tomba sur une barrière imprenable en la personne d'un *majo honnête*, qui, la cape relevée et le chapeau sur les yeux, repoussait vigoureusement tous ceux qui essayaient d'avancer vers le milieu de la rue.

***Le 19 de Mars et le 2 de mai* Traduction de Daniel Gautier**

- Comment ça, dit la *maja*, bouillant de colère. On ne passe pas ? Et qui nous empêche ? Toi, *Pujitos* ? Allez, c'est du bon ça...
- On ne passe pas, dit *Pujitos*, qui s'efforçait au fond de mettre la foule en rangs, en compagnies, en bataillons et en brigades. Prenez votre place et finis les aboiements. De l'ordre, mesdames et messieurs... Tous en rangs. *La Ravissante*, les femmes à vos marmites, ici, pas question de pousser des cris.
- *Pujitos* de mon cœur, dit *la Ravissante*, terriblement ironique, fixant les deux mains dans sa ceinture. Je t'adore, je suis venue pour te voir, et je viens te demander à genoux de me laisser passer, j'apporte un *onguent* pour ta tête de vieille canaille. Tu veux le voir ? Tiens, attrape...

Elle n'avait pas fini de parler que, tel un bélier romain, la main droite de la *maja*, ferme, destructrice, vola en direction de la tête de *Pujitos*, et la mâchoire de ce dernier sonna comme un terrible claquement. Un éclat de rire général fut l'hymne par lequel les assistants fêtèrent la disgrâce du patriote qui, vacillant d'abord puis s'écroulant ensuite, alla tomber sur un moine, cassant la coiffe de doña María Facunda et le panier de doña Gumersinda. La foule fit un mouvement : le flot partit d'un côté à l'autre et *Pujitos* disparut de notre vue comme un corps tombé à la mer.

La cause de ce mouvement de foule fut une nouvelle irruption de chair humaine dans cette enceinte étroite où il y en avait déjà tant. Un détachement de la Garde impériale, avec Murat à sa tête, apparut dans la rue d'Arenal. Imaginez un pied qui s'efforce d'entrer dans une botte où il y a déjà un autre pied. Le

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

grand duc de Berg, pétulant et vaniteux, s'entêta à vouloir se présenter avec ses troupes dans la rue par où devait passer le Roi, qui n'y était pour rien ; mais il le fit de manière si peu propice et ses mamelouks et dragons vexèrent le peuple madrilène de telle façon que certains historiens firent dater de cette heure l'antipathie générale dont les Français furent l'objet. La foule est un fleuve dont le niveau ne peut monter quand il reçoit l'apport du courant d'un autre fleuve, et il doit s'arranger à fondre la chair à la chair, les os aux os, jusqu'à ce que disparaisse la personnalité humaine dans l'ensemble informe. C'est ce qui se passa quand les Français pénétrèrent sur la place étroite et une tempête de sifflets, de reproches et d'insultes fut la première manifestation du peuple espagnol contre les envahisseurs. Pendant ce temps, le désordre grandissait, l'irritation allait en augmentant. Don Mauro beuglait comme un taureau, doña Restituta lança un gémissement du fond de sa poitrine étroite... mais la foule oublia ses peines car il était déjà tout près, il arrivait, on le voyait déjà sur son cheval blanc qui ne pouvait pas faire un pas ; il débouchait alors sur la Puerta del Sol ; les éventails s'agitaient ; des bouquets de fleurs pleuvaient ; il montait de la surface de cette mer inquiète une rumeur épouvantable ; comme une bande d'oiseaux, des milliers de bonnets traversaient les airs et des bras convulsifs s'élevaient au-dessus des têtes ; les mouchoirs n'étaient pas assez expressifs, les capes étaient donc dépliées comme des drapeaux lors des triomphes.

Alors, les gens en masse qui étaient autour de moi, avancèrent en une irrésistible bousculade. Don Mauro et Restituta agrippèrent de leurs ongles les manches du vêtement d'Inès qui leur échappait ; mais un morceau de tissu leur resta entre les mains et Inès, dans mes bras. Je regardai à droite et je vis dans

***Le 19 de Mars et le 2 de mai* Traduction de Daniel Gautier**

un agglomérat de têtes la queue de cheval de don Mauro et le chignon de doña Restituta qui fuyaient, emportés comme les débris d'un naufrage sur cette mer d'écume agitée. Nous étions seuls.

Inès et moi, nous nous embrassâmes et la foule se comprimant ensuite, serrait Inès contre moi, comme si, de nos deux corps, on aurait voulu n'en faire qu'un.

- XIX -

- Nous voilà seuls, Inès, lui dis-je. Nous allons pouvoir nous parler et nous voir.

En effet, nous étions seuls. Moi, je ne voyais ni Roi, ni peuple, ni Garde impériale, ni balcon, ni ombrelle, ni éventail, ni cape, ni bonnet, ni fleurs, rien ; moi, je ne voyais qu'Inès et Inès ne voyait que moi. Prisonniers au milieu de ce peuple immense, nous nous croyions dans un désert. Nous oublions qu'il y avait un Roi nouvellement couronné, une nation joyeuse, une ville heureuse et une foule passionnée, nous ne pensions qu'à nous-mêmes. Nous n'entendions rien ; la clameur des gens, les vivats, les huées, les compliments, cette ivresse d'enthousiasme ne produisaient pas plus d'impression dans nos oreilles que le vol insignifiant d'un insecte.

- Grâce à Dieu, nous voilà seuls, dit Inès, se serrant davantage contre moi.
- Inès adorée, dis-je, comme je désirais te parler. J'ai un tas de choses à te dire ! Ton oncle et ta tante sont partis, ils ne reviendront plus et s'ils reviennent, nous ne serons plus là. Nous sommes libres ; écoute bien ce que je vais te dire. Nous sommes loin de cette satanée maison, ma chère Inès, et tu seras heureuse, riche et puissante, tout ce que tu auras sera à toi.
- Je n'ai rien, me répondit-elle.
- Si, je vais te faire le récit d'un conte que tu ne connais pas, un conte qui me rend heureux et malheureux à la fois.
- Qu'est-ce que tu racontes, petit fou ?

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Que tu n'es pas ce que tu crois être. Je te rendrai à tes parents qui sont très riches.
- Mes parents ? J'ai des parents maintenant ?
- Oui, tu n'es pas la fille de doña Juana. Mais cela je te l'expliquerai à un autre moment. Ah ! ma chère amie, je suis heureux et je suis triste parce que je veux que tu sois heureuse, riche, une dame puissante, une duchesse, une princesse ; mais en même temps, je crois que lorsque tu arriveras au poste qui te revient, tu ne m'aimeras plus.
- Je ne comprends pas un mot.
- Nous verrons bien. Tu ne m'aimeras plus. Comment pourrais-tu aimer un malheureux comme moi, sans famille, sans fortune, sans éducation ? Tu auras honte de moi qui ne suis qu'un domestique, un malheureux des rues... mais, ah ! n'aie pas peur, je t'emmènerai là où tu dois être, et je te mettrai à ta vraie place et tu seras ce que tu dois être. Moi, je ne veux rien pour moi. Dis-moi, me laisseras-tu être ton domestique ? Me laisseras-tu vivre dans ta maison, comme j'ai vécu jusque là dans celle de ta maudite famille ?
- A vrai dire, j'ai l'impression que tu es fou, Gabriel. Cela me rappelle quand tu me disais que tu allais être ministre, généralissime ou prince. Moi, je n'ai pas d'idées comme ça.
- Non, ce n'est pas pareil, ma petite. C'était une idiotie de ma part, ça c'est sûr. Nous ne retournerons plus chez les Requejo. Nous allons fuir par la rue d'Alcalá dès que ça se dégagera, nous irons chercher refuge à Aranjuez, jusqu'à ce que je te conduise là où je dois te conduire.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

Même si je sais que tu ne vas pas tenir ta promesse, jure-moi de m'aimer toujours.

- Je n'ai pas besoin de jurer. Promets-moi, à ton tour, de ne plus dire de bêtises, dit-elle, alors que la pression de la foule en liesse serrait sa tête sur ma poitrine.
- Ce ne sont pas des bêtises. Tu vas vite en être convaincue ; mais m'aimeras-tu toujours comme tu m'aimes aujourd'hui ? Tu n'auras pas honte de moi, tu ne me mépriseras pas ? Je serai toujours pour toi le même que maintenant, ton unique ami, ton salut et ta protection ?
- Toujours, toujours.

En prononçant ces mots, Inès sentit qu'on l'attrapait par un pied.

Elle regarda, je regardai et nous vîmes que s'agrippaient à son pied les maigres doigts d'une main correspondant à un bras noir qui s'étirant entre les jambes des gens qui nous environnaient, était uni au corps de Restituta, dont l'autre bras s'étirait jusqu'à la main appartenant aux extrémités de don Mauro Requejo, lequel don Mauro, placé à quelques deux mètres de nous, luttait pour s'ouvrir un passage entre les jambes des hommes et les jupes des femmes, recevant un coup de pied ici ou se faisant piétiner là. Il arriva que le frère et la sœur, si éloignés de nous, perdirent le jugement à nous chercher et pendant qu'elle grimpait pour voir nos têtes par là, lui, par sa haute taille parvint à distinguer mon bonnet.

Ils s'efforçaient de nous joindre, quand doña Restituta tomba par terre ; don Mauro lui donna la main et elle, allongeant l'autre main se saisit du pied d'Inès, craignant que, par un

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

nouveau mouvement de foule, elle ne leur échappe. Notre projet de fuite était ruiné, les deux Requejo s'emparèrent d'Inès comme des oliviers de Jaén, chacun saisissant un bras pour être plus sûr.

- Pauvre petite, dit don Mauro, nous croyions t'avoir perdue. Si tu n'avais pas été là, Gabriel, Inès aurait été perdue pour nous.

La chute laissa le frère et la sœur tellement meurtris qu'ils en faisaient pitié. De la redingote de mon maître, il y en avait deux sans l'intervention d'aucun tailleur, et sa sœur voyait, avec des yeux furibonds les lambeaux flottants de sa robe noire, déchirée de haut en bas.

- Tu vois ? disait Restituta à son frère de retour à la maison. Tu vois les fruits de cette sortie, là où nous n'avions pas à aller ? Tu as perdu un gant... Maudit gant qui a coûté une fortune au marché du Rastro ! Et ta redingote ? J'ai de la couture pour trois jours... Oui, la soie est à bon marché !... Et toi, ma petite, tu as perdu quelque chose ? Ah ! Où ai-je mis mon mouchoir ? Mon mouchoir ? Je l'ai perdu... Dieu nous vienne en aide, doux Jésus ! Et dire que j'y avais versé trois gouttes d'eau de bergamote !

Beaucoup de jours passèrent depuis cette fameuse entrée de notre Souverain sans qu'aucun incident ne vienne altérer l'uniformité de la maison des Requejo.

Je fus longtemps sans pouvoir parler à Inès, même si nous vivions l'un près de l'autre ; mais l'enfermement, auquel Restituta la soumettait, la rendait de plus en plus inaccessible et la surveillance en vint à être un guet implacable. Don Mauro était parfois furieux, d'autres fois triste et, sans doute dans sa rudesse, n'était-il pas sans comprendre qu'il était incapable de se faire aimer de la jeune Inès. Sa colère ne pouvait venir que de la conscience de sa brutalité. S'il n'y avait pas eu l'intérêt ambitieux, qui était toute son âme, don Mauro aurait peut-être été naturellement affable et même affectueux avec celle qui passait pour être sa nièce ; mais son manque d'éducation, de délicatesse, de manières et de sens commun le perdaient, le rendant non seulement exécrationnable mais encore épouvantable aux yeux de celle qu'il désirait intéresser.

La difficulté de sortir Inès du pouvoir des Requejo augmentait de jour en jour avec la vigilance soupçonneuse de Restituta ; mais cela ne me décourageait pas et, ferme dans mon intention d'homme d'honneur, j'essayai par tous les moyens possibles de conquérir la bienveillance du frère et de la sœur, feignant d'avoir les mêmes goûts et les mêmes penchants qu'eux. J'aspirais à une entreprise plus difficile que celle des douze travaux d'Hercule ; j'aspirais à conquérir ce château inexpugnable de leur confiance où jamais personne n'était entré.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

Pour arriver à cette fin, je commençai à feindre la mesquinerie et l'avarice, comme si j'étais consumé à leur façon par la misérable passion de l'épargne jusqu'au délire. Un jour, après avoir balayé les couloirs et les chambres, je m'occupais de rassembler la poussière et la terre, ramassant et conservant ces ingrédients dans un grand cornet. Comme je faisais cette opération de façon à être vu par doña Restituta, elle me demanda un jour quel était le but de tout cela, je lui répondis :

- Eh bien quoi, madame, faut-il perdre cette substance nutritive ?
- Comment cela ? La poussière et les balayures du carrelage, avec les toiles d'araignée du plafond et la boue des chaussures forment une substance nutritive ?
- Je pense bien ; ça m'étonne que vous ne le sachiez pas ; il y a à Madrid un jardinier français qui achète tout cela pour faire pousser de maudites herbes pharmaceutiques, qu'on vient d'inventer.
- Qu'est-ce que tu me racontes là, Gabriel ? Eh bien, je ne savais rien de tout ça.
- Quand j'étais chez monsieur le duc de Torregorda, madame la duchesse vendait cela toutes les semaines et pour un petit paquet comme ça, on lui donnait la bagatelle somme de quatre sous.

Elle se réjouissait tant de tout cela que, lorsque moi, après avoir jeté au fumier le cornet, je revenais et lui remettais les quatre sous de ma vente inventée, elle me disait :

- Tu es un garçon épatant, Gabriel : je n'en ai pas connu d'autre comme toi.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

Je feignais aussi de vendre les crânes de moutons qui se consommaient souvent, les noyaux de toutes sortes de fruits, les bouts de papier, les morceaux de verre et même les queues de figes sèches et je lui disais qu'un pharmacien les achetait pour faire une certaine mixture vénéneuse. Quand vint le 20 avril, on me donna les dix réaux de mon salaire et je dis à doña Restituta :

- Madame, que voulez-vous que je fasse de tout cet argent ? Tous mes besoins sont satisfaits et je ne manque de rien, gardez-moi donc tout cela et, si un jour, je pars de cette maison bénie (ce que je souhaite n'arriver jamais) vous me le remettrez. Je veux le garder bien à l'abri, comme des pièces d'or dans un linge et je me laisserai plutôt couper les oreilles que de consentir à dépenser un seul maravédis.
- Ah ! Gabriel, me répondit-elle heureuse au plus haut point, je n'ai jamais vu de garçon comme toi. Il est vrai que tu n'es pas ici pour rien, il règne ici l'ordre et l'économie. Tu es un garçon honnête ; si tu continues à travailler comme ça, dans dix ans tu auras rassemblé soixante douros, et si tu persistes dans ces bonnes dispositions, tu arriveras à la fin de ta vie... (mettons que tu vives encore soixante ans...) avec un capital de trois cent soixante douros que tu auras bien gardés et enterrés avant de mourir, pour que personne parmi tes héritiers paresseux ne puisse jouir de ton argent.

Toutes ces combines me rendaient aimable aux yeux de mes maîtres, au point qu'ils avaient une grande confiance en moi ; mais malgré tout, je ne réussis jamais à acquérir la confiance suprême qui consistait pour moi à être chargé de la garde

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

d'Inès pendant qu'ils étaient sortis. Ah ! Lorsque, parfois, le destin permettait que doña Restituta s'enfuit du foyer domestique, le dépositaire de toutes les clés était toujours l'impassible, le mécanique, le glacial commis.

Mais j'ai peu parlé de ce personnage, quand en réalité il aurait dû nous occuper beaucoup, il est donc urgent de donner de lui une idée complète. Juan de Dios était sans l'ombre d'un doute un excentrique car, à cette époque-là aussi, il y avait des excentriques. Un homme qui ne parle pas, qui ignore ce qu'est le rire, qui ne fait pas un pas de plus qu'il ne faut pour aller à la rencontre de la pièce de toile qu'il doit vendre, du mètre qui lui sert à mesurer et de la caisse où il garde son argent ; un homme qui en toute circonstance de la vie semble une machine couverte de peau humaine pour imiter au mieux notre nature libre, mobile et impressionnable, il doit porter au-dedans de lui quelque chose d'ignoré et d'exceptionnel. Cependant, peu de temps après avoir connu Juan de Dios, il arriva un événement dans le mystérieux engrenage des pièces de ce meuble en mouvement.

Durant ces jours-là, don Mauro et doña Restituta s'étaient entretenus avec étonnement de l'étrangeté des nombreuses distractions de Juan de Dios. Juan de Dios qui, vingt ans durant, ne s'était sans doute jamais trompé dans ses mesures ou ses comptes, comptait et mesurait comme un petit commis nouvellement arrivé d'Alcarria. Il y avait quelque chose de plus alarmant. Juan de Dios se promenait dans la boutique sans rien faire, ce qui était aussi extraordinaire que le choc d'une planète contre une autre ; Juan de Dios demandait au client s'il voulait de la popeline, du cachemire, de l'organdi, du madapolam ou de la mousseline, et au lieu d'apporter ce qui était demandé,

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

faisait demi-tour, se grattant la tête, allait à l'arrière-boutique, puis revenait demander parce qu'il avait oublié. En même temps, Juan de Dios était plus jaune et plus maigre, ce qui semblait impossible pour ceux qui l'avaient connu en ses bons jours, et son regard, toujours inerte et tristounet comme la flamme d'une bougie qui s'éteint, montrait dernièrement une résignation, une douleur qui ne souffre ni description ni peinture.

Un jour, les maîtres sortirent, le chargeant comme d'habitude de la garde de la maison. Inès, enfermée dans son cagibi, parla avec moi comme Thisbé à travers le mur, et dans mon désespoir, ne pouvant ni la voir ni la sortir de là, je pensai que je devais explorer le cœur du commis, pour voir s'il était possible de l'attendrir afin de protéger notre fuite. Je descendis à la boutique et après avoir parlé de choses et d'autres, je dis à Juan de Dios :

- N'est-ce pas malheureux, monsieur don Juan, que cette jeune fille se meure de tristesse dans ce taudis ? Pourquoi ne la laissent-ils pas sortir dans la maison ? Est-ce une bête sauvage ?

Je remarquai sur le visage du commis une sorte de frémissement ou de lueur, puis il sembla que le peu de sang de son corps se retrouvait sur son front, il me parla ainsi :

- Gabriel, tu as raison. Pourquoi l'enferment-ils ainsi alors qu'elle est si brave et si humble ?... Elle va bientôt être libre... dit Juan de Dios comme s'il se parlait à lui-même.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

Ces mots réveillèrent chez moi beaucoup de curiosité et je décidai de le faire parler sur le sujet, feignant peu d'intérêt pour la jeune fille.

- C'est vrai, dis-je, que si mal élevée...
- Mal élevée, s'écria l'employé vivement. Toi oui, tu es un mal élevé et une brute. Quand je la vois si douce, si modeste, si belle, ça me fait pitié de la voir... Ici, la manière dont on la traite fait pitié...
- Mais les maîtres sont très bons avec elle ; ils lui ont acheté une robe et don Mauro veut en faire sa femme.

En entendant cela, Juan de Dios devint tel que j'en eus peur.

- Se marier avec elle, s'écria-t-il. Non, non, ce n'est pas possible.
- C'est bien vrai que si la fille ne veut pas, pourquoi l'obliger ?
- C'est vrai. Non, ils ne l'obligeront pas.

Je compris qu'il fallait changer de tactique et montrer beaucoup d'intérêt pour la prisonnière.

- Eh bien, si elle ne veut pas, dis-je, ce sera une bonne œuvre que de la sortir d'ici.
- Toi aussi, tu crois ça ? me demanda-t-il avec angoisse.
- Oui. J'ai tellement pitié de la pauvre petite que si ça ne dépendait que de moi, j'aurais ouvert les portes pour que l'oiseau s'envole.
- Gabriel, me dit Juan de Dios de manière solennelle, me mettant la main sur le bras, si tu es un garçon prudent et discret, je vais te confier un petit projet...

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

Il n'y avait plus qu'à feindre une grande indignation contre les Requejo, c'est ce que je fis en disant :

- Eh bien, je dois l'être. Vous pouvez me confier ce que vous voudrez, surtout si c'est en lien avec cette gamine, parce que j'ai pitié d'elle, et si mon maître s'entête à la maltraiter, je ne pourrai plus le supporter et un beau jour...
- Nos patrons sont des gens cruels, dit-il avec la gravité de quelqu'un qui révèle un important secret.
- Que dites-vous ? Ils sont cruels, barbares, rapiats, ils seraient capables de vendre le Christ pour deux sous.

Le visage de Juan de Dios exprima un certain enthousiasme. Après hésitation, mi-sérieux, mi-souriant, il se serra le cœur des deux mains et me dit :

- Gabriel, je suis amoureux, je suis fou.
- De qui ? Pour qui ?
- Ne me demande pas, devine. Je te le dis à toi seul ; je veux que tu m'aides. Je vois que tu as de bons sentiments et que tu détestes les geôliers d'Inès mais tu n'as pas bien fait attention à elle. Sa résignation ne fait-elle pas ton admiration, et sa modestie ? Et surtout, Gabriel, as-tu vu quelquefois une aussi belle fille ? Dis-moi, t'a-t-elle regardé une fois sans que tu en sois devenu fou ?

Juan de Dios le semblait en effet en disant ces mots.

- Inès est une grande personne, répondis-je. Vous avez raison de l'aimer et encore mieux de la sortir de là.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

Mais, on dit que vous allez vous marier avec doña Restituta ?

- Moi ? Tu es fou... Jusque-là, j'ai été tellement bête que j'en suis venu à me croire capable d'un si grand malheur. Mais, maintenant... As-tu connu femme plus répugnante ?
- Non, il n'y en a pas d'autre pareille sur toute la terre. Mais, parlons d'Inès, c'est ce qui vous intéresse.
- Oui, parlons-en. Ah ! Tu ne peux pas savoir comme je suis soulagé de te confier ce secret. Il me fallait quelqu'un à qui le dire pour ne pas tomber dans la désespérance. Depuis qu'Inès est entrée dans cette maison, j'ai ressenti des choses inconnues. Je m'étais souvent dit : "J'entends tellement parler d'amour, je ne sais même pas ce que c'est..." Mais, maintenant, je le sais... Ah ! j'ai passé toute ma vie à travailler comme une bête. Cela fait vingt ans, j'ai eu une aventure avec une femme qui vivait sous mon toit ; mais ça n'a pas été au-delà de trois jours. Je suis né en France, de parents espagnols, j'ai été élevé dans un couvent mais quand j'en suis sorti à vingt ans, j'étais persuadé que les femmes étaient toutes des démons, car c'est ce que me disaient les pères du couvent de Guétary. Alors, quand il en passait une auprès de moi, je baissais les yeux, prenant bien soin de ne pas la regarder. J'ai toujours été mélancolique et... je ne sais pas pourquoi les femmes m'ont déplu... Je ne vais jamais au bal, ni à des réunions. Ma vie est si monotone que je suis devenu tout triste et je m'ennuie, y compris de moi-même. Le dimanche, je vais faire un tour là-bas sur la Promenade des Mélancoliques et voilà, année après année, jusqu'à

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

aujourd'hui... Je vais tout te raconter, point par point. Quand Inès est arrivée ici, il m'a semblé qu'elle n'était pas comme les autres femmes que j'ai toujours vues ; je suis resté hébété à la regarder jusqu'à ce que je me sois imaginé l'avoir déjà vue quelque part ; où ? je n'en sais rien. Sans doute, en moi. Toute cette journée-là, j'ai pensé à elle, et le lendemain, c'était un dimanche, je suis parti, après la messe, sur ma Promenade des Mélancoliques. Là, j'ai fait mille tours, m'imaginant parlant avec elle, et je lui disais tant de choses qu'à coup sûr, on ne pourrait pas tout écrire dans un grand livre. Il se passa quelque temps, Inès ne m'avait jamais regardé, jusqu'à ce qu'une nuit... nous étions en train de manger, je suis allé chercher une assiette et comme ma main tremblait, je l'ai fait tomber par terre, elle s'est cassée. Restituta se mit à pousser des cris et don Mauro me dit je ne sais quelle bêtise. Alors, Inès a levé les yeux et m'a regardé.

En disant cela, Juan de Dios montrait l'incomparable bonheur de l'amant qui reçoit une faveur immense de sa dame.

- Allez, courage, lui dis-je ; la fille est belle et bien brave. Il faut que vous la sortiez de là.
- Si je la sors de là ! Et comment donc ? s'écria-t-il, décidé. J'en suis persuadé. Mais j'ai besoin de lui parler, Gabriel ; j'ai besoin de lui dire ce que je ressens pour elle. Est-ce qu'elle va me rendre la pareille ? Crois-tu qu'elle va me rendre la pareille ?
- Mais, imbécile, si vous voulez lui parler, vous n'avez qu'à aller dans sa chambre et entrer ? Les maîtres ne vous laissent pas les clés ?

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- J'ai essayé plusieurs fois de lui parler ; j'ai monté les escaliers, je suis arrivé près de la porte et je n'ai jamais eu le courage de lui dire : "Inès, j'ai un mot à vous dire."
- Eh bien, comme ça vous n'obtiendrez rien, lui répondis-je. Ah ! Voyez-vous, j'y pense à l'instant. Je suis fait pour ce genre de commission. Vous me donnez la clé, j'ouvre, j'entre, je lui dis que vous l'aimez et que vous cherchez la façon de la sortir de là. Qu'est-ce que vous en pensez ?
- Tu as tort de croire que j'ai la clé de cette chambre. Ils me les laissent toutes, sauf celle-là.
- Alors, tout est perdu.
- Non, parce que je vais aller voir un serrurier qui va m'en faire une sur un modèle de cire, parfaitement identique. Alors vite fait, puisque tu te proposes de m'aider, écoute ce que j'ai pensé faire. J'ai là un bouquet de violettes que j'ai acheté ce matin. Tu le lui portes, tu lui jettes à l'intérieur par le soupirail qui est au-dessus de la porte et tu lui dis : "C'est un cadeau de quelqu'un qui vous aime", mais sans lui mentionner qui est ce quelqu'un. Ensuite, une autre fois que les patrons seront sortis, tu lui porteras une lettre que j'aurai écrite chez moi et qui a déjà huit pages, écrite d'une écriture merveilleuse. Tu vas le faire ?
- A vos ordres.
- Ah ! Gabriel. Depuis qu'elle est dans cette maison, je suis complètement retourné. Mais, dis-moi : Crois-tu qu'Inès m'aimera ; tu y crois ? Ah ! Je vais te le dire pour de bon, me voir aimé par elle une seule journée, j'accepterais de perdre la vie demain. Je te jure que si

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

j'étais certain qu'elle ne peut pas m'aimer, j'en mourrais. Si Inès m'aime, je serai si heureux que... je ne sais pas ce qui se passerait. Mais, il faut bien, il faut bien qu'elle m'aime ; je l'emmènerai au bout du monde, là où il n'y a personne, et là, tous les deux, n'est-ce pas qu'elle doit m'aimer ? Je suis à présent en train de vérifier par quel chemin aller à ces îles désertes, qui, d'après ce qu'on raconte, sont... je ne sais où... Je la sortirai de là, Gabriel ; nous irons elle et moi, si elle veut bien, et sinon on ira quand même. Quand cela arrivera, je me crois capable de tout ; de tuer celui qui m'en empêcherait, de vaincre toutes les difficultés qui se présenteraient, de me charger de toute la terre et de boire toute la mer, s'il le fallait... Gabriel, vas-tu porter à Inès le bouquet de violettes? Moi, j'ai peur d'aller... Quand je lui aurai parlé une fois, je n'aurai plus ce trouble... N'est-ce pas ? Tu crois, toi, qu'elle va m'aimer ?

La passion de Juan de Dios avait une certaine férocité. Avec cette timidité naïve, le cœur de cet homme abritait une détermination impétueuse et une énergie suffisante pour porter à bien son difficile projet. Le secret me causa autant d'étonnement que de crainte parce que, même si l'amour du commis pouvait être d'un grand secours pour l'évasion d'Inès, il pouvait aussi être un obstacle. En pensant à tout cela, je m'éloignai de lui, pour porter les violettes, sorties d'un tiroir où il conservait ses plumes ; je montai et me mis à parler à ma malheureuse amie.

- Inès, lui dis-je, en lui jetant le bouquet par le soupirail, prends ces fleurs que j'ai achetées pour toi.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Merci, me répondit-elle.
- Ma petite, continuai-je, mets-les sur ton sein afin que ta sorcière de tante ne les découvre pas. Elles sont bien rangées ?
- C'est ce que je suis en train de faire, répondit-elle, d'une voix douce, à l'intérieur de la chambre. C'est bon, c'est fait.
- Ecoute, ma petite Inès, mets ta main sur ton cœur et jure-moi que tu n'aimeras que moi et personne d'autre ; pas même don Mauro, ni Juan de... je veux dire... personne d'autre.
- De quoi parles-tu ?
- Jure-le-moi. Tu vas bientôt être libre, ma colombe. Mais quand tu seras une dame riche, une comtesse, et que tu auras un palais avec des laquais et des propriétés, te souviendras-tu de moi ? Mépriseras-tu le pauvre Gabriel ? Jure-moi que tu ne me mépriseras pas.

La prisonnière riait dans sa prison.

- Allez, adieu. Mets-toi dans l'axe du trou de la serrure que je te vois. Que tu es belle ! Adieu, je crois que tes sympathiques tontons arrivent... Oui, j'entends là, la voix de ce vautour de don Mauro. Adieu.

Cette nuit-là, doña Ambrosia de los Linos et le licencié Lobo nous visitèrent. La première se plaignit de n'avoir pas vendu un seul mètre de ruban de toute la semaine.

- Parce que, disait-elle, les gens sont si effrayés de tout ce qui se passe, que personne n'achète et l'argent, ils le gardent craignant que, du jour au lendemain, tout le monde se retrouve sur la paille.
- On n'a rien fait ici non plus, dit Requejo et, si actuellement je ne m'étais pas mis dans la tête d'emporter le contrat de la fourniture des troupes françaises, il se peut bien que nous en serions à demander l'aumône.
- Et vous allez donner à manger à ces gens-là ? demanda, inquiète, doña Ambrosia. Pourquoi ne leur versez-vous pas du poison afin qu'ils en crèvent tous ?
- Mais, n'étiez-vous pas amie du Français et n'est-ce pas vous qui vous demandiez si Murat vous avait regardée ou pas ?... Allons, madame doña Ambrosia, demanda Lobo, avez-vous eu une aventure avec ce monsieur ?
- Ah ! Je vous jure, pour mon salut, que je n'ai jamais revu ce monsieur, je n'en ai aucune envie. Maudits Français ! Ne dit-on pas maintenant que mon cher monsieur don Carlos IV va redevenir Roi et que le Prince va redevenir Prince ? Et tout ça pour les beaux yeux du petit empereur.
- Bah ! dit Lobo. Qu'est-ce qu'est allé faire notre Roi à Burgos, sinon se faire reconnaître par Napoléon ?
- Ce n'est pas à Burgos mais à Vitoria et il est bien possible qu'en ce moment, il soit en France, chargé de

chaînes. Ce qu'ils veulent, c'est lui retirer sa couronne. Nous voilà bien, quand on croyait que monsieur Bonaparte venait tout arranger, voilà qu'il va tout mettre par terre. C'est incroyable : on désirait la venue de ces messieurs et maintenant si le diable *Patillas* nous en débarrasse avec deux mille des siens, on pourra s'estimer heureux.

- Non ! que les Français restent ici mille ans, voilà ce que je désire, dit Requejo. Si j'obtiens ce contrat, ma brave doña Ambrosia, il se peut bien que moi, tel que tu me vois, je cesse d'être dans la pauvreté.
- Ôtez-vous cela de la tête. Que voulez-vous faire de tous ces Français ici, de ces *zamelouks*, de ces *gloutons*, de toute cette canaille qui ne vient ici que pour manger notre pain ? Qu'est-ce que vous croyez ? Ils sont chez eux et ils meurent de faim, ils savent bien, ces filous, où on peut en trouver. C'est ce que j'ai toujours dit. On dit que si Napoléon pense ça, c'est surtout qu'il a faim, très faim.
- Moi, je pense que nous allons avoir ces Français encore longtemps, affirma le licencié, parce que maintenant... Dès que notre Roi va être reconnu, ils vont venir ici ensemble pour ensuite marcher sur le Portugal.
- Quelle bêtise ! s'écria madame de los Linos. Ils sont en train de nous jouer le pire des mauvais tours. Ce matin, j'avais chez moi, à prendre les mesures de chaussures, le bottier qui s'appelle *Pujitos*. Il m'a dit que, sur le marché du Rastro et dans le quartier des Vistillas, tous sont très inquiets et quand ils voient un Français, ils le sifflent et lui jettent des épiluchures ; il m'a dit aussi que lui se met en colère et comme il faisait partie des principaux

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

auteurs du renversement de Godoy, il va aussi être le premier à monter sur ses ergots face aux Français... Ah ! Ce *Pujitos* fait peur et c'est quelqu'un qui fait ce qu'il dit.

- Si j'obtiens le contrat, pourvu que personne ne se rebelle contre les Français, dit Requejo.
- S'il y a un soulèvement, affirma Restituta et s'il en meurt quelques centaines, ça fera ça de moins à nourrir. Quelques bouches de moins, ça ne va pas réduire le contrat pour autant.
- Tu penses comme une sage, dit don Mauro, mais, s'ils s'en vont, qu'est-ce qui se passe ?
- Ils s'en iront après nous avoir suffisamment détruits, ajouta doña Ambrosia. Ils ne manquent pas de culot ces messieurs. Ils marchent dans la rue en donnant du talon et font sonner leurs éperons, leur sabre, leur cartouchière, leur ceinturon et autre ferraille qui fait un bruit de crécelle... Et il faut voir comment ils regardent les gens !... On dirait qu'ils veulent manger les enfants tout crus... et évidemment, vous allez les voir courir le jour où l'Espagnol va dire : "Je vais me gratter là où ça me démange."
- Tout ça, c'est du baratin, dit Lobo. Laissez-les revenir à Madrid, le Roi et l'Empereur et vous verrez que tout va s'arranger. Don Juan de Escóiquiz, un ami à moi, et le premier des diplomates de toute l'Europe, m'a dit avant de s'en aller, que ceux qui croient que Napoléon essaie de détrôner le Roi d'ici ne sont que des benêts. Soyez tranquilles, tant qu'il y aura des problèmes, mon chanoine va tout arranger, c'est pour cela que le Seigneur lui a donné cet immense talent qui fait peur.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Napoléon ne vient ici que l'épée à la main, continua doña Ambrosia. Le père Salmon de l'Ordre de la Merci, qui était chez moi ce matin (et qui évidemment a emporté une demi-douzaine d'œufs énormes), m'a dit qu'il ne lui échappe rien, et que nous allons être en guerre contre les Français. Napoléon est en train de nous enfumer comme des naïfs. Vous voyez bien qu'il y a quinze jours, on disait qu'il venait, et au Palais on montrait les bottes et le chapeau qu'il avait envoyés à l'avance. Don Lino Paniagua, qui a vu ces éléments et les a eus entre les mains, m'a dit que les bottes étaient très grandes et presque aussi grandes que cette salle. Quant au chapeau, il dit qu'il était si grasseyé qu'un vulgaire cocher Simon ne le mettrait pas, ce qui prouve que cet Empereur est un grand goret, si vous me permettez.
- Vingt mille Français sont ici, dit don Mauro sur un ton méditatif. Beaucoup de pain, beaucoup de lard, beaucoup de pommes de terre, beaucoup de piment, beaucoup de sel, beaucoup de choux à entrer dans vingt-cinq mille bouches ! Et on dit qu'ils sont affamés depuis un certain temps.
- Evidemment, mon frère, dit Restituta, de l'argent d'avance.

Don Mauro prit un morceau de papier et, après une profonde inspiration, fit ses comptes.

- Et de tout ce qu'il y aura en trop dans le magasin ne pourrait-on pas le rapporter pour les frais de la maison ? demanda la brave sœur. Parce que ce sont des temps... madame doña Ambrosia : on ne gagne rien...

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Allons, allons, dit doña Ambrosia. Vous vous plaignez sans avoir mal. Vous avez plus d'argent que dans les coffres du Trésor. Et, au fait, Restituta, quand vous marie-t-on ?
- Mon Dieu ! Qui pense à cela maintenant ? Rien ne presse.
- Juan de Dios ne doit pas penser la même chose. Et vous, petite Inès, quand vous décidez-vous ?
- Elle est bien décidée, dit vivement Restituta. La chipie dissimule bien son plaisir. Celui-ci la gâte.
- C'est très bien : une petite, bien élevée, doit faire des grimaces devant le mariage jusqu'au moment venu. Mais, ma fille, le temps passe et voilà qu'il est déjà dix heures... Adieu, adieu.

Doña Ambrosia s'en alla, Lobo fila peu après et, les deux femmes étant montées se coucher, seuls restèrent dans l'arrière-boutique le patron et le commis, qui faisaient les comptes du contrat.

Je me mis au lit et je m'endormis profondément ; mais vers minuit, une fois mon maître rentré aussi, alors qu'il régnait dans la maison un calme et une tranquillité, des cris aigus me réveillèrent, aussitôt je reconnus le fond de gorge qui les exprimait, c'était Restituta.

Il y a sûrement des voleurs dans la maison, me dis-je en sautant du lit.

Restituta, angoissée, appelait son frère qui sortit avec une trique en disant :

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Où sont ces fripons, où sont-ils, ils vont voir si je suis homme à me laisser ôter le fruit de mon honnêteté !
- Ce ne sont pas des voleurs, dit Restituta, d'une voix tremblante de colère ; ce ne sont pas des voleurs, c'est pire.
- Alors, c'est quoi, maudits démons ?
- C'est que... continua la sœur, en s'adressant au maître et à moi qui accourait avec un bâton. Inesilla... Je disais bien que cette gamine nous donnerait du fil à retordre... elle est folle, c'est une fille des rues, une intrigante, une fille perdue.
- Allons... qu'a-t-elle fait ?
- Eh bien, je veillais et elle dormait, soudain elle a commencé à parler dans ses rêves. Ah ! Je ne sais comment je ne l'ai pas étranglée ! Elle a d'abord prononcé quelques mots que je n'ai pas pu comprendre, puis elle a dit ceci : "Je jure que je t'aimerai toujours ; je jure que je t'aimerai quand je serai comtesse, quand je serai princesse, quand je serai riche, quand je serai une grande dame. Mais je ne veux être rien de tout cela sans toi." Elle s'est tue un moment puis elle a continué ainsi : "Comment ne pas t'aimer ! Tu vas me sortir des griffes de ces deux sauvages... Ah ! Adieu : j'entends la voix de mon oncle, ce vautour. Adieu..." Ensuite cette maudite gamine, comme si ces insultes ne suffisaient pas, a porté les paumes de sa main à sa bouche et s'est donné des tas de baisers. Qu'est-ce que tu en penses, mon frère ? Je ne sais pas comment j'ai pu ne pas l'étouffer ! Sans pouvoir faire autrement, je me suis jetée sur elle ; elle s'est réveillée,

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

épouvantée, et en se redressant ce bouquet de violettes est tombé de sa poitrine.

En disant cela, Restituta montrait dans sa main tremblante la terrible preuve du délit. Don Mauro resta hébété et confus, puis, prenant le bouquet, le mordit, plein de rage et le jeta par terre où il fut foulé tour à tour par les pieds du frère et de la sœur en furie.

- Alors comme ça, je suis un vautour ! s'écria-t-il en lançant des étincelles. Un vautour ! Appeler vautour un gentleman comme moi ! Belle façon de me remercier ! Je vais lui montrer les dents, moi, à cette chipie. Mais ce bouquet, qui le lui a donné ?
- Mais, Mauro...
- Mais, Restituta...

Et plus ils étaient confus, plus ils se mettaient en colère tous les deux et leur colère montait à mesure qu'augmentait leur trouble jusqu'à ce que Requejo, retrouvant ses lumineuses idées après une rapide méditation, dise :

- Elle est amoureuse d'un garçon des rues. Quelqu'un a dû entrer ici. C'est à devenir fou. Gabriel, Gabriel, viens ici.

Je compris tout de suite que j'étais en danger d'être soupçonné par mes maîtres féroces et, si c'était le cas, ils me mettraient à la porte, rendant impossible absolument la réalisation de mon projet, je trouvai prudent de les égarer de manière ingénieuse en repoussant leurs soupçons.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Monsieur, dis-je à mon maître, j'attendais que vous finissiez de parler pour vous dire une chose qui va peut-être aider à découvrir le fin fond de l'histoire. Eh bien, hier soir, quand je suis sorti chercher la caisse de figues séchées, j'ai cru voir dans la rue un petit monsieur, un monsieur qui regardait vers ces balcons... puis, pensant que je ne le voyais pas, lança quelque chose...
- C'est cela, c'est cela... le bouquet, cria Requejo.
- Cette même nuit, continuai-je, je pensais vous le dire ; mais comme cette dame était là et ensuite que vous et don Juan de Dios vous étiez en nombre...
- Et elle ? Elle s'est montrée au balcon ? demanda Restituta.
- Ça, je ne peux pas le certifier, parce qu'il faisait déjà noir et je n'ai pas bien vu. Mais, soyez sûr que je vais être en alerte et rien ne m'échappera. Pour sûr, si vous me donniez la charge de surveiller la gamine en sortant, la petite ne pourra pas se moquer de nous.
- C'est insupportable ! s'écria sauvagement don Mauro. Bon, allez tous vous coucher. Demain, je vais lui dire deux mots à la demoiselle.

Je me retirai dans ma chambre et de mon lit, j'entendais l'épouvantable Requejo qui parlait à sa sœur.

- Rien à faire, cette semaine, je me marie avec elle. Si elle ne le veut pas de bon gré, ce sera de force. Je suis furieux, je suis en colère. Demain, elle saura qui je suis, moi, Mauro Requejo. Nous allons l'enfermer dans le sous-sol, sans manger. Vaut-elle le croûton de pain qu'on lui donne pour tromper sa faim ? Nous lui dirons

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

qu'elle ne goûtera à rien, qu'elle ne boira pas une goutte jusqu'à ce qu'elle consente à être ma femme... Nous allons l'enfermer dans le sous-sol, parfaitement, dans le sous-sol. Et si elle ne veut pas, du bâton et encore du bâton. Elle va voir que j'ai une main de fer... Me traiter de vautour, cette gamine des rues... Je suis furieux... je me la boufferais... Oui ! je vais la laisser s'échapper avec le garçon du bouquet, sûrement... Non, mais... Elle va se marier, oui, elle va se marier et sinon, elle ne sortira d'ici que les pieds devant... J'ai très mauvais caractère !... Que le diable m'emporte si *je ne me la marie pas*, moi... Et si ce n'est pas de bon gré, ce sera de force, je vais l'attacher à un poteau, je vais la fouetter, je vais l'ouvrir en deux avec un ouvre-boîte.

Requejo ressemblait alors à un démon échappé de l'enfer ; et les premières lueurs de l'aurore, qui avaient du mal à pénétrer cette maison obscure, le trouvèrent encore éveillé, il vociférait comme un insensé.

Aussitôt dit, aussitôt fait : dès le lendemain matin, don Mauro semblait prêt à réaliser son projet ignoble et ainsi précipiter le martyr d'Inès, *en se la mariant*, selon son barbarisme. La tactique d'amabilité et de fausse douceur, recommandée par le licencié Lobo se révéla inutile, remplacée par un système de terreur qui mettait en œuvre toutes les facultés fécondes de doña Restituta. Avant de partir à la réunion où don Mauro et deux autres commerçants devaient se mettre d'accord sur la vente aux enchères du ravitaillement, mon maître eut le goût d'organiser lui-même le nouveau système. Il s'arrangea pour qu'Inès ne sorte pas de sa chambre, même pas pour manger, que les vitres et les volets de la petite fenêtre qui donnait sur la rue la Sal, soient fermés, fixés de l'intérieur par de très gros clous, et il disposa une sentinelle dans la pièce même, cette mission ne pouvait revenir qu'à une seule personne, à Restituta en personne.

Il n'était plus possible alors de voir Inès, ni de lui parler, ni de la prévenir car tout indiquait que cette surveillance tenace ne se terminerait que lorsque les Requejo verraient satisfait leur désir de marier la jeune fille à eux deux. Enfin, vinrent les vexations exercées sur Inès jusqu'à la plus extrême, celle de lui faire savoir avec énergie qu'elle ne verrait la lumière du soleil que pour se présenter devant les autels. La situation d'Inès était donc insoutenable et si critique que je me décidai résolument et sans plus attendre à lui redonner la liberté tant désirée. Pour être le plus efficace possible, il fallait profiter du jour où les deux sauvages, mâle et femelle, seraient dehors pour n'importe quel négoce, car penser à la fuite tant que les geôliers seraient à la maison était penser inutilement. Don Mauro, occupé à son

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

contrat, sortait souvent ; mais Restituta, imperturbable comme le sphinx de Pharaon, ne bougeait pas de la maison, ni de la chambre d'Inès, ni de sa chaise. Pour surmonter pareille difficulté, j'imaginai, à force d'y repenser, le moyen suivant.

Ma séductrice de maîtresse avait l'habitude, hautement lucrative, d'assister à toutes les soldes qu'annonçait le *Diario*, et elle le faisait avec la louable intention d'y trouver des meubles, des matelas, du linge, des décorations de maison et autres objets qui, une fois acquis à bas prix, étaient revendus dans deux ou trois friperies de la rue Tudescos, qui lui appartenaient en exclusive, sans que cela ne paraisse. Vers le 15 avril, elle eut connaissance d'un trousseau complet de meubles de valeur, mis en vente dans une maison de la place des Affligés. Elle les avait vus et examinés, et bien qu'ils lui aillent à merveille, ne les acheta pas parce que la propriétaire, veuve d'un conseiller des Indes, ne se résignait pas à se séparer de son unique fortune pour presque rien. Elles marchandèrent : Restituta offrit un montant encore plus élevé ; mais l'accord ne fut pas conclu, et cette dernière revint à la maison sans avoir défait les cordons de sa bourse, même si visiblement, elle était inconsolable d'avoir laissé échapper une affaire de cette importance. C'est donc sur cette vente, sur ce marchandage, sur cette déception que je construisis l'édifice de ma trouvaille qui devait faire disparaître de devant mes yeux madame ma maîtresse, doña Restituta, pendant quelques heures.

C'était un dimanche, le jour du 1^{er} mai. Je sortis dans la matinée et me dirigeai à mon ancienne maison, c'est là que fut trouvée une femme qui se chargea d'aller porter à doña Restituta la commission que je lui remis précisément. La maîtresse était, à quatre heures de l'après-midi, assise dans la salle de couture,

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

quand se présenta à elle ma commissionnaire, lui disant que la dame de la place des Affligés consentait à donner les meubles à la dame de la rue la Sal, en échange du prix qu'elle avait eu l'honneur de lui proposer.

Restituta fit un bond et aussitôt, son imagination en ébullition imagina tout de suite les bénéfices non négligeables qu'elle pouvait en tirer. Elle s'habilla avec cette légèreté vipérine qui la caractérisait et, une fois le balcon et la porte de la chambre d'Inès fermés, eut la condescendance incomparable de me remettre la clé de la porte qui conduisait à l'escalier principal ; elle recommanda à Juan de Dios le plus grand soin et sortit.

Dès que je la vis sortir, je respirai, incroyablement soulagé. Il me sembla qu'elle disparaissait pour toujours, emportée sur les ailes de démons vengeurs.

Il n'y avait pas un instant à perdre et je dis à mon amie de l'extérieur :

- Ma petite Inès, prépare-toi. Prends toutes tes affaires et attends un instant.

La seule difficulté résidait dans le fait que Juan de Dios puisse découvrir mon intrigue et s'oppose à notre fuite ; mais je comptais bien sur la traditionnelle facilité d'aveugler complètement celui qui a devant les yeux le bandeau de l'amour. Je descendis à la boutique, et là, dès le premier moment, je remarquai que la fortune ne m'était pas très favorable, parce que Juan de Dios était en conversation avec deux militaires français, ce qui n'était pas l'occasion rêvée de me donner la fausse clé qui me manquait.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

Pour faire bref, je dirai la raison pour laquelle les deux Français étaient là. Un officier de l'administration militaire était à la recherche de mon maître pour lui parler de je ne sais quel détail en lien avec le contrat de ravitaillement ; un autre l'accompagnait, on aurait dit un lieutenant de la garde impériale, ce dernier conversait avec Juan de Dios en mauvais espagnol disant qu'il était franco-basque. Comme le commis était né et avait grandi dans le même pays, ils se considérèrent compatriotes, et il y eut de grandes poignées de main. L'étranger était un grand garçon blond, aux manières courtoises et à l'aspect sympathique.

- Vous souvenez-vous de la famille Sajous, à Bayonne ? dit-il à Juan de Dios.
- Eh bien, comment ne pas m'en souvenir. Mon père, don Blas Arroiz a été secrétaire chez monsieur Hipólito Sajous, à Bayonne et ensuite dans une autre maison des Sajous à Saint-Sever, répondit Juan de Dios.
- Celui de Saint-Sever, c'est mon père, ajouta le Français ; mais moi, je suis né à Puyoo, où ce Sajous-là a une fabrique de tissus. Je me souviens avoir entendu parler dans mon enfance d'un administrateur de Guipuzcoa qui est mort chez nous.

Ils continuèrent à parler un quart d'heure sur ce ton jusqu'à ce qu'à la fin, après de mutuelles congratulations et offres diverses, le Français prît congé, promettant de venir nous rendre visite une autre fois. J'étais si impatient que j'eus besoin de cacher mon agitation pour qu'on ne reconnaisse pas sur mon visage ce que j'avais entre les mains. Sans perdre une minute, parce qu'en perdre une était me perdre, je dis à Juan de Dios :

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Allez, l'ami ; c'est le moment de remettre à la petite la lettre d'amour que vous avez écrite.
- Oui, mon garçon, voilà, répondit-il en me montrant la missive, un monument de calligraphie. Qu'est-ce que tu penses de ce travail ? As-tu vu des fois une écriture comme cela ? Regarde bien ce M et ce H en majuscules. Oh, les traits fins ! Et ces lettres où je marque son nom, qu'est-ce que tu en penses ? Trois jours de travail pour mettre ce nom divin qui adoucit l'âme comme celui de Jésus.

*Il adoucit l'âme et la langue
Plus que le sucre et le miel
par ces cinq petites lettres.*

Celui-là n'en a que quatre ; mais quel délié ! Et toute la lettre est du même tonneau. Il n'y a que onze pages ; mais je crois que cela suffit. Comme c'est la première que je lui écris, il ne faut pas que je la fatigue de trop : n'est-ce pas ?

- Je trouve ça très bien. Deux mots bien dits, ça suffit pour l'instant. Mais l'important est de la lui porter le plus vite possible car elle l'attend avec impatience.
- Comment ça, elle attend ? Lui aurais-tu dit quelque chose par hasard ?
- Non... vous allez comprendre... Elle a bien dû le deviner. Quand je lui ai donné le bouquet, je lui ai dit qu'une personne de la maison le lui envoyait, une personne qui l'aimait beaucoup et qui pensait la sortir de là : alors, elle lui a donné des baisers.
- Elle lui a donné des baisers ! s'écria le commis, si ému que des larmes lui montèrent aux yeux. Elle lui a donné des baisers ! C'est-à-dire qu'elle l'a porté à ses lèvres

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

divines. Ah ! Gabriel, tu crois qu'elle va répondre à mes avances ?

- Je ne le crois pas, j'en suis sûr, répondis-je énergiquement. Mais, vite, la lettre. Elle ne va pas être qu'un peu contente. Tant que j'y pense, il faut que vous me donniez la clé que vous avez commandée au serrurier pour que je puisse entrer et lui donner la lettre en mains propres, parce qu'il ne convient pas qu'une chose de cette importance soit jetée comme ça... alors.
- Non, la clé, je ne vais pas te la donner, répondit-il, parce que tu n'as pas besoin d'entrer. Je veux qu'elle soit seule pour jouir à son aise du plaisir de la lecture. Alors comme ça, tu me dis qu'elle l'a bien reçue ?
- Mais la clé, la clé... Vous ne me donnez pas la clé ?
- Non, la clé, je ne vais pas te la donner. Laisse-la seule, il y aura bien quelqu'un qui la sortira de là. Ah ! Si j'osais y aller moi-même et lui parler... Mais non. Dans la lettre, je lui dis mon amour et mes projets ; je lui dis que je vais vite la sortir de cet épouvantable esclavage et qu'elle sera ma femme, ma petite femme adorée, car nous nous marierons loin d'ici... Sais-tu, toi, par où on va à ces îles désertes qu'on nous raconte... ? Nous irons là-bas ; parce qu'il faut que tu saches, mon petit Gabriel, que je suis riche, moi. J'ai conservé mes biens depuis vingt ans. Le dommage, c'est que tout est au pouvoir des Requejo... mais, je vais bientôt prendre ce qui m'appartient. Entre cette nuit et demain, je vais mettre mon plan à exécution. Tu vois cette lettre destinée à mon maître ? Eh bien, tout dépend de cela. Quand il la lira... mais c'est un secret... motus.
- Alors comme ça, vous ne me donnez pas la clé ?

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Non. Pour quoi faire ? Je ne veux pas que tu la voies, je ne veux pas que tu lui parles, si moi, je ne lui parle pas ou ne la vois pas. Penser que tu entres dans sa chambre et qu'elle te regarde me fait ressentir de la jalousie... Ah ! Gabriel, je me meurs ; moi, je n'en dors plus, je ne mange plus, je ne bois plus. Si je n'avais rien à faire, je serais nuit et jour à aller et venir sur la promenade des Mélancoliques. C'est mon unique plaisir, penser à elle, me la représenter par la pensée et entamer avec elle des dialogues sans fin. A chaque instant, je l'embrasse, je lui donne des baisers, comme je veux, je lui mets des fleurs dans les cheveux, je la porte dans mes bras quand elle est fatiguée, je la berce, je lui chante quelque chose pour qu'elle s'endorme et je l'habille le matin à son réveil.
- Vous êtes heureux donc, répondis-je ; mais si vous me donniez la clé, je lui raconterais tout cela.
- Non ; je lui dirai moi-même demain, cette nuit peut-être, dit Juan de Dios, enthousiaste. Car, crois-tu que je peux accepter un jour de plus le martyre qu'elle subit ? Gabriel, à toi je peux confier mes plans. Cette nuit, cette nuit, Inès sera libre ! Tu sais par où l'on va dans cette île déserte ?... Allez, porte la lettre, tu la jettes par le soupirail ; entends-tu ? Pauvre petite, qu'est-ce qu'elle va dire quand elle saura que quelqu'un s'intéresse à elle, quelqu'un l'adore et est prêt à sacrifier sa vie, ses biens, son honneur... C'est ce que j'ai dit au saint-sacrement, et à la Vierge Marie, ce matin. Tous les jours, je vais à la messe et je prie Dieu et tous les saints pour elle. Ce matin, quand le prêtre a levé le calice, je l'ai regardé et j'ai dit : "Saint Sacrement de mon âme, moi, j'aime Inès.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

Si tu veux que je ne l'aime pas plus que toi, donne-la-moi. Je ne t'ai jamais rien demandé. Je serai bon pour elle, sans elle je serai... ce que le démon voudra." Allez, Gabriel ; porte-lui ce petit mot, va !

On en était là quand don Mauro entra avec deux amis. Juan de Dios lui donna la lettre dont il m'avait parlé avant avec tant de mystère. Après l'avoir lue, don Mauro lança de grands cris de colère qui nous remplirent tous de frayeur. Aussitôt, il fit sortir Juan de Dios pour une course pressante et moi, je me retirai. Bien que le malade n'ait pas voulu me remettre la clé, je compris que je ne devais pas reculer et, décidé à tout, je pensai à défaire les verrous de la porte où Inès était emprisonnée. Ce qui jouait en ma faveur, c'est que Requejo était en train de discuter chaleureusement avec ses deux amis, et en plus, qu'il ignorait l'absence de sa sœur.

Je demandai mentalement à Dieu du secours et après avoir prévenu Inès de se préparer et de m'aider de l'intérieur, je pris une petite barre de fer en forme de bédane, qui traînait dans la salle des gages, et je commençai ma délicate besogne. La peur de faire du bruit m'obligeait à peu employer la force et la serrure ne cédait pas. Je chantai à haute voix pour étouffer tout bruit, et enfin, aidé par Inès qui poussait de l'intérieur, je réussis à défaire un des panneaux que nous eûmes grand soin de retenir pour qu'il ne tombe pas par terre.

- Tu es libre, Inès, allons-nous-en. Fuyons sans plus tarder, m'exclamai-je follement. Si on s'arrête un instant, nous sommes perdus.

Nous nous dirigeâmes vers la porte qui conduisait à l'escalier extérieur. Je l'ouvris et nous sortîmes. Il faisait nuit. Un homme

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

descendait des étages supérieurs et vint vers nous jusqu'au palier. Je remarquai qu'il nous regardait, surpris ; j'observai à mon tour et je ne pus m'empêcher de trembler en reconnaissant le licencié Lobo, qui tendant le bras pour nous arrêter, demanda :

- Où allez-vous ?
- Qu'est-ce que ça peut vous faire ? dis-je en colère, voyant devant moi un si terrible obstacle.

Puis, considérant que face à un tel oiseau, il valait mieux employer l'astuce plutôt que la force, j'ajoutai :

- Doña Restituta a demandé qu'on la rejoigne. Elle est allée chez une amie...
- Tu n'es qu'un coquin fini, me répondit-il. Où vas-tu avec cette fille ? Fripons, vous fuyez cette sainte maison ! Je vais vous arranger cela. Entrez vite fait si vous ne voulez pas que je vous emmène à la prison municipale.

Mon désespoir était sans limite et encore maintenant, je suis heureux de n'avoir pas eu un poignard parce que je l'aurais enfoncé dans le cœur de ce petit fonctionnaire intrigant.

- Ah ! coquin de voleur, je te reconnais bien, je sais bien qui tu es, continua-t-il. Cette nuit, précisément je pensais venir régler mes comptes... Je ne t'avais pas reconnu, petit scélérat ; mais je sais quel genre d'oiseau tu es... J'avais bien envie de te mettre le grappin dessus.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

Et effectivement, il me tenait si fort que je ne sais pas comment il ne me cassa pas le bras.

Inès pleurait. Lobo la saisit par un bras aussi et nous poussant vers l'intérieur, nous dit :

- Je suis arrivé à temps, bande de petits rejetsons !

Je fis un effort désespéré pour me défaire de ses griffes et je me défis. Il poussa alors un cri et dit :

- Ce fripon m'échappe... au voleur... venez vite...

Don Mauro monta précipitamment et les gens se réunirent sous le porche, là-dessus arriva Restituta, et peu après je me retrouvais entre les deux Requejo comme le Christ entre les deux larrons. Inès tomba dans les pommes et le scribouillard la soutenait.

- XXIII -

- Mais je n'en crois pas mes yeux, s'écriait ma maîtresse. Alors comme ça, la demoiselle fuyait avec Gabriel ! Brigand ! voleur ! voyez comment il nous trompait avec sa tête d'angelot. Viens ici, ajouta-t-elle en me donnant des coups. Où allais-tu avec la petite Inès, monstre ? Qu'a-t-on donné pour la livraison, voleur de demoiselles ? A la prison, au bagne et vite avant qu'on ne l'écorche tout vif. Mais, dis-moi, tu volais Inès ?
- Oui, vieille sorcière, répondis-je avec fureur. Je fuyais avec elle !
- Eh bien, maintenant, tu vas passer par le balcon dans la rue, dit don Mauro, clouant sur moi sa puissante griffe.

Franchement, mesdames et messieurs, je croyais être arrivé à ma dernière heure au milieu de ces trois barbares, chacun selon son style bien particulier me mortifiait à qui mieux mieux. De tous les coups et les vexations que je reçus là, je vous assure que rien ne me faisait plus souffrir que les pincements de doña Restituta, dont les doigts, imitant les coups de bec d'un oiseau de proie, se nourrissaient là où ils trouvaient le plus de chair.

- Et c'est sans doute toi qui as envoyé cette maudite femme, pour me faire sortir de la maison, car sur la place des Affligés, il n'y a aucune trace de vente. Ce garçon mérite la potence, oui, monsieur de Lobo, la potence.
- Et cette dépenaillée, ma nièce, s'en allait toute contente ! dit Requejo, renfermant Inès dans le misérable réduit.
- On a introduit l'enfer dans notre maison, ajouta Restituta. La potence, oui monsieur, la potence,

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

monsieur de Lobo. Vous n'avez pas le moindre petit brin de charité si vous ne le dénoncez pas aux magistrats. Mais comment ce petit dragon a pu nous tromper ! C'est à en mourir de rage.

Le scribouillard prit alors la parole autorisée et, étendant sur ma tête, ses bras en attitude de justice tutélaire qui protège même les criminels, dit :

- Modérez votre juste colère et écoutez-moi un instant. Je vous ai déjà dit que nous nous occupions jalousement de faire une purge digne de ce nom en cherchant et démasquant toutes les personnes indignes qui furent protégées par le Prince de la Paix ; ce monstre, madame, ce vil marchand, cet infâme favori..., est tombé grâce à Dieu et nous pouvons l'insulter sans crainte ! Car, comme je disais, pour que la nation soit libre de tous ces gueux qui ont servi avec lui, nous leur ôtons leurs postes s'ils ne paient pas leurs crimes en prison ou en exil. Si vous voyiez, mes chers amis, comment je me suis distingué dans ces perquisitions ; si vous entendiez les éloges que j'ai mérités des principaux serviteurs de la personne royale !
- Mais, que vient faire tout ce bavardage, dit Requejo avec impatience, qu'est-ce que ça a à voir... ?
- Ça a beaucoup à voir... continua l'homme de la Justice, parce que, vous me direz ce que vous en pensez quand je vous dirai que ce filou de gamin, ce menteur ici présent, a reçu les faveurs du Prince, et c'est ce même Gabriel que depuis quinze jours, nous sommes en train de chercher, à tout prix, mon compagnon et moi.

Les Requejo, mâle et femelle, se regardèrent épouvantés.

- Eh bien, écoutez et tremblez d'indignation, poursuivit le petit gratte-papier. La veille de sa chute, monsieur Godoy a envoyé à la Secrétairerie d'Etat une feuille volante demandant qu'on donne à ce jeune homme une place dans les bureaux de l'Interprétation des Langues. Que vous en semble, mesdames et messieurs ? Et pourquoi, direz-vous ? Parce que ce jeune homme sait le latin, paraît-il, et a composé un poème en vers latins ; et les quelques voyous qui l'ont lu, allèrent raconter cette histoire au Prince, disant que mon garçon était un puits de science. Mensonges et encore mensonges ! On le voit bien ; quand, à la Secrétairerie d'Etat, on a reçu la feuille volante, cela a fait grand bruit, parce que le Prince de la Paix était déjà déchu, et ces éminents hommes publics, après avoir mis Moratín à la rue, attendaient que se présente ce prodige, sinon pour lui trouver une place, au moins pour le voir. Mais, moi, je suis sur la trace d'une place pour y mettre un de mes cousins qui parle trois langues, le valencien, le galicien et le castillan ; et donc aussitôt, mon compagnon et moi, nous avons lancé une *poursuite judiciaire* pour connaître les antécédents de ce loustic et nous avons réussi à prouver qu'à Aranjuez, il vivait avec le petit curé don Celestino ; en plus, tous les jours, ils allaient ensemble chez Godoy ; en plus, le garçon écrivait des lettres en son nom et les apportait à Madrid, le dimanche, à l'ambassadeur de France ; en plus, il se cachait pour entrer dans certaine taverne et écouter ce qui se disait, et bien d'autres friponneries que j'ai

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

mentionnées en détails dans le procès-verbal de cette *poursuite judiciaire*.

- Mon Dieu ! Dieu nous garde ! Au saint patron de la boutique, nous devons d'avoir découvert à temps ce que nous avons chez nous, dit Restituta.
- Evidemment, cette affaire de latin était une pure farce.
- Eh bien, il ne faut pas y aller par demi-mesures, dit mon maître, il faut le remettre à la justice.
- C'est de mon ressort, répliqua Lobo. Nous verrons ce qu'il répond aux charges qui pèsent sur lui dans le procès, en tant que complice de l'aumônier militaire d'Aranjuez. On n'a pas réussi à prendre ce dernier, et d'après les nouvelles que j'ai reçues aujourd'hui, il a disparu du Site Royal. A coup sûr, il est venu à Madrid et là, il ne nous échappera pas.
- Attention à cette vermine qui vivait chez moi, vociféra don Mauro, menaçant une deuxième fois de mettre fin à mes jours. Monsieur de Lobo, ôtez-le-moi de là, ôtez-le-moi de ma présence parce que je vais l'achever. Je suis furieux. Quelle journée ! mon cher saint Antoine chéri ! Quelle journée !
- Moi, je me charge de ce jeune homme, dit Lobo. La seule chose que je vous demande, c'est de me le garder jusqu'à demain.
- Jusqu'à demain ?
- Ce bandit ne peut pas rester chez moi jusqu'à demain ; non, monsieur, objecta ma maîtresse.
- Il n'y a pas un lieu sûr pour l'enfermer ?
- Oh ! N'ayez crainte, si on le garde au sous-sol, il y sera comme dans un sépulcre, dit Requejo. La sortie est très difficile et je peux partir tranquille.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Mais, tu t'en vas, mon frère ? Où vas-tu de nuit ?
- Où dois-je aller ? Mille sabords ! Où dois-je aller sinon à Navalcarnero ? Vous ne savez pas ce qui m'arrive ? Je ne vous ai pas dit ?
- Vous ne nous avez rien dit. Il est vrai qu'avec cette chipie de nièce...
- Eh bien, je viens de recevoir une lettre où on me signale que mon magasin de Navalcarnero a été volé. Tu vois, ma sœur ? C'est à en devenir fou ! Oui... don Roque m'écrit pour me signaler le vol et pour me dire d'aller cette nuit même, si je ne veux pas perdre.
- Et vous y allez ?
- Illico, je pars chercher une voiture. Vous voyez bien le désastre. Ah ! Restituta ! Je t'ai bien dit de ne pas laisser s'éteindre le cierge de notre saint patron. Tu vois, c'est une punition.
- Au ciel, on n'aime pas les gaspillages. Tu vas là-bas ? Mais tu laisses, dans ma maison, ce petit voleur ?
- Au sous-sol, au sous-sol, jusqu'à demain, jusqu'à ce que mon brave monsieur de Lobo en dispose. Il ne se rend pas compte qu'on le laisse dans le sépulcre ? Seul Dieu peut l'en sortir.
- Mais, je reste seule ? Grand Dieu du ciel !
- Juan de Dios va venir vers dix heures. Je lui ai déjà dit de rester à la maison cette nuit.

Le conciliabule prit fin là et, sans autre mot, on m'enferma dans le sous-sol dont le logement souterrain se faisait par une grande trappe sous la boutique. J'étais à moitié en état léthargique à cause de la colère et le dépit de cette terrible situation. Je sentis qu'on me poussait dans les escaliers. Don

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

Mauro ferma la trappe, riant du plaisir félin que donne la conscience de la cruauté à nue, et je me retrouvai dans d'intenses ténèbres. Mon maître avait bien parlé en disant que j'y serais comme dans un sépulcre. Seul Dieu pouvait m'en sortir.

Pour qu'on comprenne bien qu'ils avaient toute confiance en la sécurité de ma prison, il suffit de dire qu'il y avait là une partie de leur fortune, dans un coffre de fer. En m'enfermant en compagnie de leur argent, mes maîtres avaient-ils la conviction qu'il était impossible d'en sortir ?

Je me trouvais dans une de ces constructions à voûte avec une couverture de briques, elles servent de fondation à presque toutes les maisons de Madrid, qu'elles soient anciennes ou modernes. Manquant d'espace à la surface, les Madrilènes ont cherché à s'étendre vers le ciel et vers l'abîme, de sorte que chaque auberge est une tour placée sur un puits. Celle de mes maîtres ne possédait aucune lumière donnant sur la rue ; l'obscurité était absolue et le silence aussi, sauf lorsqu'une voiture passait. En étendant les bras à droite et à gauche et vers le haut, je touchais les briques râpeuses, durcies par un siècle, moins humides que ne le décrivent les romanciers, quand le fil de leurs récits les conduit à quelque cachot où se trouvent des merveilles et des aventures encore jamais vues.

Comme je l'ai dit, pas un bruit au loin, pas un rayon de lumière pour troubler la paix de cet antre où il était possible d'arriver à la conviction de la non-existence, tout en existant. Tout un arsenal d'outils n'aurait pas suffi à me fournir une échappatoire et, penser à fuir aurait été penser à l'absurde. Je n'avais comme consolation que la résignation et je me résignai. Etre là, dedans,

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

en pleine solitude, en pleine obscurité, en plein silence, était comme lorsqu'on ferme les yeux, nous enfermant volontairement dans cette autre voûte de notre pensée. Je m'étendis sur le sol, rendu de fatigue et je me mis à méditer. Ma prison n'était rien d'autre qu'une prolongation de mon cerveau.

Je voulus penser à plusieurs choses, mais je ne pus penser qu'à Dieu. Me reconnaissant absolument incapable de vaincre mon malheur, je compris que la volonté suprême avait jeté sur moi de si lourds malheurs que, croisant les bras, je penchai la tête en espérant que cette même volonté suprême m'en décharge. Comme cette espérance me transmit rapidement une foi que je n'avais eue que dans peu d'occasions, je crus fermement que Dieu me sortirait de là, et fort de cette croyance, je commençai à trouver un repos moral et physique, précurseur d'un certain évanouissement semblable au sommeil. Celui du malheur se différencie beaucoup du sommeil de tous les jours, et le mien fut conforme à l'état angoissant de mon âme, un sommeil où l'on se représente le mal-être réel que nous ressentons, en proportions informes, extravagantes, monstrueuses.

Je percevais vaguement des silhouettes et leurs formes qui n'appartiennent pas au monde visible, ni à l'humanité, ni à la faune, ni à la flore, ni au ciel, ni à la terre, mais à une certaine géologie mystérieuse, à des gisements qui contredisent toutes les lois de la statique et de la dynamique ; je percevais un fantastique enchaînement continu de couleurs géométriques qui s'enchevêtraient dans mon corps comme des couleuvres, et dans cette transmutation physique et morale se vérifiait le phénomène qu'une couleur me faisait mal, et un objet semblable à une épée, à un crabe ou à une harpe prononçait

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

des mots incompréhensibles. Qui ne s'est pas égaré parfois dans ces rêves de l'absurde ? Les idées se mêlent aux visions, et celles-ci sont celles-là et celles-là sont celles-ci. Dans ce labyrinthe, dans cette aberration, ma pensée formulait sans cesse un syllogisme bleu, vert, d'abord avec des pointes puis des courbes, plus tard irradié puis concentrique, au début polygonal et doré pour finir par un petit point qui devient grand comme l'univers. L'interminable syllogisme était : "La justice triomphe toujours : les Requejo sont des voyous ; Inès et moi sommes des gens honnêtes ; donc nous triompherons."

Je passai ainsi beaucoup de temps au pouvoir de ces démons du sommeil, quand je perçus une clarté qui n'irradiait pas des feux de mon imagination. Etais-je endormi ou éveillé ? Je me fis cette question et aussitôt, je répondis que je ne le savais pas. La clarté augmentait et un grincement métallique produisit en moi un certain frisson. Je bougeai, je regardai et je vis les murs du sous-sol, la voûte de briques et une multitude de caisses pleines et vides ; à ma gauche, une porte qui communiquait avec un autre compartiment souterrain ; à ma droite, un escalier par lequel descendait la clarté qui attirait mon attention. J'étais indubitablement éveillé, et je le reconnus. Je regardai dans l'escalier et je vis deux pieds qui s'avançaient lentement, marche après marche. La lumière d'une lanterne m'éblouit ; mais dans le champ de la clarté soudaine, je distinguai un visage jaune. C'était celui de Juan de Dios ; c'était Juan de Dios en personne.

Quand il me vit, sa frayeur fut si grande que la lanterne qui l'éclairait fut sur le point de lui échapper des mains. Tremblant et muet, il me regardait comme on regarde une apparition diabolique ou une image évoquée dans la sorcellerie.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

Imaginez l'impression de quelqu'un qui entre dans un tombeau sans penser, ce qui est bien naturel, faire la rencontre d'aucun vivant et qui trouve un homme qui bouge et ne semble pas appartenir au monde des morts.

Juan de Dios se signa, et il était prêt à fuir comme on fuit les apparitions d'outre-tombe, quand je lui parlai pour dissiper sa peur.

- Juan de Dios, c'est moi, vous ne saviez pas que j'étais là ?
- Gabriel, je n'en crois pas mes yeux. Jésus, Marie, Joseph ! Comment es-tu entré ici ?
- Vous ne savez pas que c'est don Mauro qui m'a enfermé ? Il m'a surpris au moment où je remettais votre lettre à la demoiselle Inès. Vous veniez de sortir.
- Je suis tout juste de retour ! Mais on t'a enfermé là ! Quelle coïncidence ! Je n'en reviens pas. Dis-moi, la lettre... ?
- Elle l'a. Pas de souci. Après la lui avoir donnée, j'ai eu la tentation de lui parler. J'ai frappé à sa porte. Ah ! C'est le moment critique où doña Restituta est apparue. Vous pouvez imaginer la suite. Grâce à Dieu, une bonne âme vient me mettre en liberté. Dieu vous a envoyé.
- Ecoute, mon cher Gabriel, ajouta-t-il, un peu calmé. Je t'ai déjà dit que ma petite fortune est aux mains des Requejo. Si je la demande comme ça, je suis sûr qu'ils ne me la rendront pas. Donc, je la prends. Regarde ce qu'il y a ici.

Il montra le fond du sous-sol d'à-côté et je vis un coffre de fer. Juan de Dios continua ainsi :

- Moi, j'ai la conscience tranquille. Je ne prends que ce qui m'appartient, et plutôt mourir que de prendre un

centime de plus. Le saint-sacrement le sait bien, il me connaît. Mais, si je suis tranquille de ce côté-là... Ah ! Je le lui ai dit au saint-sacrement que je suis fou d'amour et qu'il me pardonne les deux grands péchés que j'ai commis aujourd'hui.

- Et quels sont ces grands péchés ?
- Ça me coûte de le dire ; mais voilà, la honte qu'ils me font commence dès maintenant à m'en purifier. Les deux péchés, les voilà : avoir écrit une fausse lettre à don Mauro pour l'obliger à aller à Navalcarnero, et avoir fait faire avec un moule de cire la clé qui m'a servi à entrer ici, ainsi que celle du coffre. La lettre était parfaitement fausse ; les clés ne valent guère mieux.
- Mais alors, il y a urgence ? Et notre petite ?
- Cette nuit, je viens la prendre. Ah ! Elle a dû lire ma lettre. Elle a dû la lire, elle doit savoir que je veux la libérer, mais son inquiétude, son agonie, son angoisse, entre l'espoir et la crainte, doivent être immenses. D'ici peu, elle sera à moi. Je peux compter sur toi ?
- Ce que vous voudrez. Il ne manquerait plus que ça, dis-je en discutant sur le meilleur moyen de tromper en même temps doña Restituta et son futur époux.
- Ah ! J'en tremble à la pensée de la sortir bientôt du pouvoir de ces sauvages, dit Juan de Dios. La pauvre petite doit être à m'attendre maintenant. Qu'en penses-tu ? Ah ! J'ai posé la question à plusieurs personnes à propos d'une île déserte, et personne ne m'a donné raison. Ces îles qu'on appelle *Les Canaries*, ce sont des îles désertes ? Tu sais où elles sont, toi ? Je crois que c'est là-bas dans l'immense golfe ou comme qui dirait entre la Chine et le monde maure. Par où y va-t-on ?

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Je ne suis pas très doué dans tout ça, répondis-je essayant de laisser de côté la géographie. Mais, voyons voir. Comment pensez-vous tromper doña Restituta ?
- Cela ne m'inquiète pas. Nous l'attacherons et la bâillonnerons, mais sans lui faire de mal, parce que c'est une brave femme sauf pour élever des nièces... tu le vois bien. Cela fait vingt ans que je mange le pain de cette maison. Si ce n'était cette terrible oppression qui m'a pris... Gabriel, je deviens fou ; ce dont je ne suis pas sûr, c'est si je deviens fou de joie ou d'inquiétude.
- Et si je montais voir, doucement, dis-je en feignant l'amabilité, si doña Restituta dort ou pas, qu'en pensez-vous ?
- Bien vu. Il vaut mieux que tu restes dans l'arrière-boutique, en sentinelle, et si tu entends du bruit dans l'entresol, tu me préviens aussitôt. Je vais régler cette affaire facilement.

Je n'attendis pas qu'on me le répète et je montai. Non, Gabriel ne montait pas, il volait. Ma résolution, rapidement prise, me poussa sans hésiter à la chambre où dormait Inès et où veillait sa terrible tante. Quand cette dernière entendit mes pas, quand elle entendit que quelqu'un s'approchait, quand j'entrai dans la chambre et me présentai devant elle, sa frayeur était à l'extrême. Comme elle ne pensait pas mon évasion possible matériellement, et qu'elle était en plus superstitieuse, elle crut que j'étais le diable en personne, ou au moins un homme protégé par tous les diables de l'enfer. Elle resta muette de peur ; elle voulut parler sans y parvenir ; elle voulut crier et lança un hurlement affligeant comme si on lui serrait le cou. Ne voulant

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

pas perdre un instant, je me jetai à ses pieds, m'écriant, rapidement et haletant :

- Madame, ma maîtresse, maîtresse de mon cœur, que votre grâce m'écoute, je suis innocent. Pardonnez-moi. J'ai voulu tout vous dire, à vous et à votre frère ; mais ces hommes ne m'ont pas laissé. Je n'ai jamais voulu voler Inès, j'ai voulu la sortir d'ici pour éviter que son amant la vole. Vous ne savez pas de qui il s'agit ? Juan de Dios, Juan de Dios ! Ah ! Madame ! Et vous doutiez de ma fidélité !

Restituta passa de la terreur à la surprise, à l'étonnement, à l'anéantissement, à la stupidité.

- Juan de Dios ! s'écria-t-elle. Juan de Dios ! Mon... Non, ce n'est pas possible... tu es le diable ; Jésus, Marie, Joseph. Par le signe de la croix...
- Quelle croix ? Voulez-vous une preuve ? Eh bien, prenez cette lettre que votre cher Monsieur m'a donnée pour sa fiancée, dis-je en lui remettant la lettre du commis.

Restituta la prit dans ses mains tremblantes et froides comme du marbre et se mit à parcourir rapidement les onze pages, vérifia la signature et me dit ensuite :

- Je rêve ? Toi, tu es bien Gabriel ?... Oh ! Je deviens folle... Ce misérable que mon frère et moi avons nourri...
- Vous doutez encore ? dis-je. En ce moment, Juan de Dios est dans le sous-sol à ouvrir le coffre où est l'argent.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

Il m'est impossible de vous faire une idée du bond que fit Restituta. Je crois que la chaise elle-même fit un bond, arrachée par la secousse nerveuse de la sœur de monsieur don Mauro.

- Allez-y vous-même et vous le verrez de vos propres yeux, m'écriai-je en la prenant par la main et la poussant vers l'extérieur.

Restituta me suivit parce que la curiosité, la rage, la frayeur même la poussait derrière moi. Elle trébucha mille fois. Son corps tremblait et très souvent elle portait ses mains à ses cheveux ébouriffés pour en arracher quelques-uns ou pour les rejeter en arrière. Ses yeux hagards ne sont comparables à rien, et même à moi qui la croyais vaincue, ils me causaient de la frayeur.

Nous arrivâmes à l'entrée de la trappe, et là, alors que la faible lueur qui sortait du sous-sol blessait nos yeux, nous entendîmes clairement des bruits de pièces. Juan de Dios comptait ses économies de vingt ans. Quand le tympan de Restituta fut affecté par ce son vibrant, un tremblement nerveux comme celui que provoque l'organisme humain après une puissante décharge électrique, secoua tous ses membres, elle se précipita, aveuglée, dans l'escalier et cria :

- Malotru ! C'est ainsi que tu paies le pain de vingt ans !

Les pieds glissants de ma maîtresse n'avaient pas encore touché la cinquième marche que la lourde porte de la trappe tomba, poussée par mes soins. Il n'y avait pas de clé pour fermer car Juan de Dios l'avait enlevée ; mais aussitôt, je mis sur la porte une caisse de boîte de crème puis deux, puis quatre, et ensuite un lourd rouleau de tissu et un autre et un autre par-dessus. En

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

dix minutes, je mis à l'entrée de ce qui avait été ma prison un poids tel que quatre hommes forts n'auraient pas pu la relever d'en bas.

Ceci terminé, je montai. Inès, effrayée et atterrée, ne savait pas à quel saint se vouer.

- Tu es libre maintenant, Inès ! m'écriai-je tout à ma joie. Habille-toi, nous partons tout de suite. Il ne faut pas perdre une minute : le maître peut revenir.

Elle s'habilla si précipitamment que je la vis à moitié nue. Mais ni elle, dans son grand trouble de l'empressement, ne se rendit compte qu'elle me montrait son joli corps, ni moi qui ne m'occupais qu'à l'aider à s'habiller, à mettre ses jupons, ses bas, ses chaussures, ses rubans. Nous sortîmes enfin et nous prîmes la fuite à toute vitesse loin de la rue la Sal, de crainte de retrouver le licencié Lobo ou mon maître. Ce n'est qu'en arrivant à la Puerta del Sol que nous reprîmes notre souffle et, épuisés, nous nous assîmes sur une marche près de la statue de Mariblanca. Un profond silence régnait sur la place : Madrid dormait paisiblement et calmement. Je promenai mon regard autour de moi et je ne vis que deux chiens qui se disputaient un os. Le jet d'une fontaine réjouissait nos âmes de son bruit expressif.

- Tu es libre, maintenant, petite comtesse, dis-je en me penchant sur la poitrine d'Inès. Béni soit Dieu qui nous a sortis de là. Je ne t'oublierai jamais, horrible nuit d'amertume ; je ne t'oublierai jamais, matin rieur de cet heureux jour. Nous sommes lundi, nous sommes le 2 mai.

***Le 19 de Mars et le 2 de mai* Traduction de Daniel Gautier**

Je restai un instant dans cette attitude parce que j'étais épuisé de fatigue. Le jour s'approchait et on entendait les premiers bruits étouffés, les étirements de la ville indolente qui se réveillait. A l'orient, au bout de la rue d'Alcalá, on voyait la splendeur de l'aurore et, en repartant, Inès et moi, nous nous arrêtâmes un instant à contempler le ciel qui, de ce côté-là, se teignait d'une couleur vive comme le sang.

- XXV -

En entrant chez moi, où j'avais pensé me reposer un instant avec Inès, avant d'entreprendre la fuite, nous trouvâmes le brave don Celestino qui, arrivé la nuit précédente, avait cru bon de trouver refuge dans mon humble demeure plutôt que n'importe quelle autre maison de la Cour. Je l'avais déjà informé par écrit de la vraie situation chez les Requejo, c'est pourquoi il se garda bien de mettre les pieds dans cette fameuse boutique. Lui et nous deux, nous nous réjouîmes beaucoup de nous revoir et aussitôt, nous posâmes des questions sur nos malheurs mutuels car, vous l'aurez compris, ceux du bon prêtre n'étaient pas moindres que les nôtres.

- Mais, mes pauvres enfants, nous dit-il, Dieu va nous protéger. Comment est-ce possible que les méchants puissent triompher si facilement sur ceux qui ont la droiture de cœur ? Vous fuyez la méchanceté de cette famille et moi, je fuis aussi, moi, je viens aussi ici pour cacher mon nom d'honnête homme, parce qu'on me poursuit comme un criminel.

En disant cela, le brave vieillard laissa couler quelques larmes et nous, pour le consoler, nous l'encourageâmes en lui montrant le spectacle de notre joie, nous racontions entre joies et bons mots les extravagances et les laderies de l'oncle et de la tante d'Inès.

- Dieu nous viendra en aide, continua le prêtre. Voyons maintenant comment sortir de Madrid. Oh ! Quelle horrible persécution ! On m'accuse d'avoir été l'ami du

Prince de la Paix. Bien sûr que j'étais l'ami de S. A. Non seulement ami de son S. A. mais même un peu parent. Tu ne peux pas imaginer les problèmes qu'on m'a créés, Gabriel... et on t'accuse, toi aussi... As-tu vu ces voyous !... Nous écrivions des lettres... que toi tu portais... C'est vrai que je suis allé plusieurs fois au palais de S. M. pour lui conseiller ce qui me semblait le plus convenable pour le bien de la nation ; mais je ne lui ai jamais rien dit, à cause de mon ignorance... Bref, mon garçon, sachant qu'ils allaient venir me prendre, je me suis mis en route, en silence et je pense me présenter à monsieur le Patriarche, pour qu'il fasse de moi ce qu'il voudra. Entendez-bien la meilleure. Vous n'allez pas le croire mais ce coquin de Santurrias a été celui qui m'a persécuté avec le plus d'acharnement, donnant de faux témoignages de ma conduite. Enfin, bon, c'est bien vrai ce que j'ai dit dans un sermon, tu te souviens Gabriel ? J'ai dit que l'ingratitude est le mal le plus monstrueux qui puisse exister. *Vilissima et turpissima hydra*. Qui aurait pu le penser !

- Maintenant, monsieur le curé, voyons comment s'y prendre pour sortir de ce labyrinthe. Où allons-nous aller ? Quels recours avons-nous ?
- Mon garçon, Dieu ne va pas nous abandonner. Ayons confiance en lui, et avant tout, voilà un plan qui m'est passé par la tête ce matin. Cela fait huit jours, madame la marquise de*** était à Aranjuez. C'est une personne sage, qui craint Dieu et de si bon cœur qu'elle vient au secours de tous les besoins dont elle entend parler. Elle m'a rendu visite plusieurs fois, je lui ai rendu visite aussi et d'après ce qu'elle me disait, elle aime beaucoup parler

avec moi. Elle aurait pu dire ça par civilité. Elle me posait beaucoup de questions sur Inès, montrant un grand désir de la connaître, et quand je l'ai vue la dernière fois, elle m'a supplié instamment, si une fois ou l'autre, je devais passer par la Cour, de ne pas manquer d'aller chez elle, en compagnie de ma nièce. Elle me l'a répété bien des fois et son obstination à vouloir voir la petite nièce a attiré mon attention.

- A moi aussi, répondis-je. Je connais madame la marquise, dans le palais duquel j'ai eu un rôle de traître, et je ne voudrais pas m'en souvenir. C'était dans la maison même où vous viviez.
- Mais, madame la marquise, n'y vit plus maintenant, car au printemps elle est allée chez son frère, là-bas sur la côte de la Vega, dans un palais qui a de jolis jardins et un large horizon sur le Manzanares. C'est là que nous allons trouver cette femme remarquable, l'honneur de la grandeur hispanique. Pourquoi ne pas aller chez elle ? Elle m'a dit de nombreuses fois qu'elle désirait me rendre service, à moi comme à ma nièce, et qu'elle espérait avec anxiété le moment où je voudrais utiliser son pouvoir et son crédit pour n'importe quel sujet.
- Par cette dame, Dieu nous envoie un émissaire pour nous sortir de ce mauvais pas, dis-je, retrouvant mes plus grands esprits. Nous lui raconterons ce qui nous arrive, elle comprendra toute cette injustice qui nous poursuit et quand elle verra Inès... Ah ! J'imagine que l'obstination de la marquise à voir Inès n'est pas qu'une simple curiosité. Enfin, nous allons aller la visiter aujourd'hui même et Dieu y pourvoira.
- Je crains de sortir.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Moi aussi ; mais il faut sortir, il n'est pas question de rester cachés ici. Si vous voulez, je vais aller tout de suite chez madame la marquise, elle me connaît et je lui dirai que je viens de votre part, je lui ferai un tableau de la situation dans laquelle nous nous trouvons, et je lui parlerai aussi de la petite Inès, c'est sans doute ce qui l'intéresse le plus.
- Cela me paraît bien ; et si tu es vu ?
- Je vais aller par des rues inhabituelles et en cas de problèmes, j'ai des jambes et ils me perdront de vue.

J'étais sous l'emprise d'un vif énervement et, lorsque j'élaborais un plan, chaque seconde qui passait sans le mettre en œuvre me semblait un siècle. Il ne m'était pas possible de m'accorder de repos sans exécuter ce plan par un chemin qui me semblait conduire à un lieu sûr au milieu de notre malheureux isolement. Inès ne pouvait pas se reposer non plus, et son esprit, non remis de l'anxiété et du trouble du matin précédent, était fortement impressionné par tout ce qu'elle voyait. Elle se montrait à la fenêtre qui donnait sur la rue San José, face à la caserne de l'Artillerie, et comme la demeure était une grande bâtisse, on voyait d'en haut la grande cour intérieure de cet établissement de guerre avec ses canons et autres équipements rangés en file d'un côté et de l'autre.

- Ce que tu vois, c'est la caserne de l'Artillerie, ma petite, lui dit don Celestino. Tu vois ? Dans ces grands édifices sont logés les artilleurs. Regarde, quelques-uns sortent avec un char pour aller chez le fournisseur en quête de provisions.
- Et ces montagnettes si jolies, formées par ces choses noires et rondes, toutes semblables et bien rangées ?

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

demanda la jeune fille, sans mettre de limite à son admiration.

- Ce sont des boulets, ma petite, répondit le prêtre. Les hommes ont inventé ces jouets-là pour s'entretenir.
- Ces boulets se mettent dans les canons qui sont là à côté, dis-je, voulant montrer mon érudition, et en mettant de la poudre et une cartouche on tire, c'est très joli. Ça fait du bruit, ma petite, à rendre fou. Si tu savais comme je me suis distingué dans le combat de Trafalgar ! Si tu avais vu !... J'ai tué au moins mille Anglais.
- Arrêtez ça, s'écria, apeuré, don Celestino. Le seul fait de penser que ça tire me fait trembler.

Et ils s'écartèrent de la fenêtre. Moi, je conseillai à Inès d'aller se reposer et je sortis dans la rue après quelques bénédictions de don Celestino, un *pater noster* pour ma sécurité et mes chances dans la commission que j'allais faire.

M'éloignant le plus possible du centre de la ville, j'arrivai à la petite place du Palais où un obstacle presque insurmontable m'arrêta ; un grand nombre de gens qui, descendant des rues du Viento, de Rebeque, du Factor, de Noblejas et des places de San Gil et du Tufo, envahissaient toute la rue Nueva et une partie de la place de la Armería. Pensant qu'entre autres personnes, j'aurais pu trouver le licencié Lobo, j'essayai de m'ouvrir un passage pour éviter cette compagnie gênante ; mais ce n'était guère possible car je me trouvais entouré, entraîné par cette immense vague humaine, contre laquelle il était difficile de lutter.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

J'étais si occupé à mes propres préoccupations que, pendant quelque temps, je ne pensai pas à la cause de ce grand rassemblement de gens bruyants, ni de ce qu'ils demandaient, parce que indubitablement ils devaient bien demander ou montrer qu'ils désiraient quelque chose. Après avoir reçu quelques coups et trébuché plusieurs fois, je m'arrêtai tout près du mur du Palais, et je demandai à ceux qui m'entouraient :

- Mais que veulent tous ces gens ?
- C'est qu'ils s'en vont, on les emmène, me dit un forgeron, et on ne peut pas être d'accord.

Le lecteur comprendra que je me moquais bien de savoir si ceux qui en avaient décidé ainsi partaient ou non et j'essayai de poursuivre ma route. J'avais peu progressé quand je me sentis saisi par un bras. Je frissonnai de terreur croyant être à nouveau dans les griffes du licencié ; mais ne vous effrayez pas : c'était Pacorro Chinitas.

- Alors comme ça on les emmène ? me dit-il.
- Les Enfants ? On dit ça ; mais, je t'assure, Chinitas que ça me laisse indifférent.
- Eh bien, moi, non. Les choses en sont là, on a supporté jusque-là, mais c'est fini. Tu n'es qu'un enfant et tu ne penses qu'à jouer, c'est pour cela que ça te laisse indifférent.
- Franchement, Chinitas, j'ai trop à faire avec ce qui me regarde.
- Tu n'es pas espagnol, me dit le rémouleur avec gravité.
- Bien sûr que si, je le suis, répondis-je.
- Eh bien alors, tu n'as pas de cœur, tu es un homme mais pour rien.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Si, je suis un homme et j'ai du cœur quand il faut.
- Eh bien, alors, qu'est-ce que tu fais là comme une statue de marbre ? Tu n'as pas d'armes ? Prends une pierre, casse-la sur la tête du premier Français qui va se mettre devant toi.
- Il a dû se passer des choses que je ne connais pas parce que je suis resté longtemps sans sortir dans la rue.
- Non, il ne s'est encore rien passé, mais ça va venir. Ah ! Mon petit Gabriel, ce que je te disais est devenu quelque chose de certain. Tout le monde s'est trompé, sauf le rémouleur. Tout le monde est parti et ils nous laissent seuls avec les Français. Nous n'avons plus de Roi, plus de Gouvernement non plus sauf ces quatre vieilles badernes de la Junte.

Je haussai les épaules, sans comprendre pourquoi nous étions sans Roi et sans Gouvernement à part les quatre vieilles badernes de la Junte.

- Gabriel, me dit mon ami après un moment. Ça te plaît d'être commandé par des Français et que, dans leur langue que tu ne comprends pas, ils te disent : "Fais ceci ou fais cela", qu'ils entrent chez toi, qu'ils te forcent à devenir soldat de Napoléon, et que l'Espagne ne soit plus l'Espagne, disons-le, que nous ne soyons plus comme cela nous plaît, seulement comme l'Empereur voudra que nous soyons ?
- Bien sûr que non, ça ne me plaît pas. Mais c'est pure imagination de ta part. Les Français sont ceux qui commandent ? Tu parles ! Notre Roi, peu importe qui, n'y consentira pas.
- Nous n'avons plus de Roi.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Mais, il n'y en pas d'autre dans la famille qui puisse porter la couronne ?
- On emmène tous les Enfants.
- Mais, il doit bien y avoir des grands d'Espagne et des messieurs d'importance, des généraux et des ministres pour dire à ces Français : "Messieurs, jusque-là d'accord. Mais pas plus loin."
- Les messieurs d'importance sont partis à Bayonne et là, ils se disputent pour savoir si on doit obéir au père ou au fils.
- Mais ici, nous avons des troupes qui n'accepteront pas...
- Le Roi leur a demandé d'être amis des Français et de les laisser faire.
- Mais ce sont des Espagnols et peut-être qu'ils ne vont pas obéir à cette bêtise ; parce que dis-moi : si les Français veulent nous commander, est-il possible qu'un Espagnol en uniforme puisse y consentir ?
- Le soldat espagnol ne peut pas voir le soldat français mais ils sont un contre vingt. Peu à peu, ils sont arrivés, ils sont entrés, et maintenant, Gabriel, ce sol où nous mettons les pieds est la terre de l'empereur Napoléon.
- Oh ! Chinitas ! Tu me fais trembler de colère. Cela est insupportable, non monsieur. Si les choses sont comme tu dis, toi et tous les autres Espagnols qui ont honte vont prendre une arme et alors...
- Nous n'avons pas d'armes...
- Alors, Chinitas, que faut-il faire ? Je crois que si à nous tous, nous tous, nous disons : "Allons-y", les Français devront se retirer.
- Napoléon a vaincu toutes les nations.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Eh bien alors, mettons-nous à pleurer et rentrons chez nous.
- Pleurer ? s'écria le rémouleur en serrant les poings. Si tout le monde pensait comme moi... On ne peut pas dire ce qui se passerait, mais... écoute ! moi qui suis un homme de paix, quand je vois ces maudits Français qui entrent, mine de rien, en Espagne en disant que nous sommes de bons amis ; quand je vois qu'on a trompé notre Roi et qu'on l'a emmené ; quand je les vois dans les rues faire les malins et envahir le monde ; quand je pense qu'ils sont persuadés qu'ils nous ont mis la main dessus pour des siècles et des siècles, j'ai envie de... non pas de pleurer, mais de tuer. Prenons un exemple... je veux dire que si un Français passe par là et me touche du coude, ne serait-ce qu'un poil de mon vêtement, je lève la main... autrement dit... j'ouvre la bouche et je me le mange. Et attention, c'est un Français qui m'a appris le métier que j'ai. Le Français me plaît ; mais là-bas, chez lui.

Pendant notre conversation, je remarquai que la foule augmentait, elle était de plus en plus dense. Des personnes des deux sexes la composaient, des personnes de toutes les classes de la société, venues spontanément suivant ces appels moraux, intimes, mystérieux, non formulés, qui ne viennent d'aucune voix officielle et résonnent tout d'un coup dans les oreilles d'un peuple entier, lui parlant le langage balbutiant de l'inspiration. La cloche de ce tocsin glorieux ne résonne que lorsque nombreux sont les cœurs prêts à palpiter en harmonie au rythme du désir, et c'est très rare quand l'histoire présente des faits comme celui-là, parce que le sentiment patriotique ne fait pas de miracles sauf quand il s'agit d'un condensé énorme, une unité sans disputes d'aucune sorte, et cependant c'est une force irrésistible et supérieure à tous les obstacles que peuvent lui opposer les recours matériels, le génie militaire et la foule des ennemis. Le plus puissant génie de la guerre est la conscience nationale et la discipline qui donne le plus de cohésion, le patriotisme.

Ces réflexions, je me les fais maintenant, me souvenant de ces événements. Pendant cette fameuse matinée qui m'occupe, mon esprit n'était pas, alors, à des considérations de ce genre, encore moins en présence d'un conflit populaire qui de minute en minute prenait des proportions graves. L'inquiétude grandissait par moments : sur les visages, il y avait plus que de la colère, cette tristesse profonde qui précède les grandes résolutions et, pendant que quelques femmes lançaient des cris plaintifs, j'entendis beaucoup d'hommes discuter à voix basse sur des plans de je ne sais quelle lutte invraisemblable.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

Le premier mouvement hostile du peuple réuni fut d'entourer un officier français qui, à ce moment-là, traversa la place de la Armería. Très vite se joignit à cet homme un autre officier espagnol qui accourait comme au secours du premier. C'est à eux deux que la fureur des hommes et des femmes s'adressa, les femmes, plus intrépides, montraient le plus d'hostilité ; mais peu de temps après, une petite troupe française mit fin à cet incident. Comme la matinée avançait, je ne voulus pas perdre plus de temps et j'essayai de continuer ma route ; mais j'avais à peine passé l'arc de la Armería que j'entendis un bruit qui me parut être des affûts qui roulaient dans les rues avoisinantes.

- Voilà l'artillerie ! s'écrièrent quelques-uns.

Mais, malgré la présence des artilleurs, censés pousser à une dispersion générale, presque toute la foule courait vers la rue Nueva. La curiosité fut plus forte que le désir d'arriver vite au but de mon voyage et je courus là-bas, moi aussi ; une détonation épouvantable glaça le sang dans mes veines ; et je vis tomber non loin de moi quelques personnes, blessées par la mitraille. Ce fut un des tableaux les plus terribles que j'ai vu dans ma vie. La colère éclata dans la bouche du peuple d'une façon formidable ; elle causa autant de frayeur que l'artillerie ennemie. Une attaque si imprévue et si rude en avait effrayé beaucoup, ils s'enfuyaient, terrifiés, et en même temps, la colère des autres montait, on aurait dit qu'ils étaient prêts à se jeter sur les artilleurs ; mais dans ce choc entre les fugitifs et les surpris, entre ceux qui rugissaient comme des bêtes sauvages et ceux qui se lamentaient, blessés ou moribonds sous les pas de la foule, ce qui domina fut le mouvement de dispersion et tous coururent vers la Calle Mayor. On n'entendait que "Des armes, des armes, des armes." Ceux qui ne criaient pas dans la rue,

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

criaient des balcons et, si un moment avant, la moitié des Madrilènes étaient de simples curieux, l'apparition de l'artillerie transforma tout le monde en acteurs. Chacun courait chez soi, chez un autre ou dans la maison la plus proche pour trouver une arme, et ne la trouvant pas, saisissait n'importe quel outil. Tout ce qui pouvait servir à tuer.

Le résultat fut effrayant. Je ne sais pas d'où sortait tant de gens armés. On aurait pu croire à l'existence d'un complot silencieux bien préparé ; mais l'arsenal de cette guerre imprévue et sans plan défini, mue par l'inspiration de chacun, se trouvait dans les cuisines, dans les tavernes, dans les petits magasins, dans les salles et les magasins d'armes, dans les auberges et les forges.

La Calle Mayor et les rues avoisinantes offraient l'aspect d'un bouillonnement de colère impossible à décrire par des mots. Celui qui n'a pas vu doit renoncer à avoir une idée d'un semblable soulèvement. On m'a dit par la suite qu'entre neuf heures et onze heures toutes les rues de Madrid présentaient le même aspect ; l'insurrection s'était propagée comme se propage la flamme dans le bois sec fouetté par des vents impétueux.

Dans le Pretil de los Consejos, dans San Justo et sur la place de la Villa, l'irruption de gens armés venant des bas quartiers était considérable ; mais, là où je vis apparaître le plus grand nombre d'hommes et de femmes, et même des nuées de gamins et quelques vieillards, ce fut sur la Plaza Mayor et sous les portiques appelés de Bringas. Vers le coin de la rue Milanese, face à la Cave de San Miguel, j'assistai au premier choc du peuple contre les envahisseurs, parce qu'une vingtaine de Français étaient apparus, ils voulaient rejoindre leurs régiments

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

mais ils furent attaqués, à l'improviste, par une équipe de femmes aidées d'une demi-douzaine d'hommes. Cette lutte ne ressemblait en rien aux péripéties des combats ordinaires, car il s'agissait de se retrouver subitement, d'entourer et d'attaquer sans tenir compte du nombre ou de la force de l'opposant. Les étrangers se défendaient avec une certaine adresse et de bonnes armes ; mais c'était sans compter sur la multitude de bras qui les attrapaient par derrière et par devant, comme les tentacules d'un énorme poulpe ; ni sur l'inlassable picotement de milliers d'outils, brandis contre eux dans un désordre et une multiplicité semblable à un mitraillage à la main ; ni sur l'épouvantable petite force des centaines de bras qui ne tuaient pas mais qui empêchaient de se défendre. Parfois cette supériorité madrilène était si grande qu'elle devait se montrer généreuse ; car, lorsque les ennemis apparaissaient en petit nombre, il s'ouvrait pour eux un portail ou une boutique où ils avaient la vie sauve et beaucoup de ceux qui logeaient dans les maisons de cette rue durent leur vie à la ténacité des patrons qui les empêchaient de sortir.

Trois de ceux qui étaient à cheval n'eurent pas la vie sauve, ils couraient à toute vitesse vers la Puerta del Sol. Ils reçurent plusieurs coups de fusils ; mais irrités, ils chargèrent sur un groupe posté au coin de la ruelle de la Chamberga, et très vite, on les vit entourés par la foule. D'un fort coup de sabre, le plus audacieux des trois fendit la tête d'une malheureuse *maja*, au moment où elle donnait à son mari le fusil qu'elle venait de charger et l'imprécation de la femme furieuse en tombant par terre, blessée, éperonna le courage des hommes. La lutte se transforma en une lutte au corps à corps et à l'arme blanche.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

Pendant ce temps, je courus vers la Puerta del Sol, cherchant un lieu plus sûr, et sous les portiques de Pretineros, je trouvai Chinitas. *La Ravissante* sortit du groupe tout proche et s'écria, impétueuse :

- On a tué Bastiana ! Il y a plus de vingt hommes ici et pas un n'a de courage. Bande de canailles, ça sert à quoi vos pantalons si vous avez le courage des minets ?
- Allons, dit Chinitas, qui chargeait son fusil, ôte-toi de là. Les femmes ici n'ont rien à faire sauf à gêner.
- Espèce de couards, des pantalons oui, mais un cœur de mauviette, dit *la Ravissante*, luttant pour arracher l'arme à son mari. Avec l'air que je fais en brassant, je tue plus de Français que toi avec ton fusil de pacotille.

Alors l'un des soldats à cheval, se lança au galop vers nous en brandissant son sabre.

- Menegilda ! Tu as un poignard ? s'écria l'épouse de Chinitas avec désespoir.
- J'en ai trois, un pour couper, un pour hacher et le grand couteau.
- On est là, épouvantail à corbeaux ! cria la *maja* prenant des mains de son amie un couteau de boucher dont la seule vue causait de l'épouvante.

Le soldat éperonna son coursier et, sans tenir compte des tirs, se lança sur le groupe. Je vis les pattes de l'animal imposant sur les épaules de *la Ravissante* ; mais celle-ci, se pencha, plus rapide que l'éclair, enfonça son couteau dans le poitrail du cheval. La chute violente fit que le cavalier resta sans défense et, pendant que la monture expirait, tendant les pattes avec horreur,

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

hennissant terriblement, le soldat continuait le combat aidé de quatre autres qui arrivèrent à cet instant.

Chinitas, le front blessé et une oreille en moins, s'était retiré à quelque dix mètres plus loin et chargeait un fusil dans la ruelle du Triunfo, pendant que *la Ravissante* lui enveloppait la tête avec un mouchoir, elle disait :

- Vas-tu enfin te bouger ? On dirait que tu as dans chaque main les poids de la pendule du Buen Suceso.

Le rémouleur se tourna vers moi et dit :

- Mon petit Gabriel, qu'est-ce que tu fais là avec ce fusil ? Tu t'en sers pour te curer les dents ?

En effet, j'avais dans les mains un fusil sans que, jusque-là, je m'en sois rendu compte. On me l'avait donné ? Je l'avais pris ? Le plus probable est que j'avais dû le ramasser machinalement, le trouvant près du lieu de la lutte, et il était tombé des mains de quelque combattant blessé ; mais mon trouble et ma stupeur étaient si grands devant cette scène que je ne parvenais pas à me rendre compte de ce que j'avais entre les mains.

- Pourquoi est-il là, ce ver de terre ? dit *la Ravissante*, en me faisant front et en me donnant sur l'épaule un grand coup de poing. Allez, prends ce fusil avec plus d'élégance. Est-ce un cierge de procession que tu as entre les mains ?
- Bon, il n'y a plus rien à faire ici, affirma Chinitas, se mettant en marche avec ses compagnons vers la Puerta del Sol.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

Je mis mon fusil à l'épaule et je partis avec eux. *La Ravissante* suivait, se moquant de mon peu d'aptitude dans le maniement des armes à feu.

- Il n'y a plus de Français ? dit une *maja* en regardant partout. C'est fini ?
- On n'en a pas laissé un pour semer les radis, répondit *la Ravissante*. Vive l'Espagne et vive le Roi Fernando !

En effet, on ne voyait plus de Français dans toute la Calle Mayor ; mais on n'était pas loin des marches de San Felipe quand on entendit un bruit de tambours, le son des clairons, le pas des chevaux, puis le bruit des affûts roulant rapidement. Le drame n'avait pas commencé encore vraiment. Nous nous arrêtâmes et je remarquai que les civils se regardaient l'un l'autre, se consultant sans un mot sur l'importance des forces qui s'approchaient. Ces malheureux Madrilènes avaient soutenu une lutte terrible contre les soldats qu'ils trouvèrent sur leur passage, et ne comptaient pas sur les formidables divisions et corps d'armée qui campaient aux environs de Madrid. Ils n'avaient pas mesuré les tenants et les aboutissants de leur fredaine, et même s'ils les avaient mesurés, ils n'auraient pas reculé dans ce mouvement improvisé et sublime qui les conduisit à repousser les forces bien supérieures. Le moment était venu pour les gens du peuple de la Calle Mayor de compter le nombre d'armes qui pointaient sur leur poitrine, parce que par la rue la Montera apparut un corps d'armée, par la rue Carretas, un autre, et par la rue de San Jerónimo, le troisième, le plus formidable.

- Ils sont nombreux ? demanda *la Ravissante*.

***Le 19 de Mars et le 2 de mai* Traduction de Daniel Gautier**

- Très nombreux et il en vient aussi par cette rue. Là-bas, par la rue Platerías, on entend le bruit des tambours.

Face à nous et derrière nous, nous avons les fantassins, les cavaliers et les artilleurs d'Austerlitz. En les voyant, *la Ravissante* riait ; mais, moi... je ne peux que l'avouer... je tremblais.

L'arrivée des corps d'armée à la Puerta del Sol et le début de l'attaque furent des événements qui se produisirent en même temps. Je crois que les Français, malgré leur supériorité numérique et matérielle, étaient plus assommés que les Espagnols ; c'est ainsi qu'au lieu de commencer à mettre la cavalerie en jeu, ils firent usage de la mitraille dès le début.

La lutte, ou plutôt le carnage, était épouvantable à la Puerta del Sol. Quand le feu cessa et que commencèrent à entrer en action les chevaux, la garde polonaise, appelée *noble*, et que les fameux mamelouks tombèrent à coups de sabre sur le peuple, sur nous les occupants de la Calle Mayor, la pire place parce que sur un côté comme sur l'autre les féroces cavaliers nous attaquaient. Le danger ne m'empêchait pas d'observer qui était autour de moi, et je peux donc dire que ceux qui soutenaient mon courage hésitant étaient, en plus de *la Ravissante*, un monsieur grave et bien habillé, un aristocrate apparemment, et deux honnêtes commerçants de la même rue, que je connaissais depuis longtemps.

Nous avions, sur notre gauche, la ruelle de la Duda comme site stratégique qui nous servirait de parapet et de chemin pour la fuite, et de là, le noble monsieur et moi, nous dirigeâmes nos tirs sur les premiers mamelouks qui apparurent dans la rue. Je dois dire que nous, les tireurs, nous formions une espèce d'arrière-garde ou de réserve, parce que les vrais, les combattants les plus aguerris, étaient ceux qui luttèrent à arme blanche au milieu de la cavalerie. Des balcons aussi venaient beaucoup de tirs de pistolets et un grand nombre d'armes de jet

***Le 19 de Mars et le 2 de mai* Traduction de Daniel Gautier**

comme des tessons, des briques, des vases, des poids d'horloge, etc.

- Viens ici, Judas l'Isariote, s'écria *la Ravissante*, en dressant les poings vers un mamelouk qui faisait des dégâts sous le porche de la maison d'Oñate. Il n'y a donc personne pour t'envoyer une livre de poudre dans le corps ! Eh ! vieille baderne ! A quoi ça sert ton truc ? Et toi, fripouille, jette le feu par ce fusil ou je t'arrache les yeux.

Les imprécations de notre générale nous obligeaient à tirer sans arrêt.

Mais ces coups de feu mal dirigés ne nous apportaient pas grand-chose, parce que les mamelouks avaient réussi à dégager à grands coups, une bonne partie de la rue, et ils avançaient de minute en minute.

- Sus, mes enfants, s'écria *la maja*, s'avançant devant une paire de cavaliers dont les chevaux venaient vers nous.

Personne ne peut imaginer ces escarmouches. Pendant que des fenêtres et de la rue, on faisait feu sur eux, les *manolos* les attaquaient poignard en main, et les femmes clouaient leurs doigts sur la tête des chevaux ou bien sautaient, saisissant par les bras le cavalier. Ce dernier recevait de l'aide, et à l'instant deux, trois, dix ou vingt arrivaient, ils étaient attaqués de la même manière et il y avait une confusion, un mélange horrible et sanglant qu'il est impossible de dépeindre. Les chevaux sortaient vainqueurs enfin et avançaient au galop, et quand la foule, se trouvant libre, s'étendait vers la Puerta del Sol, une pluie de mitraille lui barrait la route.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

Je perdis de vue *la Ravissante* dans un de ces épouvantables chocs ; mais peu de temps après, je la vis réapparaître se plaignant d'avoir perdu son couteau, alors elle m'arracha le fusil des mains avec une telle force que je ne pus l'en empêcher. Je restai désarmé au moment même où une forte attaque des Français nous fit reculer vers le trottoir de San Felipe el Real. Le noble vieillard fut blessé près de moi ; je voulus le soutenir, mais glissant de mes mains, il tomba en criant : "Mort à Napoléon ! Vive l'Espagne !"

Cet instant fut terrible car on nous attaqua au couteau sans pitié ; mais ma bonne étoile voulut que, étant parmi les plus proches du mur, j'avais devant moi une muraille de chair humaine qui me protégeait du plomb et du fer. Par contre, j'étais si fortement comprimé contre le mur que je crus bien mourir étouffé. Cette masse de gens se replia dans la Calle Mayor et comme le violent recul devait nous obliger à envahir une maison qui aujourd'hui doit porter les numéros 21 à 25, nous entrâmes décidés à continuer la lutte depuis les balcons. N'attribuez pas à de l'orgueil le fait que je dise nous, car moi, même si au début, je me trouvai parmi les insurgés comme par hasard et sans aucune initiative de ma part, par la suite l'ardeur de la lutte, la haine des Français qui se transmettait de cœur à cœur de manière étonnante, me poussa à œuvrer énergiquement en faveur des miens. Je crois qu'en cette occasion mémorable, j'aurais bien voulu me mettre au niveau des quelques-uns qui m'entouraient, si le souvenir d'Inès et le fait de penser qu'elle courait quelque danger n'avaient ramolli mon courage à chaque instant.

Nous répandant dans toute la maison, nous l'occupâmes du bas jusqu'aux mansardes ; par toutes les fenêtres, on faisait feu et

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

on lançait en même temps tout ce que le courage actif de ses propriétaires trouvait à portée de main. Au deuxième étage, un vieux père de famille, soutenant ses deux filles qui, à demi-évanouies, embrassaient ses genoux, nous disait : "Faites feu ; prenez tout ce qu'il vous faut. Ici, vous avez des pistolets ; là, mon fusil de chasse. Jetez mes meubles par le balcon et périssons tous et que ma maison tombe si sous les décombres doit être ensevelie cette canaille. Vive Fernando ! Vive l'Espagne ! A mort Napoléon !"

Ces mots redonnaient du courage aux deux demoiselles et la plus jeune nous conduisait à une habitation voisine, d'où l'on pouvait mieux diriger le feu. Mais la poudre venait à manquer et nous manqua complètement à la fin, et un quart d'heure après notre entrée, les mamelouks donnaient de violents coups sur la porte.

- Brûlez les portes et jetez-les brûlantes dans la rue, nous dit le vieillard. Courage, mes filles. Ne pleurez pas. Un jour comme ça, les pleurs sont indignes même chez les femmes. Vive l'Espagne ! Vous savez ce qu'est l'Espagne ? Eh bien, c'est notre terre, nos enfants, la tombe de nos ancêtres, nos maisons, nos rois, nos armées, notre richesse, notre histoire, notre grandeur, notre nom, notre religion. Voilà tout ce qu'ils veulent nous enlever. A mort Napoléon !

Pendant ce temps, les Français assiégeaient la maison tandis que d'autres des leurs commettaient les pires atrocités dans la maison d'Oñate.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Ils entrent, ils vont nous prendre, nous sommes perdus, criions-nous avec frayeur, entendant les mamelouks qui s'acharnaient sur les défenseurs de l'étage d'en-dessous.
- Montez dans le grenier, nous dit le vieillard avec frénésie, et en sortant sur le toit, jetez par le passage de l'escalier toutes les tuiles que vous pouvez trouver. Les chevaux de ces monstres vont-ils monter sur le toit ?

Les deux filles, à moitié mortes de peur, s'attachaient aux bras de leur père, le priant de fuir.

- Fuir, s'écriait le vieux. Non, mille fois non. Montrez à ces bandits comment se défend le foyer sacré. Apportez-moi du feu, du feu et ils ne prendront que nos cendres, pas nos personnes.

Les mamelouks montaient. Nous étions perdus. Je me souvins de la pauvre Inès et je me sentis plus couard que jamais. Mais quelques-uns des nôtres s'étaient entre temps avancés dans la maison et avec un fort levier, cassaient la cloison d'une des chambres les plus cachées. Au bruit, j'accourus rapidement, avec l'espoir de trouver une échappatoire, et effectivement, je vis qu'ils avaient ouvert dans le mur mitoyen un grand trou par où l'on pouvait passer à la maison d'à-côté. Ils nous appelèrent de l'autre côté, nous offrant du secours et nous nous empressâmes de passer ; mais avant de nous retrouver de l'autre côté, nous entendîmes les mamelouks et les autres soldats français qui vociféraient dans les salles principales ; on entendit un tir ; puis une des filles lança un cri épouvantable et déchirant. Ce qui devait se passer là n'est pas racontable.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

En passant dans la maison voisine, avec l'idée de prendre la rue immédiatement, nous nous vîmes dans une habitation petite et assez obscure où je distinguai deux hommes qui nous regardaient épouvantés. Je fus pris de terreur, moi aussi, en leur présence, parce qu'il s'agissait pour l'un du licencié et pour l'autre de Juan de Dios.

Nous étions passés dans une maison de la rue Postas, la maison même où j'avais vécu dans l'entresol jusqu'à la veille de mon entrée au service des Requejo. Nous étions au deuxième étage, demeure du gratte-papier chicaneur. La terreur de ce dernier était si grande qu'en nous voyant il dit :

- Les Français sont là ? Ils arrivent ? Fuyons.

Juan de Dios était si pâle et si troublé qu'il était difficile de le reconnaître.

- Gabriel, s'écria-t-il en me voyant. Ah ! Fripon. Qu'as-tu fait à Inès ?
- Les Français, les Français, s'écria Lobo en sortant à toute vitesse de la chambre et en descendant l'escalier quatre à quatre. Fuyons !

L'épouse du licencié et ses trois filles, tremblant de peur, couraient partout, ramassant quelques objets avant de sortir. Ce n'était pas le moment de se disputer avec Juan de Dios, ni de nous donner des explications sur les événements du matin précédent, nous sortîmes donc à toute vitesse, craignant que les mamelouks n'envahissent cette maison.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

Le commis ne me lâchait pas, tandis que Lobo, tout occupé à sa propre sécurité, se souciait de ma présence comme si je n'existais pas.

- Où allons-nous ? demanda une des filles en sortant. A la rue San Pedro la Nueva, chez la cousine ?
- Vous êtes folles ? Face à la caserne de Monteleón ?
- Là-bas, ils sont en train de se battre, dit Juan de Dios. Un combat terrible s'est engagé parce que l'artillerie espagnole ne veut pas lâcher la caserne.
- Mon Dieu ! J'y cours, m'écriai-je sans pouvoir me retenir.
- Chien ! cria Juan de Dios, me saisissant par le bras. C'est là que tu la gardes ?
- Oui, elle est là, répondis-je sans hésiter. Vite courons.

Juan de Dios et moi, nous partîmes comme des fous en direction de ma maison.

-XXVIII-

Dans notre course, nous ne voyions pas les mille dangers qui s'offraient à nous dans les rues et les places de Madrid, et nous marchions sans arrêt, prenant les voies les plus éloignées du centre, avec tant de tours et de détours que nous mîmes deux heures à arriver à la Puerta de Fuencarral par les puits de neige. Pendant un long moment, je ne parlai pas à mon compagnon et lui non plus, jusqu'à ce qu'à la fin, Juan de Dios, d'une voix entrecoupée par le souffle fatigué, me dit :

- Mais tu as sorti Inès pour me la remettre ou bien tu es un voyou digne d'être fusillé par les Français ?
- Monsieur, Juan de Dios, répondis-je, pressant encore plus le pas. Ce n'est pas le moment de nous disputer et accélérons le pas parce que si les Français arrivent chez moi...
- Qu'est-ce qu'elle doit avoir peur la pauvre petite ! Mais, dis, pourquoi l'as-tu sortie, pourquoi me suis-je retrouvé enfermé dans le sous-sol avec cette maudite femme ?... Oh ! j'ai besoin de souffle ; mais ne nous arrêtons pas... Inès n'a pas eu peur en se voyant en ton pouvoir ? Elle ne t'a pas posé de questions sur moi, n'a-t-elle pas demandé de m'emmener à ses côtés ? Quelle confusion ! Qu'est-ce qui s'est passé ? Qui es-tu ? Tu es un infâme ou un homme de bien ? Tu vas bien me rendre des comptes et me donner la raison de tout cela. Ah ! Quand je me suis retrouvé dans le sous-sol avec Restituta... Tu vois cette griffure sur ma main ?... Je suis resté terrifié et muet d'épouvante en la voyant. Quel malheur ! Je crois que cela fut un châtement de Dieu pour les petits péchés dont je t'ai parlé... Elle

m'insultait, me traitait de voleur, et moi, la sueur me venait et partait... Ensuite, nous avons essayé de sortir... La trappe était fermée... On aurait dit une chatte enragée. Tu vois cette griffure que j'ai sur la figure... ? Reposons-nous un peu parce que je suis asphyxié. N'arrivera-t-on jamais chez toi ? Et mon Inès est là ? Mais, fripon, ralentis un peu le pas et dis-moi : Inès m'attend ? Elle t'a demandé de venir à ma recherche ? Elle sait que sa liberté, c'est grâce à moi ? Gabriel, je te jure que j'ai la tête comme une cage de grillons, et je ne sais pas quoi penser. Quand j'ai vu entrer Restituta... Tu vas croire que je ne peux pas écartier de ma mémoire son image répugnante ? Ce que j'ai dit... ces deux petits péchés... Mais, dès qu'Inès sera à mes côtés, je me confesserai... Le Saint Sacrement sait que mon intention est bonne, et que l'immense, le fol amour qui me prend est la cause de tout... Mais, tu ne parles pas ? Tu es muet ? Inès m'attend ? Dis-le-moi franchement, ne me laisse pas souffrir. Elle est contente, elle est triste ? Elle a certainement voulu partir avec toi pour m'attendre dehors ?... Mille diables ! Quand arriverons-nous chez toi ? Elle m'attend, n'est-ce pas ? Je vais maintenant lui parler face à face pour la première fois. Tu sais que ça me fait honte ?... Mais, peut-être, me dira-t-elle d'abord quelques mots, me donnant la clé pour que je parle à mon tour comme une pie. Es-tu sûr qu'elle a lu ma lettre ? Car si elle l'a lue, elle doit être au courant de mon grand amour, et dès qu'elle me verra, elle se jettera en pleurant dans mes bras, me remerciant de l'avoir sauvée. Tu ne crois pas ? Mais pourquoi ne parles-tu

pas ? Tu as perdu ta langue ? Qu'est-ce que tu lui as dit, qu'est-ce qu'elle t'a dit ? Elle ne t'a pas parlé de ce passage de ma lettre où je lui disais que mon amour est aussi chaste que celui des anges du ciel ?... J'ai oublié de lui dire que mon cœur est l'autel sur lequel je l'adore avec autant de ferveur que j'adore Dieu qui a fait le monde pour tous et pour nous une île déserte pleine de fleurs et d'oiseaux très jolis qui chantent de nuit comme de jour... Ah ! Gabriel, tu sais que je suis riche ? J'ai pris ce qui est à moi, même si la maudite m'a planté ses griffes pour me le reprendre. Qu'est-ce qu'on a lutté ! Epouvantable nuit ! Enfin, le jour était bien avancé, don Mauro est arrivé et a ouvert le sous-sol pour te sortir... Nous sommes sortis, Restituta et moi ; elle est à moitié morte. Son frère, en nous voyant... Jésus ! Comment il est devenu ! Après nous avoir insultés, il nous a dit que nous devons nous marier le jour même. Ensuite, sachant qu'Inès avait fui avec toi, il a rugi comme un lion, s'est arraché les cheveux et, après avoir menacé de mort sa sœur et moi, il a allumé deux bougies à son saint patron. Moi, je suis sorti de la maison sans rien dire, et comme les tirs ont commencé, je me suis réfugié chez le licencié Lobo... Tous étaient terrifiés... les Français, les Français... Boum ! Boum ! On frappe la cloison, on arrive : on ouvre un trou et toi, tu apparais... Mais, arriverons-nous enfin ? Comme elle doit être impatiente, la pauvre petite ! Quand elle va me voir entrer, elle va se mettre à parler. Tu ne crois pas ? Sinon... je suis sûr de rester comme une statue. Si cette honte pouvait me quitter...

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

Moi, je ne répondais rien aux raisonnements précipités et décousus de Juan de Dios car plus que la verbosité de ce malheureux, ce qui m'occupait l'esprit c'étaient les dangers que couraient Inès et son oncle dans ma maison. Notre marche était très fatigante, car parfois, après avoir parcouru toute une rue, nous devions revenir en arrière pour fuir les mamelouks ; d'autres fois, un groupe composé en grande partie de femmes et de vieillards nous arrêtait ; ils entouraient avec des cris et des lamentations un cadavre, victime récente des envahisseurs ; nous voyions devant nous défiler rapidement des pelotons de grenadiers qui faisaient reculer tout le monde ; ensuite le spectacle d'une escarmouche aussi acharnée que les précédentes, voilà ce qui, sans prévenir, retardait notre marche.

Dans la rue Fuencarral, les gens étaient nombreux et tous couraient à remonter vers la caserne. On entendait de fortes décharges qui effrayèrent mon compagnon et quand nous débouchâmes sur la rue la Palma par la maison du comte d'Aranda, les cris des héros arrivaient jusqu'à nous.

Il était entre douze et treize heures. Après un grand tour, nous pûmes enfin entrer dans la rue San José et de loin, je distinguai les hautes fenêtres de ma maison au milieu d'une fumée de poudre dense.

- Nous ne pouvons pas monter chez nous, dis-je à Juan de Dios, à moins de nous fourrer en plein milieu du feu.
- Au milieu du feu ! Quelle horreur ! Non, n'exposons pas nos vies. Je vois qu'on fait feu depuis certains balcons. Cachons-nous, Gabriel.
- Non ; avançons. On dirait que le feu cesse.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Tu as raison. On n'entend plus que quelques tirs et je crois entendre dire : "Victoire, victoire."
- Oui, et les gens se dispersent, quelques-uns viennent vers ici. Ah ! Ce ne sont pas des Français ceux qui courent vers la rue la Palma ? Si ! Vous ne voyez pas les chapeaux feutres ?
- Allons là-bas. Quel vacarme ! On dirait qu'ils sont contents. Regarde comme ils agitent leur bonnet ceux qui sont au balcon.
- Inès, la voilà, Inès, au balcon d'en haut, tout en haut... Elle est là : elle regarde vers la caserne, on dirait qu'elle a peur, elle se retire. Don Celestino sort regarder aussi. Courons et maintenant cela va être facile d'entrer chez nous.

Après un accrochage acharné, le combat avait cessé dans la caserne, soldé par la déroute et le retrait du premier détachement français qui était allé l'attaquer. Mais si la population crédule se laissa aller à la joie croyant que ce triomphe était décisif, les chefs militaires savaient qu'ils seraient bientôt attaqués par des forces plus nombreuses et ils se préparaient à résister. Pacorro Chinitas, qui avait été l'un des premiers à arriver sur ce site, vint vers moi vantant la victoire obtenue par quatre pièces que Daoiz avait mises dans la rue ; mais très vite, lui et les autres furent convaincus que les Français n'avaient pas reculé mais allaient revenir avec une artillerie plus fournie. Ce fut le cas en effet, et alors que nous montions l'escalier de ma maison, j'entendis l'alarmante rumeur de la troupe toute proche.

Le commis trébuchait à chaque marche, circonstance que d'aucun aurait attribué à la peur et que moi, j'attribuai à

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

l'émotion. Quand nous arrivâmes en présence d'Inès et de don Celestino, ceux-ci se réjouirent beaucoup de me voir sain et sauf et elle me montra une image de la Vierge, devant laquelle ils avaient allumé deux bougies. Juan de Dios resta un instant sur le seuil, à moitié dedans, à moitié dehors, le chapeau à la main, le visage pâle et contracté, l'attitude embarrassée, sans oser parler ni non plus se retirer tandis qu'Inès, entièrement occupée par mon retour, ne prêtait aucune attention à lui.

- Ici, Gabriel, me dit le prêtre, nous avons assisté à des scènes de grand héroïsme. Les Français ont été repoussés. Apparemment, Madrid tout entière se lève contre eux.

En disant cela, une détonation terrible fit trembler toute la maison.

- Les Français reviennent ! Ce tir est des nôtres, ils continuent, bien décidés à ne pas se rendre. Dieu et sa sainte Mère, les quatre patriarches et les quatre docteurs nous assistent.

Juan de Dios était toujours à la porte, sans que mes deux amis, profondément affectés par le danger imminent, ne fassent aucun cas de sa présence.

- Ça va recommencer, s'écria Inès fuyant la fenêtre après l'avoir fermée. Moi, je croyais que c'était fini. Que de tirs ! Que de cris ! Et puis ces canons ! J'ai cru que le monde était en petits morceaux ; et, à genoux, je ne cessais de prier. Si tu avais vu, Gabriel... D'abord nous avons entendu quelques soldats qui donnaient de vigoureux coups dans la porte de la caserne. Ensuite,

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

beaucoup d'hommes et quelques femmes sont venus demander des armes. A l'intérieur de la cour, un Espagnol en uniforme vert s'est disputé un instant avec un autre en uniforme bleu, puis ils se sont embrassés, ouvrant ensuite les portes. Ah ! Que de voix, que de cris ! Mon oncle s'est mis à pleurer et cria aussi : "Vive l'Espagne !" trois fois alors que je lui disais de se taire pour ne pas faire parler les gens du voisinage. A l'instant, les coups de fusil ont commencé, et au bout d'un moment, les coups de canons qui étaient sortis poussés par deux ou trois femmes... Celui en uniforme bleu commandait le feu, et un autre du même habit, mais qui se distinguait du premier parce qu'il était plus grand, était dedans indiquant comment il fallait sortir la poudre et les boulets... Moi, je tremblais en entendant les coups de canon ; et si parfois je me cachais dans la chambre, me mettant à prier, d'autres fois ma curiosité était telle que sans penser au danger, je me montrais à la fenêtre pour tout voir... Quel épouvantable spectacle ! De la fumée, beaucoup de fumée, des bras levés, quelques hommes étendus par terre et couverts de sang et partout la lueur de ces grands couteaux qu'ils portent à leurs fusils.

Une seconde détonation, suivie du vacarme de la fusillade, nous laissa paralysés de stupeur. Inès regarda la Vierge et le curé fit face solennellement à la sainte image et lui adressa la parole ainsi :

- Madame ! protégez vos chers Espagnols, dont vous avez été la reine et que maintenant, comme capitaine, vous commandez. Donnez-leur du courage contre tant

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

d'ennemis sauvages et faites monter au ciel ceux qui meurent pour défendre leur chère patrie.

Je voulus ouvrir la fenêtre mais Inès s'y opposa très angoissée. Juan de Dios, qui, enfin avait passé le seuil, s'était assis timidement sur le bord d'une chaise posée près de la porte, où Inès le reconnut enfin, ou mieux, remarqua sa présence, et avant qu'elle ne pose une question, je lui dis :

- C'est monsieur Juan de Dios qui est venu avec moi.
- Moi... moi... balbutia le commis au moment où les cris de la rue permettaient à peine de l'entendre. Gabriel a dû vous mettre au courant...
- La peur vous fait perdre la parole, dit Inès. Moi aussi, j'ai très peur. Mais vous tremblez, vous vous trouvez mal...

En effet, Juan de Dios était sur le point de s'évanouir et tendait les bras vers la jeune fille qui, absorbée et confuse, ne savait pas si elle devait s'approcher pour lui porter secours ou fuir, méfiante, ce visiteur importun. Moi, j'étais si énervé que sans fixer mon esprit à ce qui se passait tout près, ni prêter attention à la frayeur de mon amie, j'ouvris la fenêtre résolument. De là, je pus voir les mouvements des combattants, tout à fait visibles, comme si j'avais eu devant moi un plan de campagne avec des figures mobiles. Quatre pièces fonctionnaient - j'ai entendu parler de cinq, deux de huit et trois de quatre - ; mais je crois que l'une d'elles ne fit pas feu ou seulement vers la fin du combat. Les artilleurs, je pense qu'ils ne devaient pas être plus de vingt ; ceux de l'infanterie commandés par Ruiz ne devaient pas être bien nombreux non plus ; mais le nombre de civils n'était pas rien, il ne manquait pas non plus d'héroïques

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

amazones comme celles que j'avais vues à la Puerta del Sol. Un officier en uniforme bleu commandait les deux pièces placées face à la rue San Pedro la Nueva⁷. Aux ordres de l'autre du même uniforme et même grade, avançaient celles qui prenaient en enfilade les rues San Miguel et San José, l'une d'elles pointant vers la rue San Bernardo car on attendait par là de nouvelles forces françaises en aide à celles qui envahissaient la Palma Alta et les endroits jouxtant l'église des Maravillas. La lutte était recentrée alors sur la petite rue San Pedro la Nueva, par où attaquèrent les grenadiers impériaux en nombre considérable. Pour contrecarrer leur poussée, les nôtres tiraient avec les pièces, le plus rapidement possible, utilisant tantôt les artilleurs tantôt les civils, et les valeureux fusils venaient en aide aux canons. Ces fusils, derrière les murs de la caserne, à la porte et dans la rue, faisaient feu sans cesse et blessaient mortellement.

⁷ Aujourd'hui rue du 2 mai.

Quand les Français essayaient de prendre les pièces à la baïonnette, sans que ne cesse le feu de notre part, ils étaient accueillis par les civils et une batterie de couteaux qui causaient la panique et le découragement parmi les héros des Pyramides et de Iéna, en même temps, l'arme blanche aux mains de ces soldats aguerris, ne faisait pas grand dégât moral sur les Espagnols, car ceux-ci sont habitués depuis longtemps à en jouer. Les Espagnols, blessés de la sorte, devenaient plus furieux qu'évanouis. De ma fenêtre ouverte sur la rue San José, je ne voyais pas la rue San Pedro la Nueva toute proche, même si la maison faisait l'angle des deux rues, c'est pourquoi, moi, ayant toujours les Espagnols sous les yeux, je ne distinguais pas les Français, sauf quand ils essayaient de prendre les pièces, défiant la mitraille, le plomb, l'acier et même les implacables mains des défenseurs de la caserne. Ceci se passa une fois et à voir cela, je crus que tout allait finir par simple destruction simultanée ; mais notre peuple vaillant, sublimé par son propre élan et l'exemple, la technique et l'in vraisemblable constance des deux officiers d'artillerie, repoussait les baïonnettes ennemies tandis que leurs couteaux faisaient des dégâts, concluant l'œuvre des fusils. Quelques-uns tombèrent, parmi eux beaucoup d'artilleurs et bon nombre de civils ; mais cela ne décourageait pas les Madrilènes. Au même moment où l'un des officiers d'artillerie faisait usage de son sabre, d'une main ferme, sans délaissier le canon dont l'affût servait de bouclier aux civils les plus résolus, l'autre, commandant un petit groupe, se jetait sur la partie avancée des Français, la détruisant avant que ceux-ci n'aient pu se reprendre. C'étaient ces deux officiers obscurs et sans histoire qui, en un jour, en une heure, devenant, par l'inspiration de leur cœur généreux, l'instrument

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

de la conscience nationale, anticipèrent la déclaration de guerre des *Juntas* et déchargèrent les premiers coups de la lutte qui commençait à détruire le plus grand pouvoir à avoir dominé le monde. Ainsi, leurs noms ignorés passèrent à la postérité.

Le tonnerre de cette collision, les cris des uns et des autres, l'héroïque ivresse des nôtres et aussi des Français, car ceux-ci évoquaient entre eux leurs grandes gloires pour se donner du cœur dans cet acharnement, formaient un ensemble terrible, devant lequel on n'avait pas peur et on ne se résignait pas à n'être qu'un spectateur immobile. L'inégalité des forces produisait de la rage et en même temps un plaisir inexplicable, ainsi que le spectacle de la supériorité acquise par les faibles à force de constance. Même si nos pertes étaient immenses, tout paraissait annoncer une seconde victoire. C'est sans doute ce que comprenaient les Français, en retrait vers le fond de la rue San Pedro la Nueva ; et voyant que pour réduire les vingt artilleurs aidés des civils et des femmes, il fallait une troupe et un grand renfort d'armes de toute sorte, ils firent venir plus de gens, amenèrent une armée complète ; et la division de San Bernardino, commandée par Lefranc, apparut vers las Salesas Nuevas avec plusieurs pièces d'artillerie. Les impériaux donnaient à la caserne entourée de petits murets les dimensions d'une forteresse, et à la bande bigarrée de la troupe les dimensions d'un peuple.

Il y eut un moment de silence durant lequel je n'entendis plus que les voix de quelques femmes, parmi lesquelles je reconnus celle de *la Ravissante*, devenue rauque par la fatigue et les cris répétés. Quand, dans ce bref moment de répit, je m'écartai de la fenêtre, je vis Juan de Dios complètement évanoui. Inès était à son côté, lui présentant un verre d'eau.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Ce brave homme, dit la jeune fille, a perdu tout jugement. Il a tellement peur ! Il est vrai qu'il y a de quoi. Moi, je suis morte. C'est terminé, Gabriel ? On n'entend plus de tirs. Tout est fini ? Qui est vainqueur ?

Un coup de canon résonna faisant trembler la maison. Inès laissa tomber son verre et au même instant entra don Celestino qui observait le combat depuis une autre chambre de la maison.

- C'est l'artillerie française, cria-t-il. C'est elle maintenant. Ils apportent plus de douze canons. Jésus, Marie, Joseph, protégez-nous. Ils vont réduire en miettes nos vaillants combattants civils. Seigneur de justice ! Vierge Marie, sainte patronne d'Espagne !

Juan de Dios ouvrit les yeux cherchant Inès du regard calme et éteint d'un malade. Elle, entre temps, à genoux devant la statue, laissait couler d'abondantes larmes.

- Les Français sont innombrables, poursuivit le prêtre. Il en vient des centaines de mille. En échange, les nôtres sont chaque fois moins. Beaucoup sont déjà morts. Ceux qui restent pourront-ils résister ? Oh ! Gabriel, et vous, Monsieur, qui que vous soyez, je présume cependant que vous êtes espagnol : Etes-vous en paix avec votre conscience pendant que nos frères luttent en bas pour la Patrie et pour le Roi ? Mes enfants, courage ! les Français vont attaquer pour la troisième fois. Ne voyez-vous pas comment les nôtres se préparent à les recevoir avec autant de brio qu'avant ? N'entendez-vous pas les cris de ceux qui ont survécu au dernier

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

combat ? N'entendez-vous pas les voix de cette noble jeunesse ? Gabriel, et vous, Monsieur, qui que vous soyez, avez-vous vu les femmes ? Ces héroïques femmes donneront-elles des leçons de courage aux hommes qui fuient la lutte honorable ?

En disant cela, le brave prêtre, avec un trouble qu'on ne lui avait jamais connu jusqu'alors, se montrait au balcon, reculait, épouvanté, tournait les yeux vers la Vierge, puis vers nous, il se parlait autant à lui qu'aux autres.

- Si moi, j'avais quinze ans, Gabriel, continua-t-il, si j'avais ton âge... Franchement, mes enfants, moi, j'ai très peur. De ma vie, je n'ai jamais vu de guerre, ni entendu jamais le vacarme des canons mortifères ; mais, actuellement, je prendrais un fusil, oui, messieurs, je le prendrais... Ne voyez-vous pas que nos gens se font rares ? Ne voyez-vous pas comment la mitraille les balaie ?... Regardez ces femmes qui, de leurs bras déchiquetés, poussent un de nos canons pour le tourner vers cette rue. Regardez cette montagne de cadavres d'où sort une main apostrophant les ennemis de ce geste terrible. On dirait que même les morts parlent, lançant de leurs bouches des cris furieux... Oh ! Je tremble, soutenez-moi ; non, laissez-moi prendre un fusil, je vais le prendre, moi, Gabriel, monsieur, et toi aussi, Inès ; allons tous dans la rue, dans la rue. Entendez-vous ? Ce sont les vociférations des Français. Leur artillerie avance. Ah, Chiens ! nous sommes encore assez, quoique bien peu. Vous voulez l'Espagne, vous voulez cette terre ? Vous voulez nos maisons, nos églises, nos rois, nos saints ? Eh bien les voilà, tout est

là dans ces canons. Approchez-vous... Ah ! Ces hommes qui faisaient feu depuis les murs de clôture ont tous péri. Peu importe. Chaque mort signifie un fusil qui passe de main en main parce qu'avant que leurs doigts blessés, perdant leur chaleur, ne le lâchent, d'autres l'auront saisi... Regardez, l'officier qui les commande semble contrarié, il regarde vers l'intérieur de la caserne et porte la main à sa tête en signe de désespoir. C'est que les balles leur manquent, c'est que la mitraille lui manque. Mais en voilà un qui vient avec un panier plein de pierres... oui, ce sont des pierres à fusil. Ils chargent et font feu... Oh ! Qu'il en vienne d'autres, qu'il en vienne d'autres. Misérables ! L'Espagne a encore les pierres de ses rues pour vous exterminer... Mais, hélas ! Les Français semblent s'approcher. Beaucoup des nôtres meurent. Des balcons, on fait feu sans relâche ; mais cela ne suffit pas. Si moi j'avais vingt ans... Si j'avais vingt ans, j'aurais le courage qui me manque maintenant, et je me lancerais au milieu du combat, à coups de bâtons, oui messieurs, à coups de bâtons, j'achèverais tous ces Français. Même maintenant, avec mes soixante ans... Gabriel, sais-tu ce qu'est le devoir ? Sais-tu ce qu'est l'honneur ? Eh bien pour que tu le saches, écoute, moi qui suis un vieillard inutile, moi qui n'ai jamais vu un combat, moi qui n'ai jamais tiré un coup de fusil, moi qui de ma vie n'ai jamais combattu personne, moi qui ne peux voir tuer un poulet, moi qui n'ai jamais eu le courage de tuer un ver de terre, moi qui ai toujours eu peur de tout, moi qui, maintenant, tremble comme un lièvre et qui, à chaque tir entendu, est prêt à rendre

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

mon âme au Seigneur, je vais descendre à l'instant dans la rue, non pas avec des armes, parce que les armes, ce n'est pas mon affaire, mais je veux encourager ces vaillants, en leur disant en castillan ce *Dulce et decorum est pro patria mori !*

Ces mots, dits dans un enthousiasme que le vieillard n'avait jamais manifesté devant moi sauf en de rares occasions, et toujours depuis sa chaire, m'enflamma de telle sorte que j'eus honte de me voir si couard, spectateur devant cette lutte héroïque, sans tirer un coup de fusil, ni lancer de pierres pour défendre les miens. Si la présence d'Inès ne m'avait pas retenu, je ne serais pas resté un instant de plus dans cette situation. Puis, voyant ce brave vieillard se précipiter hors de la maison, une fois ces mots prononcés, la peur et l'amour disparurent en moi pour faire place à une soudaine illumination d'enthousiasme, ce genre d'enthousiasme qui, très peu souvent, mais avec une force puissante, nous entraîne vers les grandes actions.

Inès fit un mouvement pour me retenir mais sans doute son admirable bon sens comprit que j'aurais démerité à mes propres yeux si j'avais cédé aux demandes de faiblesse et elle se retint, étouffant tout sentiment. Juan de Dios, qui, revenu de son évanouissement, était complètement étranger à la situation où nous nous trouvions, et ne semblait avoir d'yeux et d'oreilles que pour les spectacles et les voix de son propre cœur, s'avança vers Inès dans un geste embarrassé et lui dit :

- Mais Gabriel a dû vous mettre au courant de tout. Vous ai-je offensée d'une quelconque manière ? Vous avez bien compris que vous...

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Ce monsieur, dit Inès, est mort de peur, et il ne bougera pas d'ici. Voulez-vous vous cacher dans la cuisine ?
- Peur ! Moi, avoir peur, s'écria le commis dans un élan soudain qui devint rouge comme l'écarlate. Où vas-tu Gabriel ?
- Dans la rue, répondis-je en sortant. Combattre pour l'Espagne. Je n'ai pas peur, moi.
- Moi non plus, moi non plus, affirma Juan de Dios, résolu et furieux, courant derrière moi.

-XXX-

J'arrivai dans la rue à un moment critique. Les deux pièces de la rue San Pedro avaient perdu une grande partie de ses gens et les cadavres jonchaient le sol. Celle qui était placée vers le Ponant devait résister au feu des canons français, sans autre garantie de supériorité que l'héroïsme de don Pedro Velarde et l'aide des tirs de fusil. Dès mes premiers pas, j'en trouvai un, et je me mis près de l'entrée de la caserne d'où je pouvais faire feu vers la rue Ancha, protégé par le pilier de la porte. Là, je vis apparaître un visage connu, quoiqu'horriblement défiguré, c'était Pacorro Chinitas. En se redressant entre un monticule de terre et le corps d'un autre malheureux déjà moribond, il me dit d'une voix défaillante :

- Gabriel, je suis fini ; je ne sers plus à rien.
- Courage, Chinitas, dis-je en lui remettant le fusil qui tombait de ses mains, debout.
- Debout ? Je n'ai plus de jambes. Tu as de la poudre ? Donne-m'en : je vais charger ton fusil... Mais je tombe raide. Tu vois ce sang ? Eh bien, c'est le mien et celui de ce compagnon qui s'en va... qui a expiré... Adieu, Juancho : toi, au moins tu ne verras pas les Français dans cette caserne.

Je fis feu à plusieurs reprises, au début de manière maladroite, puis de manière plus précise, essayant toujours de viser un Français clairement détaché des autres. Pendant ce temps, et sans arrêter mon travail, j'entendis la voix du rémouleur qui s'éteignait par étapes et qui disait :

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Adieu, Madrid, je suis ébloui... Gabriel, vise la tête. Juancho, tu es là tout raide, je m'en vais moi aussi. Que Dieu soit avec moi et me pardonne. Ils nous prennent la caserne ; mais chaque goutte de sang donnera naissance à un homme et son fusil, aujourd'hui, demain, après demain. Gabriel, ne mets pas tant de poudre, ça déborde. Place-toi plus à l'intérieur. Si tu n'as pas de couteau, cherches-en un parce qu'ils vont venir avec leurs baïonnettes. Prends le mien. Il est là juste à côté de la jambe que j'ai perdue... Ah ! Je ne vois plus que le ciel noir. Quelle fumée noire ! D'où vient cette fumée ? Gabriel, quand tout sera terminé, tu me donneras un peu d'eau, n'est-ce pas ? Quel bruit atroce !... Pourquoi n'apportent-ils pas un peu d'eau ? De l'eau, Seigneur tout puissant ! Ah ! Je vois de l'eau : elle est là. Ce sont des anges qui l'apportent, c'est un courant, une fontaine, un fleuve...

Quand je m'écartai de là, Chinitas n'était plus. La faiblesse de notre centre de combat m'obligea à rejoindre le groupe comme les autres l'avaient fait. Il ne restait plus que quelques artilleurs, et deux femmes servaient le canon principal, dirigé vers la rue Ancha. L'une d'elles était *la Ravissante*, que je vis souffler fortement sur la mèche qui allait s'éteindre.

- Mon général, disait-elle à Daoíz. Tant que votre grâce et moi serons là, les Espagnes ne seront pas perdues, ni ses Indes... Allez zou, le pétard... Allez, apportez-moi maintenant le déclencheur. Voyez comme il recule cet animal quand il lâche son tir. Ah ! Tu es là, Tripita ? cria-t-elle en me voyant. Touche cet instrument et tu vas voir ce que tu vas voir.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

Le combat arrivait au bout du désespoir, et l'artillerie ennemie avança vers nous. Encouragés par Daoíz, les héroïques civils purent repousser pour la dernière fois l'infanterie française qui, en petits pelotons, se détachait de la force ennemie.

- Eh ! cria *la Ravissante*, quand le feu du canon recommença. En arrière, je fais de mauvaises blagues. Vous avez vu comme ils ont déguerpi, monsieur le Général ? Il suffit de les regarder avec de gros yeux et les voilà qui reculent. Ils sont morts de trouille. Vive l'Espagne, à mort Napoléon !... Chinitas, Chinitas n'est pas par là ? Viens ici, peureux, femmelette.

Mais, quand les Français, repliant leur infanterie, recommencèrent à nous donner du canon, elle, après avoir aidé à charger la pièce, continua à crier désespérément :

- Bande d'avortons, revenez voir. Allez, un autre petit tour. Vos seigneuries veulent me conquérir, moi, ce n'est pas vrai ? Eh bien, me voilà. Venez donc, je suis la reine, oui messieurs, je suis l'impératrice du Rastro, je suis habituée à fumer avec ce cigare de bronze, et vous verrez de quel bois je me chauffe. Voulez-vous une petite bouffée ? Eh bien, allons-y. Ecartez-vous pour ne pas être éclaboussés par la salive ; sinon...

L'héroïque femme se tut tout d'un coup parce que l'autre *maja* qui était près d'elle, tomba brutalement, touchée par un éclat de mitraille et de sa tête en miettes sortirent des morceaux répugnants qui nous éclaboussèrent. L'épouse de Chinitas, qui était blessée aussi, regarda le corps de son amie à l'agonie. Je dois dire ici un fait transcendantal ; *la Ravissante* devint toute pâle et soudainement toute sérieuse. Elle eut peur.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

Arriva l'instant critique et terrible. A ce moment, je sentis une main qui s'appuyait sur mon bras. En tournant les yeux, je vis un bras bleu avec des épaulettes de capitaine. Il appartenait à don Luis Daoíz qui, blessé à la jambe, faisait des efforts pour ne pas tomber par terre et s'appuyait sur ce qu'il trouva près de lui. J'étendis le bras autour de sa taille, et lui, fermant les poings, les éleva convulsivement au ciel, serrant les dents et mordant ensuite le pommeau de son sabre, lança une imprécation, un blasphème qui aurait fait s'effondrer le firmament si d'en haut on obéissait aux voix d'en bas.

Aussitôt après, on parla de capitulation et le feu cessa. Le chef des forces françaises s'approcha de nous, et au lieu de traiter convenablement des conditions de la reddition, il parla à Daoíz de la manière la plus désinvolte et en termes menaçants et grossiers. Notre immortel artilleur prononça alors ces mots célèbres : *Si vous aviez été capable de me parler par le sabre, vous ne m'auriez pas traité de cette façon.*

Le Français, sans s'occuper de ce qu'il disait, appela les siens et au même instant... Il n'y a plus de récit possible, parce que tout était fini. Les Français se jetèrent sur nous dans un élan formidable. Le premier qui tomba fut Daoíz, la poitrine transpercée à coups de baïonnette. Nous reculâmes précipitamment vers l'intérieur de la caserne ainsi que tous ceux qui le purent, et comme encore en ce moment épouvantable, don Pedro Velarde voulait nous contenir, un officier ennemi le tua d'un coup de pistolet dans le dos. Beaucoup furent impitoyablement passés au fil de l'épée ; mais certains, dont moi, purent s'échapper, sautant rapidement entre les décombres jusqu'aux murs de clôture dans la partie la plus éloignée, et là, nous nous dispersâmes, fuyant chacun selon le

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

meilleur chemin, tandis que les Français, rugissant de colère, indiquaient par des hurlements au voisinage atterré que Monteleón était du côté de Bonaparte.

Nous eûmes la vie sauve de justesse et bien peu d'entre nous allâmes donner à nos corps fatigués quelque repos dans les jardins de las Salesas Nuevas ou bien au Quemadero⁸. Les Français ne s'occupaient pas de nous poursuivre parce qu'ils croyaient qu'il suffisait de s'en prendre aux plus proches ou parce qu'ils se sentaient aussi fatigués que nous. Par chance, moi, je n'étais que légèrement blessé à la tête et je pus me mettre à l'abri rapidement ; peu de temps après, je ne pensais plus qu'à une chose : revenir chez moi, où j'imaginai Inès en proie à l'angoisse devant mon absence. Quand j'essayai de revenir, je trouvai le portillon de Santo Domingo fermé ; et je dus marcher beaucoup pour chercher le portillon de San Joaquín. En chemin, on me dit que les Français, après avoir laissé une petite garnison dans la caserne, s'étaient retirés.

Rassuré par cette nouvelle, je me dirigeai vers ma maison et, en arrivant à la rue San José, je trouvai le lieu envahi de gens du peuple, surtout des femmes qui identifiaient les corps. *La Ravissante* avait recueilli le corps de Chinitas. Moi, je vis qu'on emportait le corps toujours vivant de Daoíz sur les épaules de quatre civils et qu'un grand nombre de gens le suivait. J'ai entendu dire que don Pedro Velarde avait été complètement dénudé par les Français, et qu'en ce moment-là, ses parents et amis étaient en train de le mettre dans un linceul pour lui donner une sépulture à San Marcos. Les impériaux s'occupaient

⁸ Lieu à Madrid où, durant l'Inquisition, on brûlait les condamnés. Le Quemadero se situait sur l'actuel *Glorieta de San Bernardo*.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

de rentrer à nouveau les canons et retiraient silencieusement leurs blessés à l'intérieur de la caserne ; enfin, je vis une petite force de cavalerie polonaise, stationnée en face de la rue San Miguel.

J'étais encore près de chez moi quand un homme traversa la rue au loin faisant tant de signes fous que je ne pus faire autrement que de fixer mon attention sur lui. C'était Juan de Dios, il avançait d'un pas incertain ici et là comme un fou ou un ivrogne, sans chapeau, les cheveux en désordre sur le visage, les vêtements déchirés et la main droite enveloppée dans un mouchoir taché de sang.

- Ils l'ont emmenée ! s'écria-t-il en me voyant, agitant les bras, désespéré.
- Qui ? demandai-je, devinant mon nouveau malheur.
- Inès !... Les Français l'ont emmenée ; ils ont emmené aussi ce malheureux prêtre.

La surprise et l'angoisse de cette nouvelle si terrible me laissèrent un instant comme sans vie.

- Après avoir pris la caserne, poursuivit Juan de Dios, ils sont entrés dans la maison du coin et dans une autre de la rue San Pedro pour prendre tous ceux qui avaient fait le coup de feu et ils ont sorti deux douzaines de malheureux. Ah ! Gabriel, quelle consternation ! Moi, j'étais entré dans la taverne pour me mettre un peu d'eau sur la main... parce qu'il faut que tu saches qu'une balle m'a emporté deux doigts... j'entrais dans la taverne et je vis qu'on sortait Inès. La pauvre petite pleurait comme un enfant et elle tournait la tête de tous les côtés, sans doute pour me chercher des yeux. Je m'approchai et, en français, je priai le sergent de la lâcher ; mais, ils m'ont donné un coup si fort que j'en ai presque perdu connaissance. Si tu avais vu comme la pauvre ange pleurait, elle regardait partout, pour me chercher sans doute !... Je deviens fou, Gabriel. Le bon ecclésiastique montait les escaliers quand ils l'ont pris, ils disaient qu'il portait un couteau à la main. Tous ceux de la maison sont prisonniers. Les Français ont dit que de là, ils avaient lancé, sur eux, une marmite d'eau bouillante. Gabriel, si on ne met pas Inès en liberté, je me meurs, je me tue, je vais dire aux Français de me tuer.

En entendant ce récit, la vive douleur m'arracha d'abord de chaudes larmes ; mais ensuite, mon indignation était telle que j'éclatai en cris terribles et je parcourus la rue en criant comme un insensé. J'avais encore des doutes ; je montai chez moi et je trouvai la maison déserte ; je sus de la bouche de quelques voisins consternés que la vérité était telle que Juan de Dios me

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

l'avait dite et, fou de colère, l'âme remplie de pressentiments sinistres et d'inexplicables angoisses, je partis vers le centre de Madrid, sans savoir où j'allais, et sans possibilité d'établir le parti que j'allais prendre dans de telles circonstances. A qui demander du secours si, à mon tour, j'étais injustement poursuivi ? De temps en temps, l'espoir que les Français mettent mes deux amis en liberté m'encourageait. L'innocence de l'un et de l'autre, surtout d'elle, était pour moi évidente au point que, sans l'ombre d'un doute, les envahisseurs allaient la reconnaître. Juan de Dios me suivait et pleurait comme une femme.

- Ici on dit, m'indiqua-t-il, que les prisonniers ont été emmenés à la maison des Postes. Allons-y, Gabriel, et nous verrons si on arrive à quelque chose.

Nous allâmes aussitôt à la Puerta del Sol, et sur toute la place, on n'entendait que plaintes et lamentations, pour un frère, pour un père, un fils ou un ami fait prisonnier de façon barbare, sans motif. On disait que la maison des Postes fonctionnait comme un tribunal militaire ; mais ensuite, le bruit courut que les individus de la Junte avaient passé un accord avec Murat pour que tout soit réglé, on oubliait le conflit passé et on se pardonnait respectivement les imprudences commises. Cela remplit de joie tous ceux qui étaient présents, même si on ne trouvait pas très rassurant de voir une pièce d'artillerie, la mèche allumée, à l'entrée des rues principales. Quatre heures de l'après-midi sonnèrent, nos doutes ne disparaissaient pas, et par les portes fatales de la maison des Postes, il ne sortait que quelques officiers d'ordonnance qui portaient vers le Retiro ou vers la montagne du Principe Pío. Notre inquiétude croissait ; une profonde angoisse envahissait les esprits et tous se

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

dispersaient essayant de trouver des nouvelles sûres d'après des sources autorisées.

Soudain, j'entends dire que quelqu'un va lire une annonce dans la rue. Nous courons tous vers la rue de l'Arenal, mais il ne nous est pas possible de savoir ce qui se lit. Nous demandons mais personne ne nous répond parce que personne n'entend. Nous retournons demander des informations et personne ne nous en donne. Nous retournons voir la maison des Postes derrière les murs de laquelle sont ceux que nous aimons, et une demi-compagnie de grenadiers accompagnés de mamelouks dispersent le père, le frère, le fils, l'amant, les menaçant de mort. Nous allons enfin dans les rues, chacun se demandant quels soutiens mettre en jeu pour sauver les siens.

Juan de Dios et moi, nous nous dirigeâmes vers le théâtre de Caños del Peral et, peu après, nous vîmes un peloton de Français qui conduisaient, menottés et enchaînés comme des bandits, deux vieillards et un jeune homme de belle allure. Après cette inimaginable procession, nous vîmes, vers la rue de los Tintes, une autre procession non moins lugubre où marchaient une jeune fille, un prêtre, deux messieurs et un homme du peuple en habit de vendeur à la sauvette. Nous trouvâmes une troisième dans la rue Quebrantapiernas, elle était composée de vingt personnes, appartenant à différentes classes de la société. Ces malheureux marchaient, muets et résignés, conservant de la haine dans leur cœur ; on n'entendait plus de voix patriotiques dans les rues de la ville vaincue et opprimée parce que les envahisseurs la dominaient pierre après pierre et pas un seul coin de rue n'apparaissait sans y voir la bouche d'un canon, pas une ruelle où on ne voyait pas des pelotons de fusiliers, pas de place où l'on ne voyait, stationnés

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

de manière funèbre, des piquets de Mamelouks, des dragons ou la cavalerie polonaise.

A plusieurs reprises, nous vîmes qu'on arrêtait des personnes pacifiques et on les enregistrait, les emmenant prisonnières, au cas où elles auraient réussi à garder une arme, même si c'étaient des couteaux à usage commun. Moi, j'avais dans la poche le couteau de Chinitas et je n'avais pas encore eu l'idée de le jeter, tellement j'étais abasourdi et distrait ! Mais, par chance on ne nous fouilla pas. Finalement et à mesure que la nuit tombait, nous ne trouvions presque plus personne dans les rues. Nous n'allions pas à l'aventure dans ces rues désertes, non, car j'avais un projet que je finis par communiquer à mon compagnon : je pensais m'adresser à la maison de la marquise, avec le vif espoir d'obtenir de sa part un puissant secours dans mon malheur. Juan de Dios me répondit que lui, pour sa part, avait pensé s'adresser à un ami qui était l'ami de monsieur O'Farril, un membre de la Junte. Ceci dit, nous nous mîmes d'accord pour nous séparer, promettant de nous retrouver à la Puerta del Sol une heure plus tard.

J'allai chez la marquise et le concierge me dit que son Excellence était partie deux jours avant pour l'Andalousie. Je demandai aussi à voir Amaranthe ; mais j'eus la désagréable surprise de savoir que son Excellence madame la comtesse était partie pour l'Andalousie. Désespéré, je revins au centre de Madrid, levant mes pensées vers Dieu, le seul protecteur de l'innocence qui soit efficace, et j'essayai d'entrer dans la maison des Postes. Peu de temps après, essayant inutilement, je vis Juan de Dios en sortir si pâle et perturbé que je tremblai, devinant de nouveaux malheurs.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Elle n'est pas là ? demandai-je. On les a libérés ?
- Non, dit-il tout en séchant la sueur de son front. Tous les prisonniers qui étaient là ont été remis aux Français. Ils ont été emmenés au Buen Suceso, au Retiro, je ne sais où... Mais, tu ne connais pas l'annonce ? Ceux qui seront trouvés avec des armes seront fusillés... Ceux qui se regrouperont à plus de huit personnes seront fusillés... Ceux qui causeront quelque dommage à un Français seront fusillés... Ceux qui apparaîtront comme agents de l'Angleterre seront fusillés.
- Mais où est Inès ? criai-je avec force. Où est-elle ? Si ces bourreaux sont capables de sacrifier une fille innocente et un pauvre vieillard, la terre s'ouvrira pour les engloutir, les pierres se lèveront toutes seules du chemin pour se précipiter sur eux, le ciel tombera sur leur tête, l'air s'enflammera et l'eau qu'ils boiront se transformera en poison ; et si cela n'arrive pas, c'est que Dieu n'existe pas et qu'il ne peut pas y en avoir. Allez, mon ami ! faisons une bonne œuvre. Vous dites qu'ils sont au Retiro ?
- Là ou au Buen Suceso ou à la Moncloa. Gabriel, je vais sauver Inès de la mort, ou bien je me mettrai devant les fusils de ces canailles pour qu'ils m'ôtent la vie à moi aussi. Je veux aller au ciel avec elle ; si je savais que ses doux yeux ne pouvaient plus me regarder sur terre, sur le champ je cesserais d'exister. Gabriel, tout ce que j'ai est à toi si tu m'aides à la trouver ; après nous être retrouvés, nous nous marierons et nous irons au lieu désert auquel j'ai pensé, nous n'avons pas besoin d'argent. J'ai espoir ; et toi ?
- Moi aussi, répondis-je en pensant à Dieu.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Eh bien, mon garçon, va au Retiro, moi, j'entrerais dans le Buen Suceso, par la partie de l'hôpital, je connais un des infirmiers. Je connais aussi deux officiers français. Pourront-ils faire quelque chose pour elle ? Allons, il est dix heures. Ah ! Tu n'as pas entendu une décharge ?
- Si, vers en bas ; vers le Prado ; cela m'a glacé le sang dans les veines. J'y cours. Adieu et bonne chance. Si nous ne nous trouvons pas ici après, alors, chez moi.

Ceci dit, nous nous séparâmes rapidement et je courus dans la Carrera de San Jerónimo. La nuit était noire, froide et solitaire. Sur mon chemin, je ne trouvai que quelques hommes qui couraient, effrayés, et à chaque pas des lamentations de douleurs me parvenaient aux oreilles. Au loin, je distinguai le pas des patrouilles françaises et de temps en temps, une lueur lointaine suivie du vacarme d'une détonation.

Comme se présentaient à mon âme troublée ce spectacle dans la nuit noire, ces bruits effrayants, je ne peux pas en faire le récit, aucun mot dans aucune langue ne peut réussir à rendre une si grande angoisse. J'arrivais près de l'Espíritu Santo quand j'entendis, tout près, la décharge d'une fusillade. Là-bas, au coin du palais de Medinaceli, la lumière fugace d'un coup de feu avait éclairé un groupe, ou plutôt un tas de personnes, placées en différentes attitudes et vêtues de manière différente. Après la détonation, on entendit des gémissements de douleurs, des imprécations qui s'éteignaient enfin dans le silence de la nuit. Ensuite, quelques voix parlèrent en langue étrangère, dialoguèrent entre elles ; on entendait le pas des bourreaux, dont la marche vers le fond du Prado était signalée par les mouvements de quelques lanternes à la lumière agonisante. A chaque instant, de petites troupes circulaient, des gens menottées et, vers le Retiro, on percevait une lueur très vive, comme celle d'un foyer de bivouac.

Je m'approchai du palais de Medinaceli du côté du Prado, et là, je vis quelques personnes qui arrivaient pour reconnaître les malheureux qu'on venait de fusiller. Je les dévisageai, moi aussi, un à un, et je remarquai qu'une petite partie d'entre eux étaient vivants, bien que terriblement blessés ; ceux-ci se traînaient criant au-secours ou bien réclamaient d'une voix déchirante qu'on les achève. Parmi toutes ces victimes, il n'y avait qu'une femme, qui ne ressemblait pas à Inès, je ne trouvai aucun prêtre non plus. Sans faire attention aux cris d'appel au secours, ni aux dangers qu'on courait près de là, je me dirigeai vers le Retiro.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

A la porte qui ouvrait sur la première cour, les sentinelles m'arrêtèrent. Un officier s'approcha de l'entrée.

- Monsieur, m'écriai-je, joignant les mains et exprimant, de manière spontanée, la vive douleur qui m'écrasait, je cherche deux personnes de ma famille qui ont été amenées ici par erreur. Ils sont innocents ; Inès n'a jeté dans la rue aucune marmite d'eau bouillante et le pauvre prêtre n'a tué aucun Français. Je vous assure, monsieur l'officier, et si quelqu'un vous dit le contraire, c'est un vil menteur.

L'officier, qui ne comprenait pas, fit un mouvement pour me mettre dehors ; mais moi, ne reculant devant rien, je m'agenouillai devant lui, et à grands cris, je continuai à le supplier de cette manière :

- Monsieur l'officier, êtes-vous à ce point inhumain pour faire fusiller deux personnes inoffensives : une gamine de seize ans et un malheureux vieillard de soixante ! Ce n'est pas possible. Laissez-moi entrer : je vous dirai qui c'est et vous les ferez mettre en liberté. Les pauvres n'ont rien fait. Fusillez-moi, j'ai tiré de nombreuses fois contre vous, dans la caserne ; mais laissez en liberté la jeune fille et le prêtre. Moi, je vais entrer, je vais les faire sortir... Demain, demain je prouverai, aussi sûr qu'il fait nuit, qu'ils sont innocents, et s'ils ne sont pas aussi innocents que les anges du ciel, alors, fusillez-moi cent fois. Monsieur l'officier, vous êtes bon, vous ne pouvez pas être un bourreau. Ces croix que vous portez sur la poitrine, vous avez dû les acquérir honnêtement dans les grandes batailles que l'armée de

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

Napoléon a gagnées, dit-on. Un homme comme vous ne peut pas se déshonorer en assassinant des femmes innocentes. Je ne le crois pas même si on me le racontait. Monsieur l'officier, si vous voulez vous venger de ce qui s'est passé ce matin, tuez tous les hommes de Madrid, tuez-moi aussi ; mais pas Inès. N'avez-vous pas des petites sœurs jeunes et jolies ? Si vous les voyiez attachées à un poteau, à la lumière d'une lanterne, devant quatre soldats, fusils en joue, seriez-vous aussi serein que maintenant ? Laissez-moi entrer. Je vais vous dire quels sont ceux que je cherche et à nous deux, nous ferons une bonne action et Dieu en tiendra compte à votre mort. Le cœur me dit qu'ils sont là... Entrons, au nom de Dieu et de la Vierge. Vous êtes ici en terre étrangère et loin, très loin des vôtres. Quand vous recevez des lettres de votre mère ou de vos petites sœurs, est-ce que votre cœur ne bondit pas de joie, est-ce que vous n'avez pas le désir de les voir, n'avez-vous pas envie de retourner les voir ? Si on vous disait qu'en cet instant, on était en train de poser une lampe sur leur poitrine pour les fusiller...

Le crépitement d'une nouvelle décharge me fit taire, et la voix s'étouffa dans ma gorge, je n'avais plus de souffle. Je fus sur le point de tomber sans connaissance ; mais dans un effort héroïque, je recommençai à supplier l'officier d'une voix rauque et d'un geste désespéré, prétendant qu'on me laisse entrer pour voir si quelques-uns des derniers immolés étaient ceux que je cherchais. Sans doute ma prière, exprimée si ardemment et si profondément vraie, émut le jeune officier, plus par l'expression angoissée de mes gestes que le sens de mes paroles, étrangères pour lui, et s'écartant un peu, il me laissa

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

aller. Je passai rapidement et je parcourus comme un fou la première cour puis la seconde. Dans cette dernière, celle de la Pelota, il n'y avait que des Français ; mais dans l'autre, gisaient, sur le sol, les victimes encore palpitantes, et non loin d'elles, ceux qui attendaient la mort. Je vis qu'on les attachait coude à coude, les obligeant à se mettre à genoux, les uns de dos, les autres de face. La plupart étendaient les bras, les agitant même en lançant des imprécations et des défis aux bourreaux ; quelques-uns se cachaient la tête dans la poitrine du voisin avec horreur ; d'autres pleuraient ; d'autres demandaient la mort et j'en vis un qui, rompant ses liens à force de les secouer, se lança sur les grenadiers. Aucune formule de jugement ni de préparation spirituelle ne précédait cette abomination : les grenadiers faisaient feu une ou deux fois et les sacrifiés se retournaient dans des mares de sang en une épouvantable agonie.

Quelques-uns mouraient sur le champ ; mais la plupart souffraient de long martyre avant d'expirer. Il y en eut beaucoup qui, blessés par les balles aux extrémités et ayant perdu beaucoup de sang, survécurent après être passés pour morts jusqu'au matin du 3 et les Français eux-mêmes, reconnaissant qu'ils avaient mal visé, les envoyèrent à l'hôpital. Ces cas n'étaient pas rares et j'en connais deux ou trois qui eurent la chance de vivre après être passés par les horreurs d'une exécution sanglante. Un maître forgeron, faisant partie d'un groupe d'enchaînés au Retiro, donna signe de vie le lendemain, et au bord même du trou où on avait préparé sa sépulture. Il arriva la même chose à un marchand de la rue Carretas, et jusqu'à récemment, il y en a eu un, employé à l'imprimerie de Sancha, qui fut fusillé maladroitement deux fois, une fois à l'église de la Soledad, où eut lieu la première

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

tuerie, puis dans la cour du Buen Suceso, d'où il put s'échapper, se traînant parmi les cadavres et les flots de sang pour aller à l'hôpital voisin, là on lui porta secours. Les Français, bien qu'à courte distance, tiraient mal, et quelques-uns d'entre eux, il faut l'avouer, avec une répugnance notoire car, sans doute, connaissaient-ils la vilenie dans laquelle étaient soudainement tombés les aigles impériaux.

Presque sans attendre que la sentence de ceux qui tombèrent devant moi soit consommée, je les examinai tous. Les lanternes posées devant chaque groupe éclairaient la scène de manière sinistre. Ni parmi les immolés, ni parmi ceux qui attendaient le sacrifice, je ne vis Inès ou don Celestino, même si parfois je croyais les reconnaître dans une forme qui s'agitait, implorant pitié ou murmurant une prière.

Je me souviens que lors de cette reconnaissance une main gelée prit la mienne et, en me penchant, je vis un inconnu qui dit quelques mots et expira. Plusieurs fois je montai sur les pieds et les mains de plusieurs malheureux ; mais dans des moments si terribles, je crois que tout sentiment de compassion disparaît envers les êtres anonymes et cherchant ardemment les siens, on reste impassible aux malheurs des autres.

Quelques Français me lancèrent le "halte-là" m'intimant de partir ; et selon les mots que j'entendis, je me jugeai en danger d'être bientôt pris et joint aux enchaînés mais peu m'importait la mort, je n'aurais pas omis de regarder un point où j'aurais cru distinguer le visage de mes deux amis, même s'ils m'avaient fusillé cent fois. Je courus vers l'autre bout de la cour où résonnaient des lamentations et où il y avait beaucoup de gens quand un vieillard s'approcha et me prit par le bras.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Qui cherchez-vous ? lui dis-je.
- Mon fils, mon fils unique ! me répondit-il. Où est-il ? C'est toi mon fils ? Es-tu mon Juan ? Ils t'ont fusillé ? Tu es sorti de ce tas de morts ?

Je compris, par son regard et par ses mots, que cet homme était fou et je continuai. Un autre vint vers moi et me demanda, à son tour, qui je cherchais. Je lui racontai brièvement l'histoire, et il me dit :

- Ceux qui ont été fait prisonniers dans le quartier des Maravillas, ne sont ni venus ici ni à la maison des Postes. Ils sont à la Moncloa. On les a d'abord emmenés à San Bernardino mais à cette heure... Allons-y. J'ai un sauf-conduit d'un officier français, on peut sortir.

Nous sortîmes en effet et, au Prado, cet homme courut à toutes jambes et je le perdis de vue. Moi aussi, je courus le plus vite possible, mais mes forces, soumises à tant de terribles épreuves pendant aussi longtemps, me manquaient alors. Je ne peux pas dire par quelles rues je passai parce que je ne regardai rien aux alentours, je n'avais d'yeux que les yeux du cœur et je voyais le spectacle de cette grande tragédie. Je sais seulement que je courus sans arrêt ; je sais seulement qu'aucune voix, aucune plainte qui résonnait près de moi ne pouvait m'émouvoir ou m'intéresser ; je sais seulement que plus je courais plus grandes étaient ma faiblesse et ma fatigue, et à la fin, je ne sais pas dans quelle rue je m'arrêtai pour m'appuyer sur le mur tout proche, mon corps allait tomber, je ne pouvais pas faire un pas de plus. Je séchai la sueur de mon front ; j'avais l'impression qu'il n'y avait plus d'air et que le sol se déroba

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

sous mes pieds, que les maisons s'écroulaient sur moi. Je me souviens avoir fait des efforts pour continuer ; mais cela me fut impossible et pendant un espace de temps que je ne saurais mesurer, seules les ténèbres m'entourèrent, accompagnées d'un silence absolu.

Pendant mon évanouissement, fruit de la fatigue, j'apportai à ma mémoire les arbres d'Aranjuez, avec ses milliers d'oiseaux bavards, ces après-midi rosés, ces promenades sur les bords du Jarama et le spectacle de la jonction de ce dernier avec le Tage. Je me souvins de la maison du prêtre et je croyais voir la treille de la cour et les pots du jardin, entendre les cris de la tante Gila, qui se disputait avec les poules parce que, sans sa permission, elles étaient sorties de la cour. Je me représentais le son des cloches de l'église, agitées par les quatre enfants ou par leur père ingrat. L'image d'Inès complétait toutes ces images et, dans mon délire, je ne croyais pas que la malheureuse jeune fille était près de moi ni devant mais au dedans de moi, comme formant partie de l'être en qui je me reconnaissais moi-même. Rien ne faisait obstacle à notre bonheur, nous ne nous soucions pas de l'avenir parce que, le courant de nos âmes abandonné à son propre élan, Jarama et Tage se joignaient enfin, et les deux courants mêlaient leurs eaux cristallines, creusaient le large lit d'une seule existence facile.

C'est un fort coup donné sur mon corps qui me sortit de cet état de somnolence et je ne tardai pas à me voir entouré de quelques personnes, l'une d'elles me dit en m'examinant de près : "Il est ivre."

Je crus reconnaître la voix du licencié Lobo, bien qu'à dire vrai, même aujourd'hui, je ne puisse assurer que c'était lui qui avait dit une telle chose. Ce que j'affirme, oui, c'est que l'un de ceux qui me regardaient était Juan de Dios.

- C'est toi, Gabriel ! me dit-il. Comment t'es-tu retrouvé par terre ? Belle façon de chercher la jeune fille. Elle

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

n'est pas au Retiro, ni au Buen Suceso. Monsieur le licencié m'aide dans mes recherches et nous sommes sûrs de la trouver et de la sauver.

Ces mots, je les entendis de manière confuse et, ensuite, je me retrouvai seul, ou plutôt, accompagné de quelques gamins qui me poussaient ici et là me prenant pour un jouet. Je ne tardai pas à retrouver, avec le complet usage de mes facultés, l'idée parfaite de la terrible situation, oubliée un instant durant un moment de marasme physique et de trouble mental. J'entendis distinctement les deux coups à une horloge voisine et j'observai le lieu où je me trouvais, ce n'était autre que la place du Barranco, juste à côté de la rue du théâtre des Caños del Peral. Contempler mentalement et rétrospectivement tout ce qui s'était passé, mesurer dans la pensée la distance qui me séparait de la Montagne et courir vers là-bas, tout cela ne prit qu'un court instant. Je me sentais léger ; le désespoir allégeait tellement mes pas qu'en très peu de temps j'arrivai à la fin du voyage ; et au portail qui donnait sur le jardin du Prince Pío, je vis tant de gens curieux qu'il m'était difficile d'approcher. Je le fis cependant malgré les obstacles et il aurait fallu me tuer pour me faire reculer. Les femmes, réunies là, rendaient compte des malheureux qu'elles avaient vus pénétrer pour n'en sortir jamais. Evidemment, je voulus m'introduire et je tentai d'émouvoir les sentinelles par des prières, des pleurs, des raisonnements et même des menaces. Mais mes efforts étaient inutiles et plus je criais plus on me repoussait énergiquement vers la sortie. Après avoir forcé un instant, le désespoir et la rage me suggérèrent ces mots que j'adressai à la sentinelle.

- Laissez-moi passer. Je viens pour être fusillé.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

La sentinelle me regarda avec pitié et m'écarta de la crosse de son fusil.

- Tu as pitié de moi, continuai-je, et tu n'as pas pitié de ceux que je cherche ! Non, non, n'aie aucune pitié. Je veux entrer. Je veux être fusillé avec les autres.

Je fus à nouveau repoussé ; mais le désir d'entrer me dominait tellement et cette terrible incertitude me pesait tant que la vie me paraissait n'avoir qu'un prix mesquin à côté de celui de passer cette porte funeste, derrière laquelle agonisaient ou se préparaient à la mort mes deux amis.

De l'extérieur, on entendait un sourd murmure, concert lugubre à mon avis, de prières douloureuses et de violentes imprécations. Moi, je m'éloignais de la porte et j'y revenais pour supplier à nouveau et l'angoisse me suggérait des motifs incontestables pour n'importe qui d'autre, sauf pour les Français. Parfois, je me frappais la tête contre le mur, d'autres fois j'enfonçais mes ongles dans mon propre corps jusqu'au sang ; je mesurais du regard la hauteur du mur, désirant le franchir en volant ; j'allais et venais sans arrêt, insultant les voisins affligés, je regardais le ciel noir, j'y voyais des présages troubles et collants et je croyais voir, dansant en course folle une foule de démons moqueurs.

Je retournai supplier la sentinelle en lui disant :

- Pourquoi ne me fusillez-vous pas ? Pourquoi ne puis-je pas entrer afin qu'on me tue avec mes deux amis ? Ah ! Assassins de Madrid ! Savez-vous pourquoi j'aime votre Empereur, moi ? Pour ça.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

Et je crachai avec rage aux pieds des soldats, qui devaient sans doute me prendre pour un fou. Puis, concevant une idée qui me sembla salvatrice, je vérifiai rapidement mes poches comme si j'allais y trouver un trésor et sortant le couteau de Chinitas que j'avais conservé, je m'exclamai avec une joie fébrile :

- Ah ! Ne voyez-vous pas ce que j'ai là ? Un couteau, un petit couteau au manche encore taché de sang. Avec cela, j'ai tué plein de Français et je tuerais Napoléon Ier en personne. N'arrêtez-vous pas tous ceux qui portent des armes ? Eh bien, voilà. Maladroits, vous avez pris tant d'innocents et moi, vous me laissez libre dans la rue... N'étiez-vous pas à ma recherche ? Eh bien, je suis là. Voyez, voyez ce couteau : il dégouline encore de sang.

Des raisonnements si convaincants me valurent d'être arrêté ; je pénétrai enfin dans le jardin. J'avais à peine fait quelques pas vers les personnes que je distinguais confusément devant moi qu'une vive joie m'inonda le cœur. Inès et don Celestino étaient là. Mais dans quel état ! Au moment de mon entrée, on les avait attachés tous les deux, comme les maillons de la chaîne humaine qui allait être conduite au supplice. Je me lançai dans leurs bras, et un instant, serrés dans un immense amour, nous ne formions plus qu'un tous les trois. Inès commença ensuite à pleurer amèrement ; mais le prêtre conservait un visage serein.

- Dès que tu l'as vu, Inès, tu as perdu ta sérénité, dit-il gravement. Nous ne sommes plus sur la terre. Dieu attend ses chers martyrs et la palme que nous méritons nous oblige à rejeter tout sentiment de ce monde.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Inès, m'écriai-je avec la plus vive douleur ressentie de toute ma vie. Inès ! Après t'avoir vue dans cette situation, que puis-je faire, sinon mourir ?

Ensuite, me tournant vers les Français, ivre de colère et me sentant d'un courage immense, extraordinaire, surhumain, je m'écriai :

- Bande de canailles, bourreaux peureux, croyez-vous que j'ai peur de la mort ? Faites feu une bonne fois et terminons-en !

Ma colère n'irritait pas les Français qui faisaient les préparatifs du sacrifice avec une froideur horripilante. On m'emmena devant l'un d'eux, celui-ci, après m'avoir dit quelques mots, m'envoya à un autre qui, enfin, décida de mon sort. Peu de temps après, je me mis dans les rangs près du prêtre dont la main serra la mienne.

- Quand t'ont-ils attrapé ? On a trouvé une arme sur toi, malheureux ? me dit-il. Mais ce n'est pas le moment de montrer de la haine, plutôt de la résignation. Nous allons entrer dans une vie nouvelle et plus glorieuse. Dieu a voulu que notre existence se termine aujourd'hui, il nous a donné les lauriers du martyr pour la patrie, que tous n'ont pas le bonheur d'atteindre. Gabriel, élève ton âme vers le ciel. Tu es libre de tout péché et je t'absous. Mon fils, ce moment est terrible ; mais après vient le bonheur éternel. Suis l'exemple d'Inès. Et toi, ma fille, la plus innocente de toutes les victimes immolées en ce jour, implore pour

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

nous, si comme je le crois, tu arrives la première au plaisir du bonheur éternel.

Moi, sans prêter attention aux raisonnements de mon ami, je m'efforçais de parler avec Inès, la distayant de son dévot recueillement, de prétendre qu'elle m'adresse à moi, les paroles qu'elle devait sans doute adresser à son Dieu, de l'obliger à lever les yeux et à me regarder, sans quoi, je me sentais incapable de contrition.

Un officier français nous passa comme en revue, nous examinant un à un.

- Pourquoi prolonger notre martyre ? m'écriai-je sans pouvoir me retenir en voyant sur moi le regard impertinent du Français. Nous sommes tous Espagnols ; tous nous avons lutté contre vous ; pour chaque vie que vous noyez dans le sang, il en renaîtra des milliers qui vous achèveront et aucun d'entre vous ici ne reverra la maison qui l'a vu naître.
- Gabriel, modère-toi et pardonne-leur comme moi je leur pardonne, dit le prêtre. Que t'importe ces gens ? Pourquoi enlaidir leur façon de faire ? Ils le verront bien dans le miroir trouble de leur conscience. Peu importe de mourir. Mon fils, ils vont détruire nos corps, mais notre âme est immortelle, Dieu va la recevoir dans son sein. Pardonne-leur ; fais comme moi, je pense à prier Dieu pour les ennemis du Prince de la Paix, mon ami et même parent ; pour Santurrias, pour le licencié Lobo, pour les oncles de la petite Inès, et même pour les Français qui veulent nous ôter notre patrie. Ma conscience est plus sereine que le ciel au-

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

dessus de nos têtes et dont le lointain horizon laisse entrevoir l'aurore d'un jour nouveau. C'est comme nos âmes, Gabriel, en elles pointent déjà les premières lueurs du jour sans fin.

- Il fait déjà jour, dis-je en regardant vers l'Orient. Inès, ne baisse pas les yeux, de grâce, regarde-moi ; serre-toi contre nous.
- Essaie de calmer ta conscience, mon fils, continua le prêtre. La mienne est sereine. Non, non, je n'ai pas taché mes mains de sang parce que je suis prêtre ; ils ont trouvé un couteau sur moi, mais ce n'était pas le mien. J'ai accompli mon devoir, c'était de haranguer ces gens courageux, et si maintenant, ils me relâchaient, j'irais de village en village répéter que *Dulce et decorum est* du grand écrivain latin. Je me repens d'une seule chose, de ne pas avoir prévenu à temps monsieur le Prince. Ah ! S'il avait mis en prison tous ces vauriens... peut-être ne serait-il pas tombé, peut-être n'y aurait-il jamais eu de roi Fernando VII, peut-être que les Français ne seraient pas venus... peut-être... Mais Dieu l'a voulu ainsi... Il est vrai que si j'avais dominé mon manque de génie... si j'avais prévenu Son Altesse, qui m'aimait tant... Ah ! ne nous occupons plus que de mourir et de pardonner. Gabriel ! Fais comme moi et tu verras avec quelle tranquillité tu verras la mort. Vois-tu Inès ? Son visage n'est-il pas celui d'un ange céleste ? Ne la vois-tu pas tranquille dans son recueillement, digne et circonspect, sans affectation ? Ne vois-tu pas comment elle regarde les Français sans haine, et comment elle respire doucement, nous encourageant de son regard ?

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

- Inès, m'exclamai-je sans pouvoir jamais trouver la sérénité que don Celestino me demandait. Toi, tu ne dois pas mourir, tu ne mourras pas. Monsieur l'officier, fusillez-nous tous, fusillez le monde entier, mais mettez en liberté cette malheureuse jeune fille qui n'a rien fait. De même, je le dis et je le répète, je le jure que j'ai tué moi plus de cinquante Français, je dis et je le répète, je le jure qu'Inès n'a jeté à la rue aucune marmite d'eau bouillante, comme on a dit.

Le Français regarda Inès et, la voyant si humble, si résignée, si belle, si doucement triste dans sa préparation à la mort, il ne put que se montrer un peu compatissant. Don Celestino voyant cette tendance favorable, se mit à pleurer et dit aussi : "Tous, nous avons péché ; mais Inès est innocente."

Les larmes du vieillard produisirent en moi un bouleversement si vif que, d'un coup, la colère tyrannique de mon esprit irrité devint une sorte d'épanchement tranquille, quoique pénible, un ramollissement, si on peut parler ainsi, de ma douleur endurcie.

- Inès est innocente, m'écriai-je à nouveau. Ne voyez-vous pas son visage, messieurs les officiers ? Ah ! vous êtes des gentilshommes, décents et honnêtes, vous ne pouvez pas commettre la vilénie d'assassiner cette petite.
- Nous, nous ne valons rien, dit le prêtre d'une voix balbutiante. Tuez-nous quand vous voudrez, parce que nous sommes des hommes, et tous sans exception... Mais elle... messieurs les soldats... Il me semble que vous êtes des personnes de qualité... eh bien... Ah ! Inès est innocente. N'avez-vous pas de conscience ;

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier

n'avez-vous pas dans le cœur une voix qui vous dit que cette jeune-là est innocente ?

L'officier parut plus enclin à la compassion, il parut même ému. S'approchant, il regarda Inès avec intérêt.

Mais la jeune fille nous prit dans ses bras au moment où les grenadiers formèrent l'horrible rangée. Moi, je regardais tout cela avec des yeux hébétés et je me sentais à nouveau en état léthargique, quelque chose comme l'aliénation ou le délire. Je vis qu'un autre officier s'approcha avec une lanterne, suivi de deux hommes, l'un d'eux nous examina anxieusement, et en arrivant à Inès, il sembla dire : "Celle-là".

C'était Juan de Dios, accompagné du licencié Lobo et ce même officier français qui lui avait souvent rendu visite au magasin. Ce qui se passa ensuite, je me le représente toujours sous de vagues formes semblables à la fièvre menteuse qui passe devant nos yeux quand nous sommes malades.

L'officier nouveau venu et celui qui nous gardait avant parlèrent un instant avec précipitation. Le second se mit tout de suite à détacher Inès pour la remettre à son ami. Moment inexplicable ! Inès ne voulait pas se séparer de nous et nous embrassait, s'accrochait à la mort de ses mains alors libres. Un violent, un irrésistible égoïsme enfonçait ses puissantes racines au plus profond de mon être et s'empara de moi. Je ne sais pas quelle force cachée se déroula subitement et me permit de rompre les liens d'un bras et je pus saisir fortement Inès, alors que je regardais avec une impatience angoissée les fusils du peloton des grenadiers.

Instant terrible dont le seul souvenir me glace encore le sang dans les veines et paralyse mon cœur, feignant la mort. Bien que la jeune fille veuille partager notre sort, la compassion tardive de nos assassins nous l'enlevait. Elle, durant une brève lutte, dit quelque chose que j'ai oubliée. Moi aussi, je prononçai des mots dont je ne peux aujourd'hui rendre compte. Mais ils nous l'enlevèrent : je me souviens de l'étrange sensation ressentie en perdant la chaleur de ses mains et de son visage. J'étais comme fou. Mais je la vis clairement quand ils l'emmenèrent, quand elle disparut de nos rangs, traînée, soutenue, chargée par Juan de Dios.

Tout en voyant cela, j'entendis un vacarme horrible, puis un bourdonnement dans ma tête et un bouillonnement dans tout le corps ; puis une chaleur intense suivie d'un froid pénétrant ; après une sensation inexplicable comme quelque chose qui frôlait toute ma peau ; puis une vapeur dans la poitrine, montant et envahissant toute ma tête ; ensuite une faiblesse

***Le 19 de Mars et le 2 de mai* Traduction de Daniel Gautier**

incompréhensible me faisait l'effet d'avoir perdu mes jambes ; puis une palpitation très vive au cœur; puis un arrêt subi dans le battement de ce muscle ; puis la perte de toute sensation dans le corps, dans le buste, dans le cou et dans la bouche ; puis l'inconscience d'avoir une tête, l'absolue concentration de tout moi dans la pensée ; puis une sorte d'ondulations concentriques dans mon cerveau, semblables à celles que forme la pierre en tombant dans la mer ; puis un pétilllement colossal qui diffusait, par des espaces plus grands que ciel et terre réunis, l'image d'Inès en deux cent millions de lumières ; puis l'obscurité profonde, mystérieusement associée à une douleur aiguë dans les tempes ; puis un vague repos, une extinction rapide, un oubli croissant et envahissant, et enfin, rien, absolument rien.

Fin de Le 19 de mars et le 2 mai

Madrid.-Julio de 1873.

Le 19 de Mars et le 2 de mai Traduction de Daniel Gautier



ISIDORA
Ediciones

